// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

JARVIS COCKER

JAYHAWKS

TANGERINE DREAM

BILLY JOEL

KAREN DALTON

PAINT

THE RESIDENTS

CRACK CLOUD

MES DISQUES À MOI

HUGUES AUFRAY

PRETENDERS

CHRISSIE IMPERATRICE

NOUVEL ALBUM

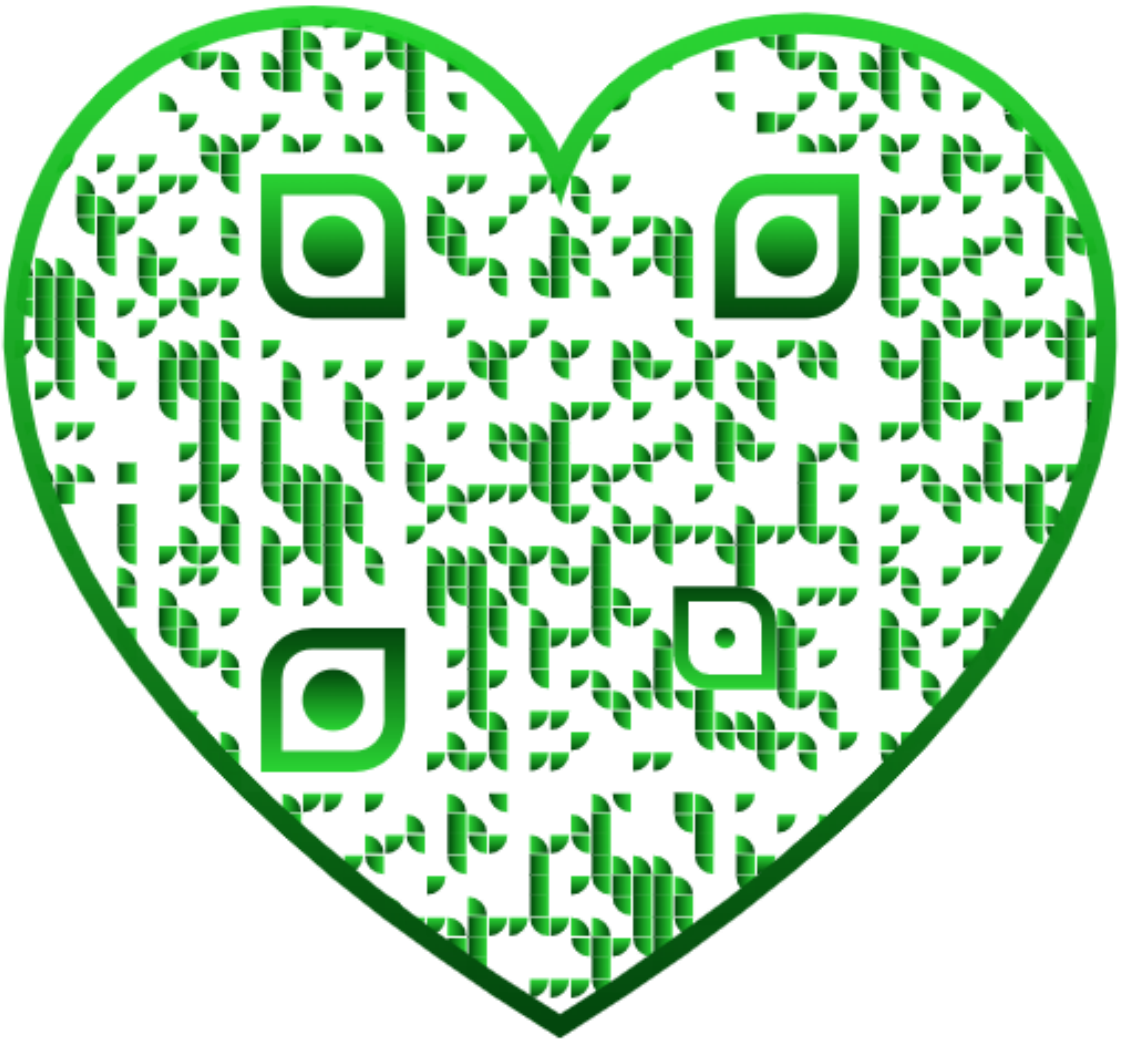
INTERVIEW 2020

STORY

AOUT 2020
N°636 / 6,50 €
MENSUEL
BEL 7,15 €
SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 €
PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 €
N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF
ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €

L 19766 - 636 H - F: 6,50 € - RD

Editions Larivière



woodbrass
20 ANS DE MUSIQUE

ROCK ON

10eme EDITION

JUSQU'AU 31 AOÛT

+2000€
DE PRIX À GAGNER

1ER PRIX

2E PRIX

3E PRIX

4E PRIX

NOS PARTENAIRES

BOSE · YAMAHA · Pioneer DJ · TAMA · Meinl · Ibanez · Custom Eagletone · NI · BOSS · Fender · Eagletone · bird · Roland · audient · SENNHEISER · ZOOM · rockfolk

INSCRIVEZ-VOUS SUR WOODBRASS.COM/ROCKON

Bonnes vacances

Pour ceux qui ne partirons pas, même en France, il nous a semblé de circonstance de republier cette image rafraîchissante des étés d'autrefois. En mini slip de bain.
LA REDACTION

Photo Murray/ Getty Images

Jarvis Cocker signe (enfin)
son meilleur album depuis Pulp.
TELERAMA

JARV IS...

NOUVEL ALBUM
DÉJÀ DISPONIBLE

ROUGH TRADE

france inter

DDB

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rocknfolk.com

Télécharger dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google Play

deezer

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Sommaire 636

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Basile Farkas **HUGUES AUFRAY** 10

Prospect

Jérôme Reijasse **FATIMA** 14

Tête d'affiche

Jean-Emmanuel Deluxe **PAINT** 16

Thomas E. Florin **CRACK CLOUD** 18

En vedette

Bertrand Bouard **THE JAYHAWKS** 20

Olivier Cachin **THE RESIDENTS** 24

Jean-Emmanuel Deluxe **JARV IS** 28

Dossier

Christophe Ernault **BILLY JOEL** 32

Story

Benoît Sabatier **TANGERINE DREAM** 38

Nicolas Ungemuth **KAREN DALTON** 44

En couverture

Jérôme Soligny/ Isabelle Chelley **THE PRETENDERS** 50

www.rocknfolk.com

La vie en rock

Patrick Eudeline **SOUVENIRS DE FESTIVALS** 58

COUVERTURE PHOTO : FIN COSTELLO/ REDFERNS /GETTY IMAGES GRAPHISME : FRANK LORIOU

Ce numéro comprend un encart abonnement broché entre les pages 66 et 67 sur la diffusion kiosque.

Photo Daniel Cohen - DR

28 Jarv Is

50 The Pretenders

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 063 DISQUES 064 REEDITIONS 072 REHAB' 076 VINYLES 078 DISCOGRAPHISME 080 QUALITE FRANCE 081 HIGHWAY 666 REVISITED 082 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette :** Christophe Favière (32 03)

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 66,30 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 3ème trimestre 2020. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Ça fait cher le Na na na nananana

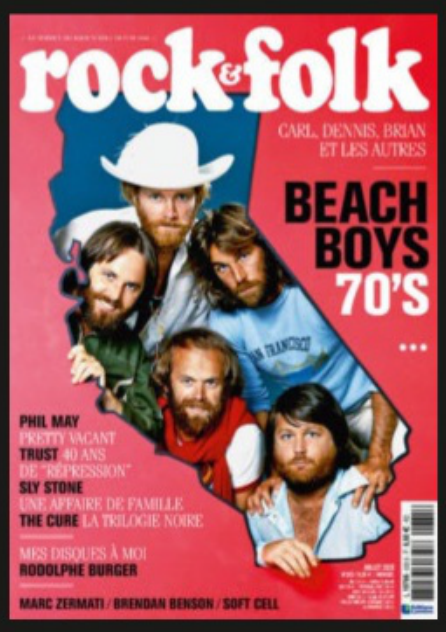


Illustration Jampur Fraize

Maisons d'artistes

J'étais impatient de lire la chronique "Absolutely Live A La Maison" en me disant, que, pour une fois, je pourrais assister au même concert que le chroniqueur... sans me douter que je pourrais, en plus, partager quelques points de vue sur la déco intérieure des artistes... Cette Covid-19 permet des choses incroyables comme lire dans un seul magazine un article mixant R&F et "Elle Décoration"...

SAM

New vague

Après la new wave des années 80, faut-il craindre une nouvelle vague ?

PATRICK MOALIC

Désespoir

Avec pratiquement un mois de retard, j'ai enfin pu trouver mon Rock&Folk en kiosque. La rubrique "Absolutely Live" est désespérément vide, tandis que celle des "Condoléances" est encore plus désespérément pleine... Sale période...

GILLES

Tard

Ravi de voir en couverture les Beach Boys, qui plus est de ma période favorite, surtout le début de ces seventies, et cet album grandiose qu'est "Sunflower". Mais à cette occasion, je m'aperçois, ô sacrilège, que cette une est désespérément la première qu'a eue ce magnifique groupe dans Rock&Folk et qu'il aura fallu attendre l'année 2020 et le numéro 635 pour que ce pur scandale soit effacé ! Sans rancune, bien sûr (mieux vaut tard que jamais).

ALAIN DOUNONT

Moche

Numéro 635 de Rock&Folk en kiosque. Je trouve la couverture bien moche. Pourtant, tous ces barbus faisaient de la musique de qualité, c'est certain. Ce n'est pas leur rendre hommage que d'avoir choisi cette illustration. Au menu, les Beach Boys donc, Trust (yeah), Sly Stone (yes), The Cure (youpi... dark youpi !), Brendan Benson (sans Jack White ?)... c'est bon, je le prends. La couverture est vraiment immonde mais le contenu promet de m'intéresser. Comme d'habitude, pour la lecture, je vais direct aux chroniques de sorties d'albums... Muzz, connais pas mais je vais jeter une oreille, Geezer, pareil et je suis convaincu dès la première écoute. De bonnes découvertes et... King Gizzard & The Lizard Wizard... ce groupe aux multiples albums et au style varié, ils peuvent tout faire et ils le font bien. Et je rejoins le chroniqueur, Vincent Hanon, *"(le) trop sous-estimé King Gizzard"*. Du coup, il me faut l'album... Il sera commandé en bundle avec un t-shirt... il faut soutenir les groupes sous-estimés qui n'ont pas la faveur de faire la couverture (immonde ce mois-ci) de votre magazine.

DJÉ FRAIS

Hors de prix

Le manuscrit des paroles de "Hey Jude" a été adjugé 910 000 dollars lors d'une vente aux enchères... Ça fait cher le *Na na na nananana*. Cordialement.

YVES

Las

Qu'est-ce qu'il est fatigué, Rodolphe Burger : à la troisième photo, il était par terre, non ?

BEN KENNEDY

Mark seul

Je lis les chroniques Classic Rock. Quatre albums ce mois-ci. Jason Isbell And The 400 Unit, Steve Earle & The Dukes, Robert Jon & The Wreck, et puis... Mark Lanegan & personne. Ça m'a foutu un pincement au cœur, j'ai réprimé un sanglot. C'est l'effet du déconfinement, la sensibilité à fleur de peau. La vie est cruelle.

CHRISTOPHE Z. DARRAS

Ha ?

Marc Zermati : *"Genesis ? Moi ? Ici ? Jamais !"* Eh ben... ça ne va pas vous rabibocher avec votre lectorat !

YVES

R&F l'intellectuel

C'est l'été, c'est fun, fun, fun, c'est fleur de soleil dans Rock&Folk ! Les flamboyants Garçons De Plage surfent sur dix pages bien plus chaudes que glacées. Hommage également à Marc Zermati, disparu il y a peu, Marc l'immense faiseur de la scène française, promoteur, découvreur, producteur, distributeur, à l'origine de l'Open Market à Paris, initiateur du festival Mont-de-Marsan de 1975 et 1976, festival punk unique au monde. Et c'est un autre grand, Patrick Eudeline, qui lui rend hommage. Super Patrick est l'intellectuel de la revue, par son écriture, son vocabulaire, ses connaissances. Zut, je relance le débat qui opposait R&F l'intellectuel à "Best" la populaire (et les moindres "Extra" et "Rock News"). J'ai toujours été Rock&Folk, marqué par le premier numéro que j'avais acheté, le numéro 40 de mai 1970 avec en couverture le violoniste de Mahavishnu Orchestra et Flock, Jerry Goodman. Et je fus submergé par la folk, la pop (signification première de l'époque), la chanson française, le free jazz, la musique concrète, la BD et les grands festivals français (et belges) qui me faisaient baver, Amougies, Valbonne, Aix, Biot... Bref, je suis toujours Rock&Folk, la revue est toujours la meilleure, cent pages entre nouveautés, anciennetés (The Cure, Sly Stone, Soft Cell...), le chapitre In Memoriam désormais mensuel... Merci pour l'article de mon régional Rodolphe Burger, maître du plus beau des petits festivals, à quelques kilomètres de mon antre, et un peu plus loin, les Suisses de The Young Gods. Et puis Rock&Folk a sa radio avec des tubes, un bijou musical pour ceux qui, en plus de lire, écoutent la musique !

STIANCHRIS DE SÉLESTAT

Un coup aux casques

Je voudrais répondre à l'instruit qui, dans "Le Courrier Des Lecteurs", a bavé sur les Strokes par rapport aux Daft Punk. Comment comparer la voix de Julian Casablancas à celle des confinés de naissance ?

BERNARD PANTELIDIS

Ma vie

Bonjour, quand j'ai appris le décès de Marc Zermati, ça m'a fichu un coup. Ces dernières années, tous les jours ou presque, un musicien connu disparaît, mais pourtant, c'est la mort de Zermati qui me touche le plus. Il faut vous dire que si vous ne me connaissez pas, moi, je vous connais tous ! Je lis Rock&Folk depuis le numéro un avec Polnareff en couverture, alors Patrick Eudeline, Philippe Manœuvre et tous les autres, combien de fois vous ai-je lus ou vus en concerts ou ailleurs... L'Open Market, je le fréquentais dès le début, rue du Roule, puis enfin rue des Lombards. Les Flamin' Groovies, Johnny Thunders, le Gibus et tout le reste... C'est ma vie. Vous comme acteurs, moi comme spectateur. Putain de coup de vieux que je viens de prendre.

ANTOINE EMINIAN

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

· JOY DIVISION ·

LP CLOSER
40TH ANNIVERSARY EDITION

MAXI LPS
TRANSMISSION,
ATMOSPHERE &
LOVE WILL TEAR US APART

DISPONIBLES LE 17 JUILLET

PRINCE

SIGN "☮" THE TIMES

RÉÉDITÉ EN VERSIONS « SUPER DELUXE »
SORTIE LE 25 SEPTEMBRE 2020

SIGN O' THE TIMES

- **63 titres inédits** > 45 provenant du légendaire "Prince's Vault".
- Le **concert inédit** enregistré à Utrecht (Hollande) le 20 juin 1987, lors de la tournée " Prince's Sign O' The Times ".
- **DVD du concert complet et inédit** du 31 décembre 1987 enregistré à **Paisley Park**, avec la seule collaboration de Prince sur scène avec Miles Davis.
- **"Sign O' The Times" remasterisé** pour la toute première fois par Bernie Grundman.

Coffret grand format avec un livre à couverture rigide de 120 pages: Photos rares et inédites par Jeff Katz + Lyrics manuscrits par Prince + Nouvelles notes de pochette.

COFFRET 8CD+DVD

COFFRET 13LP+DVD

Également disponible en
Edition Deluxe 3CD édition limitée,
Edition Deluxe 4LP édition limitée,
2CD et double vinyle édition limitée couleur pèche.

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

“Madame Roselyne Bachelot, ministre de la Culture” ALEXIS KOHLER

All Them Witches

Photo Robby Staebler - DR

ALL THEM WITCHES
Michael Parks Jr et son combo annoncent un nouvel album “Nothing As The Ideal”. Il contient huit titres enregistrés à Abbey Road. Précédé du simple “Saturnine & Iron Jaw”, il sera dans les bacs le 4 septembre prochain.

ANIMAL COLLECTIVE
Les novateurs du rock expérimental font leur mea culpa et décident de changer la pochette de “People”, EP de 2007, qu’ils qualifient de *“stéréotype raciste”*.

ARCHIVE
Le quatuor trip-hop anglais revisite en acoustique ses morceaux favoris parus sur “Versions” (2019). Il clôturera la célébration de ses vingt-cinq ans de carrière et paraîtra le 28 août.

BEATLES
Le géant du jouet de construction Lego vient de dévoiler sa nouvelle gamme “Lego Art”. “The Beatles” offre ainsi la possibilité de créer sa décoration murale à l’effigie de son Fab Four préféré. Il vous en coûtera 480 dollars pour les quatre membres. Disponible aux USA en septembre.

MARC BOLAN
“Angelheaded Hipster : The Songs Of Marc Bolan & T.Rex”, est un album tribute au glamrocker Britannique disparu en 1977. Joan Jett, Devendra Banhart, Nick Cave réinventent les classiques comme “Cosmic Dancer”, “Jeepster”. 2 CD, 26 titres écoutables le 4 septembre prochain.

CHARLEY CROCKETT
Remis d’une opération à cœur ouvert, le bluesman texan est de retour avec “Welcome To Hard Times”. Treize plages produites par Mark Neill, avec la contribution du Black Keys Dan Auerbach, sont à découvrir le 31 juillet.

DEFERLANTES XS SUD
Du 28 au 30 août se tiendra l’édition *XS* des Déferlantes du Sud au Parc de Valmy (Argelès-sur-Mer). Au programme, JoeyStarr, Deluxe, Jahneration…

DIVINE COMEDY
Pour fêter son trentenaire, le trio nord-irlandais mené par Neil Hannon annonce “Venus, Cupid, Folly & Time”. Série de rééditions de neuf de ses albums, dont “Liberation” (1993), “Absent Friends” (2004). Ils seront réunis dans un coffret 2 CD, comprenant des inédits, et un DVD live capté au Sheperd’Bush Empire à Londres. Attendu le 9 octobre.

DEEP PURPLE
“Woosh”, 21ème opus des hard-rockers britanniques, décalé pour cause de pandémie, va enfin voir le jour. Sous forme d’un Mediabook, en version limitée CD + DVD, ou d’un coffret édition double LP + DVD et en digital, à écouter le 7 août prochain. Il renferme le concert complet joué lors du Hellfest en 2017.

DOVES
Le trio mancunien dévoile “Carousels”, single succédant à “Kingdom Of Rust”, leur dernière livraison de 2009.

BRIAN ENO
Le foisonnant Britannique réédite “Wrong Way Up”, album paru en 1990 conçu avec John Cale, et le très ambient “Spinner” de 1995 avec Jah Wobble. Disponible le 21 août.

BRIAN EPSTEIN
“Midas Man” du réalisateur Jonas Akerlund est en préparation. Le biopic, sur le *cinquième* Beatles, légendaire manager des quatre de Liverpool, sera tourné entre Londres et les Etats-Unis. Il est attendu pour 2021.

FATHER JOHN MISTY
“Anthem +3” est le nouvel EP de Joshua Michael Tillman à la ville. Il comprend les reprises de “Anthem” et “One Of Us Cannot Be Wrong” de Leonard Cohen, ainsi que “Fallin’ Rain” de Link Wray et “Trouble” de Yusuf/ Cat Stevens. Disponible sur bandcamp, et en streaming.

Beatles

FIERY FURNACES
La fratrie Friedberger rompt le silence après dix longues années et livre un nouveau titre. Le très pop “Down At The So And So On Somewhere” figurera prochainement sur un EP édité par Third Man Records.

FLAMING LIPS
Après le très harmonieux “Flowers Of Neptunes 6”, Wayne Coyne, le prolifique américain, et son groupe publieront “American Head”. Treize compositions qui émergeront le 11 septembre prochain.

PJ HARVEY
Le bien nommé “Dry Demos” comprend les démos de “Dry”, disque publié en 1992 qui propulsa la carrière de la chanteuse, auteure-compositrice britannique. Il paraîtra pour la première fois au format vinyle 180 g et CD, le 24 juillet.

BILLIE HOLIDAY
Fin 1960, la journaliste Linda Lipnack Kuehl s’était attelée à la bio inachevée de l’icône avec plus de 200 heures de témoignages de Charles Mingus, Tony Bennett, Count Basie, ses amants, ses avocats et ses proxénètes… S’appuyant sur ses images restées inédites à ce jour, le documentaire “Billie” de James Erskine raconte le parcours chaotique de Lady Day. En salle le 30 septembre prochain.

BRIAN JOHNSON
Le chanteur de AC/DC a révélé que “The Freewheelin’ ” de Bob Dylan”est le premier disque qu’il a acquis *sous le manteau*, justifiant, qu’à l’époque, personne ne l’achetait.

KLUB DES LOOSERS
“Comme Eux”, nouveau single des Français, vient d’être dévoilé. Il précède leur troisième album “Vanité”. Avec la participation de Roméo Elvis et Alexis Fugain (Biche), il est prévu le 18 septembre.

LENNY KRAVITZ
L’américain se révèle à travers des mémoires coécrites avec l’auteur David Ritz. “Let Love Rule” revient sur les vingt-cinq premières années de sa vie, qui ont forgé son être, sa carrière. A lire le 6 octobre prochain.

#LETTHEMUSICPLAY
Radiohead, Coldplay, les Rolling Stones, Nick Cave, The Cure, Liam Gallagher, Paul McCartney, PJ Harvey entre autres, soit plus de 1500 artistes, signent une lettre ouverte au gouvernement en soutien à la campagne pour sauver la scène musicale britannique.

Photo Maria Mochnacz - DR
PJ Harvey

LIBERTINES
Le groupe a lancé “Skint And Minted”, mini web-série qui raconte, avec des marionnettes, les débuts des agités londoniens. Le batteur Gary Powell assure la narration.

LOLLAPALOOZA
Contraints de reporter l’édition 2020, les organisateurs ont programmé un pique-nique géant le 19 juillet à l’Hippodrome de Longchamp (Paris).

MAROON 5
Le bassiste Mickey Madden a été arrêté pour violences conjugales le 27 juin dernier par la police de Los Angeles. Il encourt de deux à quatre ans de prison, et une amende pouvant aller jusqu’à 6 000 dollars. Verdict le 29 septembre.

MIDI FESTIVAL
La seizième édition du Midi Festival aura lieu (sauf avis contraire) du 24 au 26 juillet. Nicolas Godin, Half Japanese, Kit Sebastian, PVA… assureront le show.

VINCE NEIL
Le sensible chanteur de Mötley Crüe est inconsolable depuis la disparition tragique le 18 juin dernier de Cali, son yorkshire terrier qui a succombé à l’attaque des deux molosses de son voisin.

TOM PETTY
Les ayants droit du regretté leader des Heartbreakers viennent de révéler les prémices de “You Don’t Know How It Feels”, premier single *intime* enregistré à la maison qui figurait sur “Wildflowers”, son 1er album solo.

PRINCE
La fameuse guitare électrique *Blue Angel Cloud 2* utilisée pour les incontournables “Purple Rain” et “Sign O’The Times” a trouvé preneur pour la somme affolante de 563 500 dollars.

ELLIOTT SMITH
“Some Song”, disque de 1995 du chanteur musicien américain, bénéficiera d’une réédition anniversaire célébrant ses 25 de carrière. En version Deluxe, l’album éponyme 2 CD et 2 LP est agrémenté d’un live initialement capté lors d’une performance solo le 17 septembre 1994 à Portland, et d’un livre de 52 pages. Il verra le jour le 28 août prochain.

RINGO STARR
Le nouvellement octogénaire a invité son ancien bassiste et divers invités à un live caritatif diffusé via YouTube le 7 juillet dernier. Les fonds seront reversés, entre autres, à la Fondation David Lynch.

TWIN PEAKS
Le quintet vient de se fendre d’un nouvel EP digital “Side A”. La sortie vinyle devrait suivre cet automne. En amont, un T-shirt est proposé à la vente sur leur boutique en ligne, les profits iront au Black Lives Matter Chicago.

RON WOOD
“Somebody Up There Likes Me”, portrait intime du guitariste septuagénaire, relate plus de cinquante ans de carrière, des Birds aux Rolling Stones en passant par les Faces. Le film est réalisé par Mike Figgis et a été diffusé pour une séance unique le 16 juillet.

ZZ TOP
Pour le jubilé des velus, le guitariste offre une version étoffée de son “Rock And Roll Gearhead”, livre sorti en 2005. “Billy F Gibbons – Rock + Roll Gearhead” nous (re)plonge dans l’univers du barbu à travers sa vie, son œuvre, ses guitares et ses voitures de collection… 224 pages en librairie.

Condoléances

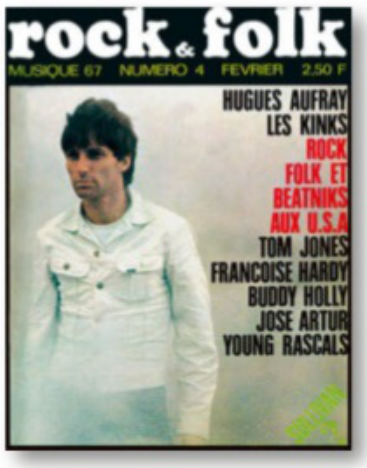
Frank Bey (chanteur de blues américain), **Pete Carr** (guitariste américain des Muscle Shoals Rhythm Section), **Max Crook** (musicien américain, inventeur du Musitron), **Charlie Daniels** (auteur-compositeur, et chanteur de country américain), **Jacques Demêtre** (musicographe français, spécialiste de jazz), **Majek Fashek** (guitariste et chanteur de reggae nigérian), **Katsuhisa Hattori** (compositeur japonais du dessin animé Tom Sawyer), **Milton Glaser** (graphiste, designer américain), **Jordan Groggs** (rappeur britannique), **Gaynel Hodge** (chanteur et musicien de R&B américain), **Claude Le Péron** (bassiste français, du groupe Zig-Zag), **Vera Lynn** (chanteuse britannique), **Johnny Mandel** (compositeur et arrangeur musical américain de jazz et de films), **Benny Mardones** (chanteur américain de rock et soul), **Mickey Maouss** (patron du bar rock La Cantada 2), **Ennio Morricone**, **Dennis O’Neil** (scénariste de comics américain), **Larome Powers** (auteur-compositeur et musicien de blues et de soul américain), **Keith Tippett** (pianiste de jazz et compositeur britannique), **Sean Tyla** (guitariste anglais, Ducks Deluxe et Tyla Gang), **Joan-Pau Verdier** (chanteur français), **Willie Wright** (chanteur et compositeur de soul américain)

“Je ne suis pas né avec l’ego d’un songwriter”

HUGUES AUFRAY

A 90 ans, la star des feux de camp retrouve les racines folk qu’il n’avait jamais vraiment abandonnées dans un vingt-sixième album studio, **“Autoportrait”**.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS



AU BOUT DU TRANSILIEN L, dans les vertes Yvelines, Hugues Aufray reçoit à domicile avec sa compagne. Pas de cheval blanc ni de petit âne gris, mais une grosse chatte rousse nommée Lily, dont la figure orne également un des coussins du salon. La décoration est un bric-à-brac sentimental : une photo avec Martin Luther King, des livres minutieusement classés, un rayon consacré à Louis-Ferdinand Céline, un autre à la musique, quelques guitares parmi lesquelles une antique Martin à douze cordes, un piano, des caisses de vin, sans oublier des peintures et des sculptures réalisées par le chanteur. A 90 ans, l’homme qui — comme les Byrds mais différemment — a beaucoup puisé dans le répertoire de Bob Dylan, sort un nouvel album, “Autoportrait”. Le programme ? Aucune composition de Robert Zimmerman, mais beaucoup de reprises (de lui-même) et d’adaptations puisées dans le grand répertoire américain (“John Henry”, “Pay Me”). En pantalon de treillis, boots de daim et T-shirt, le troubadour qui faisait la couverture du quatrième numéro de Rock&Folk pète la forme et a la digression facile. *Freewheelin’ Hugues Aufray*.

Boyaux de chat

ROCK&FOLK : Le journaliste qui vous interviewait dans ce journal en 1967 était inquiet : “*Hugues, n’es-tu pas en train d’abandonner peu à peu le folk-song ?*” Ce nouvel album prouve que non…

Hugues Aufray : Un journaliste m’a dit un jour : *“Vous étiez le premier chanteur français à vous produire à l’Olympia avec des jeans.”* Je portais même un T-shirt. Il ne se rendait pas compte que tout le monde était habillé en jeans dans la rue… Une fois, à Marseille, Charles Aznavour est venu me dire bonjour dans la loge, il m’a dit : *“Mais il faut t’habiller !”* Après cet article, Rock&Folk a estimé que je ne faisais plus de folk, c’est la raison pour laquelle il ne m’interviewait pas. Ce n’était pas faux, du reste. Je ne suis pas né avec l’ego d’un songwriter. J’ai eu une culture classique. La mère de ma mère était professeur de piano et de chant. Ma mère jouait du violon en quatuor, avec sa sœur. La chanson de l’époque, c’était Fréhel, Edith Piaf ou Tino Rossi, qui n’était pas d’un niveau très intéressant. Jeune, je n’avais pas ça en tête. Je voulais être sculpteur ou peintre. Je n’étais pas très doué, j’étais dyslexique, j’ai eu du mal à apprendre à lire, à écrire, et même à apprendre la musique. Je pianotais à l’oreille, ma grand-mère n’était pas contente. Pour elle, il fallait que je joue Chopin. Toute ma vie, j’ai gardé ce dilettantisme. Tout en conservant une passion pour des musiciens classiques, Ravel, Debussy, Tchaïkovski, puis pour des chanteurs d’opéras, Chaliapine, Callas et, en même temps, Frank Sinatra et Bob Dylan. Tout ça était peut-être incompatible avec les critères de Rock&Folk… Je n’étais pas dogmatique. Les années ont passé, et je prends une sorte de revanche lorsque Bob Dylan chante sur “Triplicate” les standards qu’interprétait Sinatra. C’est sublime. Avec cette voix qui n’est pas celle d’un crooner, il révèle la beauté de ce répertoire. Un chanteur de rock, n’aurait jamais fait ça avant… Quand j’ai chanté “Céline”, beaucoup ont pensé que je trahissais le folk. Dylan a cette force : il parvient à rester toujours le même, quand il chante “Like A Rolling Stone” ou du Sinatra. Il a raison. C’était comme Jean Gabin, un très mauvais comédien, mais il était toujours Jean Gabin.

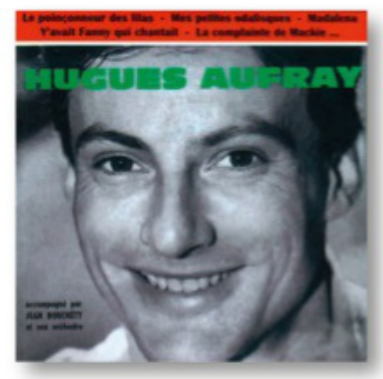
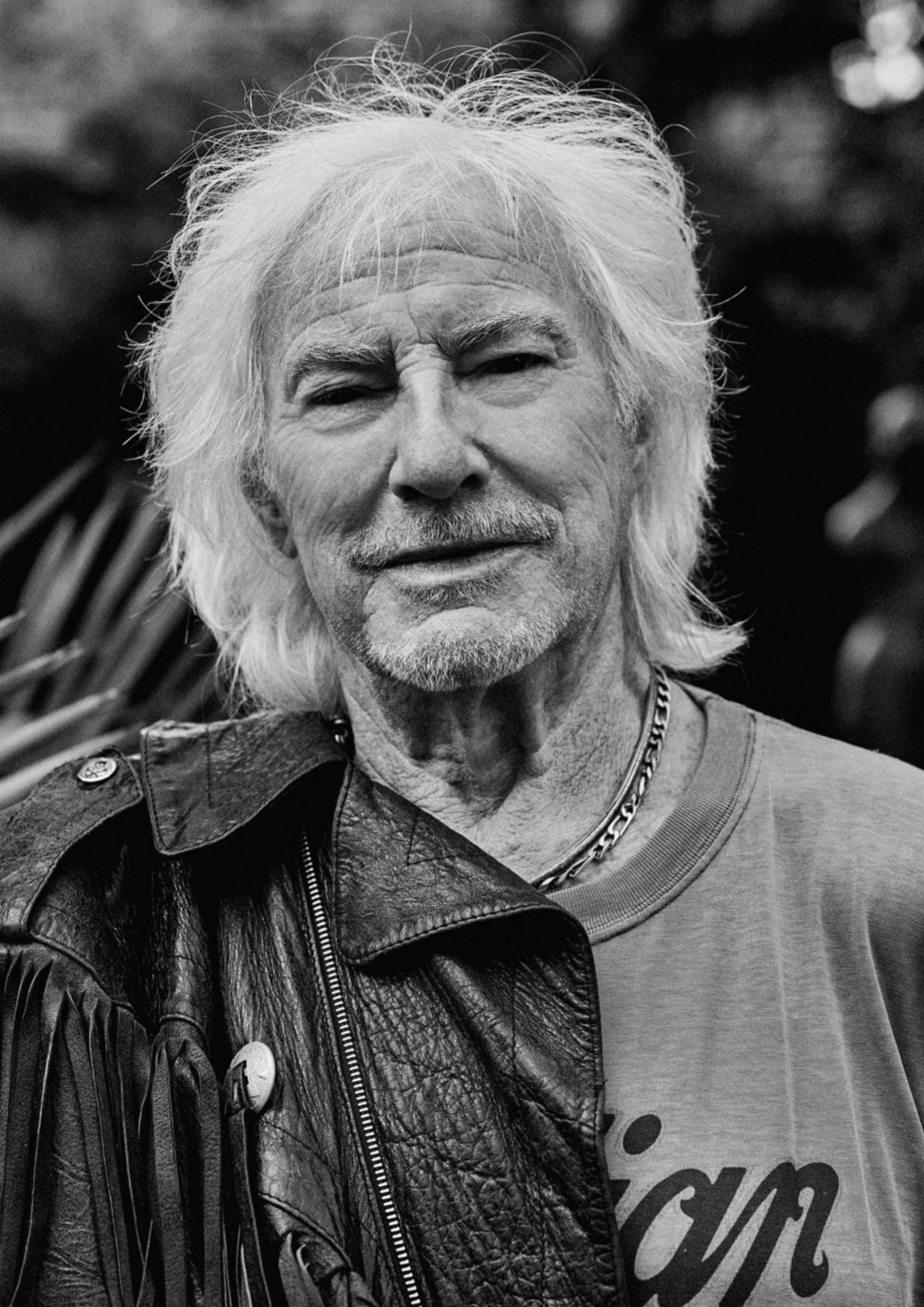


Photo Yann Orhan - DR



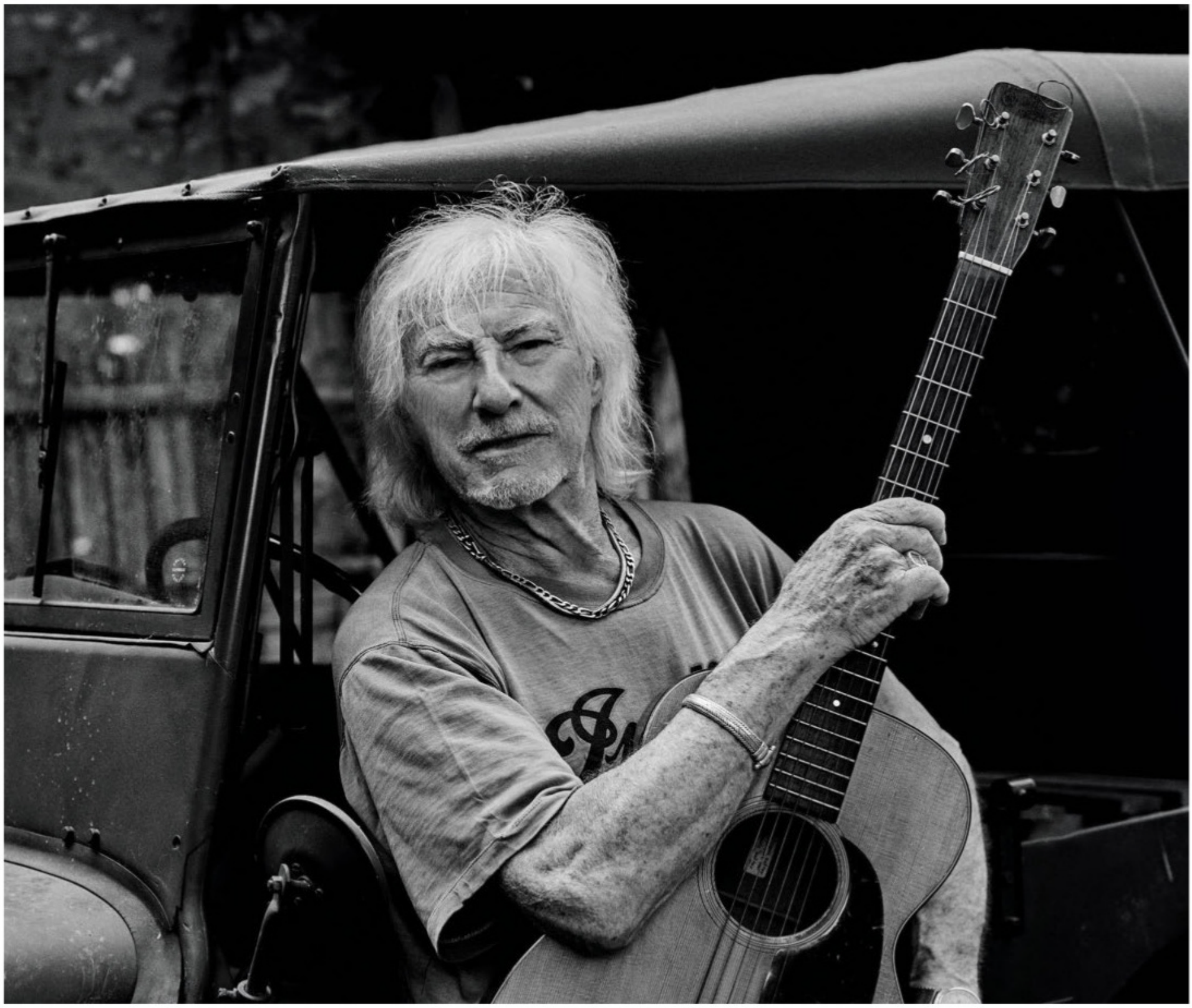


Photo Yann Orhan - DR

“La première chose que j’ai achetée, ce n’est pas une Maserati ou une Ferrari, c’est un tracteur”

R&F : Avant que le folk traverse l’Atlantique, qu’écoutiez-vous ?

Hugues Aufray : Pendant la guerre, confiné dans un village du Tarn, j’écoutais Charles Trenet, Django Reinhardt, et pas grand-chose d’autre. Au collège, à Sorèze, chez les Dominicains, mon professeur de musique s’appelait Jean-Sébastien Bach. Il jouait de l’orgue le dimanche et était descendant de la famille de Bach. Mes parents ont divorcé quand j’étais enfant. Après la guerre, mon père s’est remarié avec une Espagnole. Je suis donc allé vivre là-bas, dans ce pays dont je ne parlais pas la langue. Au premier Noël, j’ai demandé une guitare. A l’époque, à Paris, on ne voyait pas la moindre guitare. Il n’y avait que des accordéonistes. En Espagne, c’était plus facile. Le flamenco et la variété *flamenquiste* me fascinaient. J’ai appris la langue et quelques chansons avec une guitare dont les cordes étaient faites en boyaux de chat, avec des clés en bois. Une difficulté absolue pour s’accorder... J’ai appris des chansons asturiennes, aragonaises, moins virtuoses vocalement que le flamenco, et je me suis construit un répertoire avec ça. J’ai commencé à jouer et ai tout de suite eu un petit succès. Quand je suis revenu à Paris, à 18 ans, j’ai voulu faire les Beaux-Arts, mais je n’ai pas eu le bac. Mon père était horrifié, il pensait que j’allais finir comme Van Gogh. Très rapidement, j’ai rencontré des gens dans la rue et commencé à jouer avec une copine surnommée Pépita. Du Fréhel, du Aristide Bruant. Sans faire la manche, je me faisais payer à manger comme ça. On a vécu un an de la sorte. Le soir, je terminais mes soirées avec Django Reinhardt, qui sortait du Club Saint-Germain et nous offrait, à moi et ma copine, un plat de spaghetti. Puis j’ai fait mon service militaire. Quand j’en suis sorti, on m’a proposé de chanter dans un cabaret. J’ai vécu dix ans en jouant chez Patachou, au Port Du Salut, dans des endroits comme ça. J’ai rencontré Guy Béart, je lui ai conseillé de se lancer. Dans ces années, 1950 à 1959, j’ai chanté, sans plan de carrière, Georges Brassens,

Félix Leclerc, Francis Lemarque... Mon premier disque, en 1959, ce sera "Le Poinçonneur Des Lilas", de Serge Gainsbourg. Beaucoup de gens trouvaient qu'avec *"sa drôle de tête"*, il ne ferait jamais carrière. Je lui trouvais une personnalité incroyable...

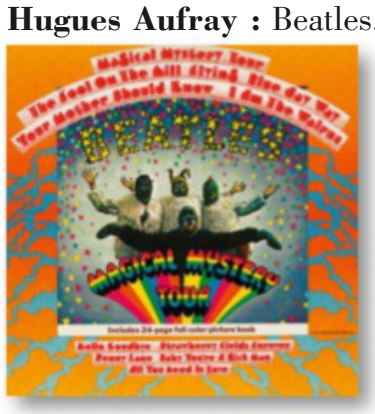
R&F : Premier disque acheté ?

Hugues Aufray : En 1955, un 45 tours de Frank Sinatra, avec "In The Wee Small Hours Of The Morning". Avec des arrangements de Nelson Riddle, cette voix *sans effort* mais parfaite. J'étais fasciné par le jazz également à cette époque. J'ai découvert Erroll Garner, le pianiste, en me disant que c'est ça que je voudrais faire. Je jouais alors dans un cabaret à Monte-Carlo, il y avait le grand orchestre d'Aimé Barelli, qui jouait un peu façon Count Basie. En parallèle, ma culture espagnole m'a conduit vers les musiques cubaines et brésiliennes. C'était aussi l'époque où est arrivé Elvis Presley. Un choc. C'est quoi cette musique ? La batterie dominante, cette façon de chanter, fantastique. Sauf que j'ai décroché très rapidement, mais visionnaire, j'ai dit autour de moi : vous savez quel est l'avenir de cette musique ? C'est le cirque. Je ne me suis pas trompé. Le rock'n'roll, pour moi, c'est du cirque. Du strass, des effets, des agitations. Sinatra, il était en costume, avec une cigarette ou un verre, mais c'était le contraire du cirque. C'était Humphrey Bogart. Un peu plus tard, quand sont arrivés Eddy Mitchell et les Chaussettes Noires, ou les Chats Sauvages, j'ai détesté tout ça, ça m'est passé complètement au-dessus de la tête. Quand au folk... Quand j'ai prononcé le mot pour la première fois chez Barclay, on m'a dit : *"Tu vas chanter* 'Ils ont des chapeaux ronds, vive la Bretagne' *?"* En 1961, j'étais allé aux Etats-Unis, à New York, d'où j'étais revenu avec une vingtaine de chansons folk. J'avais enfin trouvé ce qui m'intéressait, c'était ma musique. A l'est de Central Park, dans un cabaret, j'ai assisté à un spectacle où il y avait Peter, Paul And Mary. Grâce à eux, je suis allé au Gerde's Folk City, dans le Village, où j'ai vu un tas de types plus talentueux les uns que les autres. Parmi eux, Bob Dylan. Un peu plus tard, Peter, Paul And Mary m'ont envoyé leur nouvel album, celui où il y a "Blowin' In The Wind", "Don't Think Twice, It's All Right". J'ai commencé à faire traduire ses chansons par un cousin américain qui parlait français et à l'adapter. Mais ça a pris du temps, à cause d'un éditeur qui était dur en affaires. J'avais déjà fait "Santiano", entre-temps, en 1961, qui faisait partie des chansons que j'avais rapportées des Etats-Unis, avec "Cotton Fields". Je digresse mais, à cette même période, un ami m'a aussi fait découvrir Ray Charles. "Georgia On My Mind". C'est aussi fort que Dylan pour moi. Il faut écouter sa version au festival de Montreux en 1997, extraordinaire. J'aurai le même choc, plus tard, avec Bob Marley.

C'est du cirque

R&F : Rolling Stones ou Beatles ?

Hugues Aufray : Beatles. J'aimais trop Ray Charles et, avant lui, d'autres musiciens noirs, Lead Belly, Josh White, pour apprécier les Stones. Encore une fois, c'est du cirque. Plus tard, je suis allé voir les Rolling Stones avec ma fille, qui adorait ça. De la tribune des invités, je ne voyais pas toute la scène, ni les musiciens. Mais au milieu du concert, j'ai bondi de mon siège au moment où le pianiste a eu son intermède.



C'était Billy Preston et le seul moment qui a swingué dans la soirée. Le reste ne m'a pas intéressé. Donc, oui, Beatles à mort. Ma chanson préférée n'est pas du tout rock'n'roll : "The Fool On The Hill". Je l'ai chantée avec ma fille, d'ailleurs.

R&F : Un peu plus tard, le folk évolue et devient à la mode.

Hugues Aufray : J'ai lu dans le Figaro l'autre jour que Dylan aurait dit qu'il n'aimait pas les hippies. Moi, je ne suis pas aussi catégorique, mais quand je vois, 50 ans après Mai 68, que les étudiants qui levaient le poing sont devenus grands patrons... Mais il y a eu des choses françaises très bien. Comment s'appelaient-ils, ces types qui faisaient des chansons folk un peu celtiques, avec un nom médiéval ?

R&F : Malicorne ?

Hugues Aufray : Voilà. C'était formidable, mais ça ne marchait pas tellement. A cette époque, j'ai fait l'acquisition d'une ferme en Ardèche, je l'ai remise en état. La première chose que j'ai achetée, ce n'est pas une Maserati ou une Ferrari, c'est un tracteur. Entre deux galas, je faisais ça. Là, j'ai un peu dérouté des gens avec des chansons comme "Laisse-Moi Petite Fille", trop variété pour Rock&Folk. Mais c'était numéro 1 en Tchécoslovaquie...

R&F : En France, quelques musiciens ont eu une esthétique proche de la vôtre. Des chanteurs qu'on imaginerait aussi sur un tracteur, Nino Ferrer, Francis Cabrel...

Hugues Aufray : Je respectais beaucoup Nino Ferrer. Je l'ai fait passer en première partie à l'Olympia. Graeme Allwright aussi. La différence avec moi, c'est qu'il était très engagé, politiquement et religieusement. Il avait un côté moine que je n'avais pas.

R&F : Sur "Autoportrait", vous adaptez beaucoup de traditionnels. "There's A Man Going Round Taking Names" a été chanté par Lead Belly, par exemple.

Hugues Aufray : Oui, ce sont les racines. Un ami breton qui fait du folk, Gildas Arzel, m'a conseillé de revenir à ce que je faisais à mes débuts. Je suis un passeur, un colporteur. Je vais faire une grande parenthèse : vous savez pourquoi Bob Dylan a eu le prix Nobel de littérature ? C'est très simple. Il incarne cette génération de jeunes gens qui, avec des guitares, ont mis la poésie en musique et l'ont redonnée au peuple. Avant lui, la poésie en 1910 ou 1920, Paul Eluard, René Char, c'était des gens agrégés, très cultivés, qui s'affranchissaient de la notion de rime et de métrique. Ils faisaient de la poésie comme on se gratte les fesses. De toute façon, après "Une Saison En Enfer" d'Arthur Rimbaud, on ne pouvait pas aller plus loin. La poésie, c'est comme une anguille, si vous voulez l'attraper elle vous échappe.

Cette sculpture en bronze

R&F : La pochette et le titre de l'album sont une référence évidente à "Self Portrait" de Bob Dylan, non ?

Hugues Aufray : Involontaire ! Je me suis battu pour ne pas qu'il y ait de référence à Dylan, parce qu'il y en a un peu marre. Je lui dois beaucoup, mais pas tout. Vous avez vu cette sculpture en bronze que j'ai réalisée de lui ?

R&F : Son nouvel album ?

Hugues Aufray : Prodigieux, sublime. C'est un génie. Ce morceau de 17 minutes, "Murder Most Foul", c'est une psalmodie, comme les chœurs grecs dans les tragédies de Sophocle.

R&F : Et le disque de l'île déserte ?

Hugues Aufray : Je refuse d'aller sur une île déserte. Je ne veux pas être seul. La différence entre le plaisir et le bonheur, c'est le partage. Le plaisir, c'est boire un verre d'eau quand on a très soif ; le bonheur c'est de la partager avec quelqu'un. Quitte à mourir en même temps que lui s'il n'y a pas assez d'eau. Je refuse d'aller sur une île tout seul. Mais, s'il le fallait, j'emmènerais Bach, Chopin, Wagner, Bob Dylan, Ray Charles et Rimbaud. ★

Album *"Autoportrait" (Panthéon/ Universal)*

“Ni branché, ni célèbre, ni béni des dieux”

FATIMA

Le power trio essonien, qui n’est pas sans évoqué celui de Seattle, publie “Turkish Delights”, puissant et abrasif second album.

FATIMA EST UN GROUPE BANLIEUSARD. Un trio. Antoine, chant et guitare, JC à la batterie et Maxime à la basse. Son nouvel et second album, “Turkish Delights”, titre emprunté au film de Paul Verhoeven, est tout simplement la plus grosse déflagration sonique entendue ces dernières années du côté de la Capitale et de sa périphérie.

Jamais dans la posture

C’est quoi, Fatima ? C’est Nirvana qui se remet à respirer vingt-six ans après la mort de Kurt Cobain, ce sont des guitares qui convoquent autant les Mille et Une Nuits que The Cure et le rock (sludge, doom, peu importe) le plus boueux et habité possible. C’est un power trio incandescent et fier. Indomptable. Antoine, trentenaire géant, ressemble à Edinson Cavani, l’attaquant du PSG. Ce n’est pas, loin s’en faut, sa seule qualité. Il est aussi réservé et aimable que sa musique est violente, libre, sauvage. Ce nom de groupe ne doit rien aux origines de ses membres. Aucun Lusitanien dans le groupe. Antoine se souvient de vacances passées là-bas, mais pas plus. Il cherchait un nom qui claque, trois syllabes, un nom capable aussi d’évoquer des influences plus orientales. Et puis, Fatima, c’est encore le miracle de ces petits bergers à qui, en 1917, la Vierge Marie serait apparue. Voilà. Fatima n’est ni branché, ni célèbre, ni béni des dieux. Pourtant, ses chansons sont merveilleuses, puissantes, indélébiles. *“Avant, on jouait tous les trois dans un groupe qui s’appelait Crabs. Comme les morpions… C’était du grunge on va dire, mais plus calme* (sourire). *Puis, on a monté Fatima tous les trois, vers 2011, 2012. On a commencé à répéter dans les douves d’un château, à Morsang-sur-Orge, dans l’Essonne, on vient un peu tous de là-bas… On galérait à trouver des dates, on ne savait même pas comment faire pour jouer sur Paris. On a fait un premier album, “Moaner” en 2018, enregistré chez Vincent Gregorio* (connu pour ses travaux sur les disques de Jessica93 ou Usé)”. Quant aux similitudes entre sa voix et celle du gourou de Seattle, Antoine s’en moque comme de son premier T-shirt : *“C’est pénible d’entendre ça, mais ça fait quand même plaisir. On ne me compare pas à Julien Clerc… Et aujourd’hui, je m’en fous. J’ai toujours chanté comme ça…”*. De toute façon, très vite, on oublie la filiation. Très vite, on plonge dans ces chansons qui brûlent jusqu’à l’os. Épiphanie ! Fatima, c’est une marmite où bouillonnent des milliers d’influences, qu’elles soient musicales, cinématographiques ou géographiques. Cure donc, dont il a repris, entre autres, les effets de guitares, Killing Joke, Butthole Surfers, l’Orient, on entend un oud sur le titre “Gooey Syrup”. Bref, Fatima n’est jamais dans la posture et carbure à l’instinct et à la passion. Dans ses paroles, la déprime, le temps qui passe, une certaine approche de la nostalgie se mêlent à ces guitares abrasives, torrents hantés menant droit au Styx. “Turkish Delights” est un disque fantastique. Et Fatima un groupe qu’il faudra suivre de très près. Claque totale ! ★

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE

Album *“Turkish Delights”*
(MusikEye/ Season of Mist)

Photo Marina Ribiero - DR

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS + LE CD

PRETENDERS

"HATE FOR SALE"

Avec "Hate For Sale", onzième album studio des Pretenders et le premier écrit en collaboration avec le guitariste James Walbourne, la patronne est de retour !

75,50€
AU LIEU DE
~~96,05€~~

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR
BOUTIQUELARIVIERE.FR

JE M'ABONNE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements
45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

❑ **OPTION 1** 12 numéros + le CD PRETENDERS **"Hate For Sale"** pour **75,50€** au lieu de 96,05 €.

❑ **OPTION 2** 1 an soit 12 numéros pour **67,50€** au lieu de 78€.

ROFP636

Email : ..... Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Code Postal ❑❑❑❑❑

Ville : ..... Pays : ..... Tel : .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ❑❑❑❑ ❑❑❑❑ ❑❑❑❑ ❑❑❑❑ Expirant le ❑❑ 20❑❑ Cryptogramme ❑❑❑

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France Métropolitaine 2020**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 31/10/20 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + LE CD pour 18.05€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

"Un type génial"

PAINT

Pedrum Siadatian, guitariste des **Allah-Las**, offre avec "Spiritual Vegas" un deuxième album solo enivrant, entre pop iranienne et miniatures acidulées britanniques.

SI LA RÉPUTATION DES ALLAH-LAS n'est plus à faire depuis 2012, la carrière solo de Paint reste à construire. Sorti en 2018, le premier album du musicien aux origines persanes est resté par trop confidentiel. Avec "Spiritual Vegas", le Californien s'inscrit curieusement dans une certaine tradition psychédélique britannique et délicate : Kevin Ayers, Syd Barrett, ou leurs héritiers Andy Partridge et l'américain Magnetic Fields. Le résultat est un élixir contre la morosité. Comme une attestation qui redonne le droit de rêver.

Le contrôle du pétrole

ROCK&FOLK : D'où vient l'idée directrice de "Spiritual Vegas" ?
Pedrum Siadatian : Le concept de l'album découle de nombreux moments passés gamin à Las Vegas, car mon père aimait le jeu. Le titre est directement issu d'un voyage à Bali que je compare à un Las Vegas spirituel à cause du mode de vie que mènent ceux qui s'y rendent. Les touristes qui sont en train d'abîmer Bali se défoncent et se comportent de manière assez sordide, tout cela ressemble à Las Vegas.

R&F : On entend la voix d'Allen Ginsberg sur l'album.
Pedrum Siadatian : On entend également celle de Gregory Corso et William Burroughs. Par rapport aux sixties, je pense que les choses sont moins underground désormais. Pour exister aujourd'hui, la contre-culture doit être bien plus extrême.

R&F : La pop psychédélique anglaise semble vous avoir influencé.
Pedrum Siadatian : J'ai toujours aimé la musique anglaise c'est sans doute la raison pour laquelle on entend cela sur mon album. J'ai adoré le psyché anglais des années 60 à 80. Et j'ai déjà rencontré Robyn Hitchcock qui fait partie des musiciens que j'ai beaucoup écouté avec les Soft Boys et en solo. Un type génial.

Le nouveau Hitchcock

Pour de nombreux amateurs de mignardises lysergiques britanniques, Robyn Hitchcock (Soft Boys) et Andy Partridge (XTC) sont depuis les années 80 la preuve que le psychédélisme anglais a connu un deuxième âge d'or. Heureuse surprise, en 2019, Partridge et Hitchcock, après une collaboration en 2006, ont joint leurs forces sur un EP 4-titres aux douces harmonies : "Planet England".

R&F : Vous avez travaillé à Amoeba, un des plus grands disquaires indépendants du monde. Le magasin a dû déménager du Sunset Strip…
Pedrum Siadatian : Heureusement qu'Amoeba ne ferme pas et déménage simplement, mais j'ai tellement de souvenirs liés à cet endroit que ça me brise le cœur. A la suite de la pandémie, de nombreux disquaires ferment et je pense que cela est en train de tuer l'industrie musicale. C'est important de pouvoir regarder les pochettes et d'écouter les disques. Avec le numérique, c'est une partie importante de la culture musicale qui est en train de mourir.

R&F : "Ta Fardah" est une sorte d'hommage à la musique pop iranienne d'avant la révolution islamique.
Pedrum Siadatian : Mes parents écoutaient ce genre de musique, qui passait également dans les mariages. J'ai tout simplement grandi avec ça. Je suis les relations politiques actuelles entre les Etats-Unis et l'Iran que je trouve très déprimantes. Pour comprendre cette situation, il faut remonter au moins aux années cinquante pour voir à quel point le gouvernement américain était impliqué dans les coups d'Etat dans le pays. Des choix influencés par le contrôle du pétrole par les Etats-Unis qui traitent l'Iran de manière très injuste, comme beaucoup d'autres pays dans le monde. Peut-être que cette chanson pourra aider le public à comprendre la contribution de l'Iran à la culture…

L'idée de la mort et de la douleur

R&F : Votre rapport aux questions spirituelles ?
Pedrum Siadatian : Je suis davantage versé dans la spiritualité que dans la religion. Mon père n'était pas religieux, ma mère un peu plus, mais pas tellement. A l'âge de dix ans, j'ai essayé d'embrasser la religion parce qu'un de mes amis était pieux, mais ça m'est passé au bout de deux ans. Aujourd'hui, je dirais que je suis agnostique en ce qui concerne ma conception de la mort et sur l'idée de la survivance de l'esprit. On a besoin d'être distrait de l'idée de la mort et de la douleur. Visionner un film sortir et écouter de la musique sont des moyens de rendre la vie plus supportable.

R&F : Arrivez-vous à avoir des projets malgré la situation des derniers mois ?
Pedrum Siadatian : J'essaie d'enregistrer des chansons mais il y a des jours où c'est trop compliqué et où je ne peux rien faire. Je n'ai plus d'énergie et je ne me sens pas inspiré, puis ça revient. Je passe mon temps entre ces deux états que je ne peux pas vraiment contrôler. Certaines fois, je me dis que le confinement ne m'a pas affecté, d'autres où je pense le contraire. C'est sans doute la même chose pour tout le monde… ★

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE
Album *"Spiritual Vegas" (Mexican Summer)*

Photo Abrielle Stedman - DR

"La dissonance, la tension, la division"

CRACK CLOUD

Sur ce premier album, **le collectif post-punk canadien** pousse un cran plus loin vers l'apocalypse.

LES JEUX OLYMPIQUES DE LA SOUFFRANCE. Une vision de l'existence taguée sur la pochette du premier album de Crack Cloud. Ce groupe avait débuté comme une expérience théâtrale totale. Il est devenu, à son corps défendant, l'un des meilleurs éléments du revival post-punk. Le voilà à présent un objet hybride, un groupe de hip-hop industriel avec des chœurs d'enfants, une troupe de comédie musicale influencée par Throbbing Gristle. Pur produit du gloubi-boulga moderne, cet instant de l'histoire où l'espèce humaine va doubler sa production d'informations absolument toutes les secondes. Le monde d'après sera un monde gazeux.

Souvenir de guerre. De jeunes corps habillés en haillons utilisent des lance-flammes contre des journalistes. Une version gnome de Juan Branco fait un solo de batterie sur une caravane qui explose. *"Mon expérience de la musique est souvent visuelle"*, explique Zach Choy. On l'a présenté comme gourou, ancien junkie, canado-chinois, leader du collectif Crack Cloud. Jamais comme quelqu'un qui avait une approche visuelle de la musique. C'était passer à côté du fait que Zach appartient bien, si ce n'est à sa génération (difficile d'en juger tant qu'il refusera de donner son âge), à son époque. Celle de la juxtaposition. Les clips de Crack Cloud, qui se définit comme un collectif à géométrie variable incluant des réalisateurs, des danseurs, des musiciens, des graphistes, ont autant fait pour son identité que ses deux excellents EP ou ses incroyables concerts. Toute l'imagerie autour de l'album "Pain Olympics" tend vers cela. Une plongée dans un fantasme post-apocalyptique, un "Mad Max" où il pleuvrait beaucoup. D'ailleurs, y avait-il réellement un lance-flammes et une explosion dans le clip de "Ouster Stew" ? Qu'importe, puisque notre imaginaire les a placés là, ce qui signe la victoire du groupe. *"Tout ce que je vais dire, je le dirai pour moi, pas pour l'ensemble des membres de Crack Cloud. Je ne me considère pas comme un musicien, tout du moins, pas dans le sens orthodoxe dans lequel on l'entend. Je voulais raconter des histoires, exprimer la manière dont je faisais l'expérience de notre monde. Et la musique permettait de faire tout cela car elle est immédiate et très accessible, notamment financièrement. "*

Photo Jennilee Marigomen - DR

Zach Choy parle via WhatsApp. Sa voix est posée, sa pensée articulée, il possède ce qu'il faut de timidité et de défiance pour que l'on sente qu'il ne nous la raconte pas. Il a fondé l'un des meilleurs groupes à guitares de sa génération et l'été 2020 sera celui de la sortie de son premier album, "Pain Olympics". Huit morceaux accouchés après deux ans de travail, une ouverture totale du spectre musical qui en fait une sorte de Kendrick Lamar conçut par La Femme, un album terriblement baroque, et malheureusement raté. Question : *"Le danger dans la variété des esthétiques, c'est de ne pas trouver l'harmonie qui donnera un corps au tout. Mais peut-être qu'avec Crack Cloud, vous ne cherchez pas l'harmonie, mais la dissonance ?"* Comme dans les cercles hermétiques, Choy indique que l'on est sur la bonne voie, sans en dire davantage. *"La dissonance, la tension, la division sont en effet des clefs majeures."* Il l'a répété. Deux fois.

Un opioïde bon marché

La tension est la meilleure part de Crack Cloud et c'est elle qui sauve la face B de cet album. Né en 2016, le groupe a été présenté durant des années comme une rehab musicale, un plan d'ancien junkie qui se désintoxiquait en jouant dans un groupe. Un projet en prise direct avec l'explosion du Fentanyl, un opioïde bon marché et surpuissant dont l'utilisation fleurit en Amérique du Nord sur les souffrances de la population. A Vancouver, le Downtown Eastside est devenu le quartier refuge de ses utilisateurs, *"mais aussi la terre d'accueil des résidents d'hôpitaux psychiatriques"*, ainsi que la zone d'action du groupe. Ils y vivent, ils y jouent, ils exposent le mode de vie de cette communauté par leur esthétique du chaos, de la division, des cimes et des gouffres de l'existence. Après avoir stylisé un quotidien violent avec les EP "Crack Cloud" et "Anchoring Point", le collectif tente le pas en avant vers le fantasme, l'allégorie. *"Désormais, nous pouvons réaliser toutes nos idées, pas tant grâce à du nouveau matériel que par les connaissances que nous avons acquises. C'est nous qui avons évolué, pas nos machines."* Pour tout artiste, le moment de création est celui de la transformation, de l'apprentissage de soi. Certains combattent leur traumatisme ainsi, d'autres se révèlent. Pendant ce temps, Crack Cloud progresse. Vers le meilleur et le pire. ★

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Album *"Pain Olympics" (Meat Machine/ Bertus)*

“Plusieurs majors se disaient intéressées, sans nous signer pour autant”

THE JAYHAWKS

Les Jayhawks célèbrent trente-cinq années d’une carrière pavée de bijoux country rock et d’harmonies célestes. Lesquels n’empêchent pas les luttes de pouvoir et autres brouilles (plus ou moins) définitives.

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Photo DR

EN CE TOUT DEBUT DES ANNEES 1990, les membres des Jayhawks n'en finissent plus de tirer le diable par la queue. Le fondateur, chanteur et principal compositeur Mark Olson, passé par tous les boulots alimentaires imaginables, partage sa maison avec sa tante Pauline, atteinte de la maladie d'Alzheimer. Gary Louris, guitariste et chanteur, 35 ans déjà, a quitté l'aventure deux ans plus tôt pour renouer avec son premier métier, architecte, avant de remonter à bord, voir si la chance pouvait lui sourire enfin. Parmi la scène musicale de Minneapolis, dominée par des figures aussi charismatiques que Prince, The Replacements ou Hüsker Dü, les Jayhawks et leur country rock immaculée se sont fait une place, un public, mais peinent à passer à l'étape suivante. "*Plusieurs majors se disaient intéressées, sans nous signer pour autant ; elles nous donnaient juste de l'argent pour de nouvelles démos…*" se souvient Gary Louris. Twin Tones Records, un label local, décide alors de publier ces dernières, améliorées par quelques overdubs. C'est ce disque hybride, "Blue Earth", que le directeur artistique de Twin Tones, Dave Ayers, est en train d'écouter dans son bureau lorsque son vieux camarade du label A&M, George Drakoulias, lui passe un coup de fil depuis Los Angeles. Et tombe en arrêt en percevant la musique à l'autre bout du combiné. Un son "*ancestral, artisanal et gorgé d'âme, avec des échos des Burritos Brothers, du 'Sweetheart Of The Rodeo' des Byrds, et de CSNY*", et des harmonies vocales "*déchirantes*", écrira le producteur des années plus tard. Drakoulias saute dans un avion et signe le groupe sur Def American, le label de Rick Rubin distribué par le géant Warner. Les Jayhawks vont prendre leur envol, mais dans un ciel constellé de cumulus : leur trajectoire, chaotique, sera marquée par des accomplissements artistiques majeurs, irréfutables, autant que par les déchirements des deux leaders.

Première partie d'Alex Chilton

C'est dans la ville de Toledo, dans l'Ohio, que Gary Louris passe ses premières années, les oreilles branchées sur les radios de Detroit, située à une centaine de kilomètres plus au nord. *"CKLW passait des titres de la Motown, de la soul, du rock, puis je suis tombé amoureux du british rock, Beatles, Kinks, Stones, Who, et j'ai découvert que j'avais une oreille, je pouvais apprendre ces morceaux de façon assez naturelle à la guitare..."* Adolescent renfermé, Louris n'intègre un groupe que sur le tard, après

avoir emménagé à Minneapolis pour suivre son cursus universitaire. Il tient la guitare dans Safety Last, combo spécialisé rockabilly, et effectue une rencontre décisive. *"Notre bassiste a décidé un jour de passer à la guitare et a auditionné des mecs pour le remplacer. Mark Olson, qui était contrebassiste dans un groupe rival, Stagger Lee, s'est présenté..."* Mark Olson a grandi à Minneapolis et en Californie, et, après une obsession pour Bob Dylan ou Dave Van Ronk, a été traumatisé par la découverte des Flying Burritos Brothers. Après Stagger Lee, Olson lance, avec le bassiste Mark Perlman et le batteur Norm Rodgers, un nouveau groupe dans cette tendance country rock alors tombée en désuétude : The Jayhawks. Présent parmi la maigre assistance de leur tout premier concert, en février 1985, Louris se voit demander par Olson si quelqu'un de sa connaissance serait susceptible de tenir la guitare... Il lève la main. *"Notre connexion a été immédiate"*, se remémore Louris. *"Au début, Mark écrivait la plupart des chansons, j'en écrivais aussi mais je me concentrais davantage sur le poste de guitariste. Il m'a encouragé à écrire, et on a commencé à collaborer."* Séduit par une prestation en première partie d'Alex Chilton dans un club de Minneapolis, l'agent de change Charlie Pine fonde un label, Bunkhouse Records, pour publier leur premier album, "The Jayhawks", en 1986 — l'influence de Gram Parsons et de ses Burritos Brothers y est manifeste. Au cours des années suivantes, le groupe vivote à Minneapolis et dans ses environs, sans percée majeure, jusqu'à l'entrée en scène de Drakoulias. Ce dernier sympathise très vite avec Louris, dingue de guitare comme lui, et dira d'Olson, personne *"sombre, sensible, avec des fêlures"*, qu'il se consacrait tout entier à deux choses : *"faire de la musique et survivre. Dans cet ordre-là."* Le producteur emmène le groupe enregistrer à Hollywood dans des studios réputés. Les séances sont laborieuses, les musiciens peu aguerris. Le batteur Kenny Callahan, qui avait remplacé Rodgers, cède les baguettes à Charlie Drayton, alors membre des X-Pensive Winos de Keith Richards. L'enregistrement s'étire sur plusieurs semaines, fastidieux, mais les semaines d'efforts, de prises successives et d'overdubs portent leurs fruits. A sa parution en 1992, "Hollywood Town Hall" semble avoir été capté live, résurgence miraculeuse, d'une grande fraîcheur, d'un son qui paraissait révolu. La balance des influences y est plus équilibrée — Neil Young, les Rolling Stones, Big Star font désormais partie à part entière du spectre du groupe. La quasi-totalité des compositions, signée Olson/ Louris, a des airs de classiques. La beauté des voix, souvent entrelacées l'une dans l'autre, les solos de Louris, boostés par une pédale fuzz, et l'apport de pointures comme Benmont Tench (l'orgue sur le single radieux "Waiting For The Sun") et le légendaire Nicky Hopkins (le piano sur "Martin's Song" et "Two Angels"), concourent à affûter cette pierre angulaire de la country alternative, comme on l'appelle alors. La pochette, qui figure les quatre musiciens sur un canapé devant une église blanche, renforce cette impression de bande-son d'une Amérique séculaire, tout en adressant un clin d'œil au premier album de Crosby, Stills & Nash.

Photo archives Rock&Folk - DR

Rayhawks

Les Jayhawks ont joué pour Ray Davies, sur les albums "Americana" (2017) et "Our Country – Americana II" (2018). ***"En plus d'être mon héros, c'est un gentleman, une belle personne,*** **raconte Louris.** ***C'est aussi un producteur très sous-estimé, les Beatles avaient George Martin, les Stones, Glyn Johns, mais Ray a produit tous les albums classiques des Kinks, qui sont si cools. Et il aime notre groupe, pas seulement notre musique, mais notre camaraderie, le fait qu'on soit une famille, avec nos références, notre langage... En tant qu'artiste solo, c'est quelque chose qui lui manque..."*** **BB**

Paroles sombres, mélodies joyeuses

Après de longs mois sur la route, qui ont vu l'intégration de la pianiste et chanteuse Karen Grotberg, le groupe s'attelle à son deuxième album pour American, qui doit enfoncer toutes les portes entrouvertes. L'enregistrement se déroule en janvier 1994, toujours sous l'égide de Drakoulias, au studio Sound City, en Californie — les overdubs se font au Ocean Way, à Hollywood. "Tomorrow The Green Grass" est encore supérieur à son prédécesseur. Interprétées avec une finesse lumineuse et chantées par ces deux voix qui n'en font qu'une, les chansons sont portées par des mélodies irrésistibles, celles d' "I'd Run Away", de "Ten Little Kids", "Miss Williams' Guitar", ou du single "Blue", qui, serti de cordes et de chœurs somptueux, illustre l'art du contre-chant dans lequel le groupe est passé maître. Mais "Blue" ne devient pas le hit tant espéré, nécessaire pour en finir avec les tournées éreintantes, en première partie la plupart du temps. Pour Olson, la désillusion est de taille. Le signe qu'ils ne sont pas faits pour jouer dans la cour des grands et doivent en tirer les conséquences. Des pertes financières, malgré les mois sur la route, achèvent de noircir le tableau. Peu après Halloween 1995, au sortir d'une séance de travail chez Louris, le chanteur rumine des heures en voiture, puis revient se garer chez son camarade : *"Je ne peux plus continuer"*, souffle-t-il. Louris accuse le coup. Lui qui était persuadé que le prochain album serait le bon, se contentait très bien de se concentrer sur sa guitare. Avec Perlman, Grotberg, et le batteur/ chanteur Tim O'Reagan, il décide d'aller de l'avant, se réinvente en frontman. Et compose seul, ou quasiment, "Sound Of Lies", qui paraît en 1997. L'album est plus sombre, loin des harmonies solaires d'antan — le départ d'Olson, un divorce, Louris a

digéré quelques tourments. Presque pop par endroits, l'album s'éloigne de la country rock, tout comme son successeur "Smile", produit par Bob Ezrin et doté de boucles par endroits... Louris confirme surtout un sens de la mélodie éclatant, une facilité à trousser des ponts évidents. *"J'ai grandi à une époque où la pop avait de vraies mélodies qui vous emportaient, le refrain était vraiment un refrain... J'ai toujours été attiré par des chansons avec des paroles sombres ou tristes, mais aux mélodies joyeuses, car tout se situe toujours quelque part entre la joie et la tristesse"*, pose-t-il. Enceinte, Karen Grotberg quitte le groupe peu après, et c'est en trio que les Jayhawks enregistrent "Rainy Day Music" (2003), plus acoustique et champêtre, qui comporte des pépites comme "Tailspin", "Save It For A Rainy Day" ou "Tampa To Tulsa" (écrite et chantée par O'Reagan). Suite à quoi Louris jette l'éponge. Les Jayhawks ont alors dix-huit ans, et quelques vies, derrière eux.

Olson claque la porte

A la fin de l'année 2002, mises en circulation de façon clandestine, des bandes ont commencé à circuler parmi la communauté des fans. Quarante-quatre chansons, dont trente-trois jamais publiées officiellement, gravées en deux sessions effectuées en 1992 par Louris et Olson, l'une à Minneapolis, l'autre à Los Angeles. Ces "Mystery Demos" arrivent

"Ça a certainement rendu notre succès plus difficile, mais ça nous a aussi évité de passer de mode..."

aux oreilles de leurs géniteurs qui, restés des années sans se parler, commencent à reprendre la parole. Relocalisé en Californie, dans le désert de Joshua Tree, Olson a fondé avec sa femme, la chanteuse Victoria Williams, The Original Harmony Ridge Creekdippers, ils publieront une demi-douzaine d'albums. La continuation des Jayhawks sous le même nom malgré son départ n'a pas été chose facile à encaisser. Mais le temps a fait son œuvre, et les retrouvailles avec Louris s'officialisent lors d'une tournée commune, en 2005, puis via un album signé à deux dans le même esprit que les "Mystery Demos", dont ils reprennent six des chansons : "Ready For The Flood", produit par le chanteur des Black Crowes, Chris Robinson (2008). La qualité de l'écriture, l'évidence de l'alchimie, est, une nouvelle fois, éloquente ("Bicycle", "Saturday Morning On Sunday Street", "Kick The Wood"...). Olson renâcle à l'étape suivante, une reformation des Jayhawks, par peur d'en perdre à nouveau le contrôle, mais des soucis financiers le décident : les deux hommes rappellent Perlman, Grotberg et O'Reagan, et écrivent une nouvelle page de la discographie des Jayhawks avec "Mockinbird Time", en 2011. L'album est plaisant, sans atteindre les sommets du passé. Surtout, des dissensions entre les deux hommes se font jour, bientôt insurmontables. Olson estime notamment avoir composé 95 % des nouveaux morceaux, alors que tous portent la signature Olson/ Louris *("Rien n'a jamais été écrit à 50/50,* déclare aujourd'hui ce dernier. *Certaines chansons étaient les siennes, d'autres les miennes..."*) Olson claque une seconde fois la porte en 2012, à l'issue d'un concert en Espagne, terre d'élection du groupe, et d'une virulente altercation avec son comparse. Il fulmine lorsque Louris maintient le groupe en activité, alors que ce dernier, jure-t-il dans la presse, avait certifié qu'il ne tournerait plus jamais sous le nom Jayhawks sans son accord...

Deux têtes pensantes

Désormais stabilisés autour de Louris, Perlman, Grotberg et O'Reagan, les Jayhawks enchaînent les albums "Paging Mr Proust" (produit par Peter Buck, avec des plages très rock et expérimentales), "Back Roads & Abandoned Motels" (composé de titres écrits par Louris pour d'autres artistes, comme les Dixie Chicks), et enfin "XOXO", écrit à parts égales entre les quatre musiciens, une première, en cette année 2020 qui marque le trente-cinquième anniversaire du groupe. *"J'explique notre longévité par le fait de n'avoir jamais appartenu à un genre précis. Ça a certainement rendu notre succès plus difficile, mais ça nous a aussi évité de passer de mode..."*, estime Louris. A l'évocation de l'état de ses relations avec son ancien complice, celui-ci se tend : *"Ne retenez pas votre souffle, on ne va pas se remettre ensemble*, soupire-t-il. *Je lui souhaite le meilleur et j'espère qu'il se porte au mieux, mais on a cessé de travailler ensemble, ou même de se parler, en raison de divergences profondes."* Un groupe peut-il avoir à son bord deux têtes pensantes, créatives et autonomes ? L'histoire des Jayhawks, comme celle de tant d'autres, indique que la chose est possible. Mais un certain temps seulement. ★

Album *"XOXO" (Thirty Tigers)*

Les freaks de San Francisco s'attaquent au blues

THE RESIDENTS

Masqués depuis les seventies, Les Residents sont décidément depuis toujours en avance sur leur époque. **Leur porte-parole, Homer Flynn,** confirme que tout cela pourrait durer encore quelques décennies.

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN

UN DEMI-SIECLE D'EXISTENCE et d'innombrables disques dont les sorties s'étalent sur quarante-six ans depuis "Meet The Residents" en 1974, avec une pochette parodiant "Meet The Beatles" qui fit même croire à certains que les Fab Four étaient derrière le projet (spoiler : non). Les Residents sont décidément aussi mystérieux qu'uniques dans l'histoire de la pop music. Clairement avant-gardistes, leurs mantras aux voix défigurées comptent de nombreuses reprises, comme sur "The Third Reich 'N' Roll" qui dynamite une trentaine de classiques du rock, ou sur le très rare single "The Beatles Play The Residents And The Residents Play The Beatles" avec le titre "Beyond The Valley Of A Day In The Life". Leur version de "(I Can't Get No) Satisfaction" des Rolling Stones est une leçon de déconstruction rock sans équivalent et, avec leur nouveau double album "Metal, Meat & Bone", l'histoire du vrai faux musicien Alvin Snow, les freaks de San Francisco s'attaquent au blues. Et s'offrent un invité de poids, Black Francis des Pixies, pour le single "Die, Die, Die". Une petite entorse à leur *théorie de l'obscurité* qui les a vus avancer masqués sous d'extravagants déguisements, des fameux globes oculaires aux masques de catcheurs mexicains. Directeur artistique du groupe, Homer Flynn est aussi le porte-parole des Residents dont il est — peut-être — un des membres, comme le fut — sûrement — Hardy Fox, qui *avoua* être le claviériste et compositeur principal du groupe peu avant sa mort d'un cancer du cerveau en 2018. C'est donc Homer qui parle, par écran interposé, du blues des Residents et de leur *neverending* discographie.

Tout cela est une fiction

ROCK&FOLK : Le nouvel album des Residents, "Metal, Meat & Bone", est un concept album autour d'un bluesman à l'existence incertaine, Alvin Snow.
The Residents : Les Residents ont toujours voulu faire un album de blues, mais ils ne savaient pas comment s'y prendre. Roland Sheehan, un ami de longue date, leur a parlé d'Alvin Snow, dont il avait été le chef d'orchestre dans les années 1970. Il leur a amené ses démos et ils ont été intrigués. Les Residents ont toujours aimé reprendre les chansons des autres pour se les approprier, et le challenge a été de suivre ce processus avec les morceaux d'Alvin Snow.

R&F : Vous imaginez bien que les fans vont penser qu'Alvin n'existe pas, qu'il est une création de l'esprit tordu des Residents.
The Residents : Oui, et c'est ça qui est troublant avec ce groupe. Ils créent une mythologie qui a de multiples interprétations. On peut bien dire *"OK, ces chansons sont authentiques et les Residents en ont fait leurs propres versions"*, ce qui est intéressant. Mais on peut aussi dire : *"Tout cela est une fiction, ils ont aussi écrit et interprété les morceaux originaux de Snow."*

R&F : Des morceaux qui d'ailleurs sonnent très Residents…
The Residents : Certains, mais d'autres sonnent incroyablement authentiques. C'est peut-être le génie d'Alvin Snow !

R&F : Les membres du groupe ont-ils changé depuis "Meet The Residents" ? Plus le temps passe, plus on a du mal à le croire…
The Residents : C'est le genre de sujet qu'ils n'aiment pas trop me voir aborder. Mais je suis d'accord avec vous, il est assez peu probable que ça soit *exactement* les quatre mêmes qu'en 1974. C'est un groupe atypique, alors, allez savoir… Ils aiment séparer leur vie privée de leur travail, donc ils ne me disent rien de ce qui se passe en coulisses.

R&F : Vous êtes le responsable des visuels du groupe mais on se souvient vous avoir vu sur scène avec eux, masqué, en 2014…
The Residents : Je suis avant tout en charge du graphisme et de la direction artistique depuis le milieu des années 1990. Ceci étant,

Photo DR

“Les Residents sont convaincus que si on voyait leurs visages, le public serait déçu”

les Residents ont pu m’utiliser ou ne pas m’utiliser d’autres manières, mais je ne peux ni confirmer ni infirmer cela.

R&F : Vous parlez comme un agent de la CIA…
The Residents : Je fais partie des services secrets du Président, vous savez.

Le show de Tom Jones

R&F : Est-ce que le streaming et le digital ont changé quelque chose pour le groupe ?
The Residents : Les Residents ont toujours été intéressés par les nouvelles technologies. Le streaming a changé les modes de distribution du son, mais pas spécialement la façon qu’ils ont de le créer.

R&F : Ont-ils leur propre studio ?
The Residents : Ils sont dispersés et chacun d’entre eux a son studio personnel. La technologie digitale leur permet de travailler séparément, avec leur laptop ou leur téléphone. Ils envoyaient le résultat à Hardy Fox, qui mélangeait le tout et en sortait l’album définitif. Hardy est mort, et maintenant, c’est Eric Fehlmann qui a repris le flambeau. Il arrive qu’ils aillent chez Eric ou qu’ils enregistrent en sa présence, mais la majeure partie du temps, ils travaillent chacun de leur côté.

R&F : Donc, on ne voit pas les Residents, mais eux ne se voient pas non plus ?
The Residents : Avec la pandémie et le confinement, ils ne se sont en effet plus vus du tout.

R&F : La musique des Residents est souvent abrasive et avant-gardiste. Quels sont leurs disques les plus populaires ?
The Residents : Aussi étrange que cela puisse paraître, “Eskimo” a eu énormément de succès lors de sa sortie en 1979. “The Commercial Album” l’année suivante a pas mal marché lui aussi. Aujourd’hui, toutes les ressorties que fait Cherry Red fonctionnent très bien.

R&F : Les Residents aiment collaborer avec d’autres artistes, souvent peu connus. Est-ce que ça a changé avec “Metal, Meat & Bone” ?
The Residents : Eh bien, sur le single “Die, Die, Die” — la version des Residents, pas celle d’Alvin Snow—, le chanteur est Black Francis des Pixies. Eric Fehlmann a joué avec les Pixies, et c’est un ami de Charles *(Black Francis)*. Pour terminer le disque, les Residents voulaient de nouvelles voix, or les Pixies étaient en tournée et passaient par San Francisco. Eric a dit à Charles : *“Hey, tu veux venir chanter sur l’album ?”*, ce à quoi il a répondu : *“Ça serait un honneur pour moi.”*

Un twist à la légende

R&F : Donc, Black Francis a *vu* les Residents ?
The Residents : Euh… Pas à ma connaissance, non. Il n’était pas en ville pour très longtemps, Eric et lui se sont vus, ils ont enregistré sa voix, et c’était fini.

R&F : Et un featuring avec Daft Punk, ça n’est toujours pas d’actualité ? Entre groupes masqués…
The Residents : Les collaborations des Residents se font toujours suite à des relations personnelles. S’ils devenaient amis avec les Daft Punk, ils collaboreraient sûrement ensemble. Les circonstances de cette rencontre hypothétique seraient intéressantes, peut-être ne se reconnaîtraient-ils pas. Mais ils pourraient se croiser backstage à un festival, par exemple. Il y a quatre ans, les Residents jouaient à un festival en Australie, dont la tête d’affiche était Brian Wilson, et ils avaient vraiment envie de le rencontrer. Mais il était un peu dans son monde et ça ne s’est pas fait. Les deux vedettes de ce festival étaient Brian Jones… pardon, Brian Wilson et Tom Jones. Ils ont été impressionnés par le show de Tom Jones, qui avait près de 80 ans !

R&F : La version de “(I Can’t Get No) Satisfaction” des Rolling Stones a-t-elle été appréciée par Mick Jagger ?
The Residents : On n’a jamais eu de retour de la part des Stones. Par contre, on sait que les Beatles ont aimé l’album “Meet The Residents”, dont la pochette était une parodie de “Meet The Beatles”.

R&F : Pourtant, le visuel avait été modifié à l’époque…
The Residents : Oui, mais c’était à la demande de Capitol, pas des Beatles eux-mêmes. Il y a aussi eu une histoire avec la pochette de “The Third Reich ‘N’ Roll” : sur le recto de la pochette, il y avait Dick Clark, un fameux présentateur télé américain, en uniforme d’officier SS. Or, les Residents avaient un ami qui travaillait avec Dick Clark, et il leur a dit que Dick avait une copie de l’album dans son bureau. Les Residents ont toujours apprécié cette anecdote.

R&F : Pour en revenir à Alvin Snow, sait-on ce qui lui est arrivé ?
The Residents : Sa fin reste un mystère. Alvin était un gros fan de Howlin’ Wolf, c’était son dieu, et quand il a appris sa mort, il a perdu les pédales. Qui sait, peut-être est-il encore vivant quelque part ? Ça serait génial s’il revenait ! Ça ajouterait un twist à la légende.

R&F : Quel est le futur des Residents ?
The Residents : Ils ont donné une performance en janvier dernier, au Museum Of Modern Art à New York, où ils ont repris l’album de 1988 “God In Three Persons”, qui a été un vrai succès. Ils envisagent de venir le jouer en Europe. Ils enregistrent leur nouvel album et, la pandémie ayant créé un trou dans leurs emplois du temps, ils espèrent travailler cet été sur un long-métrage titré “Double Trouble”, qui reprendrait l’esthétique et certaines idées de “Whatever Happened To Vileness Fats?”, un film jamais sorti, dont les origines remontent à 1972.

R&F : Verra-t-on un jour le visage des Residents ?
The Residents : Ça n’est pas vraiment dans leurs projets immédiats. Les Residents sont convaincus que si on voyait leurs visages, le public serait déçu. Le mystère est bien plus intéressant. ★

Album *“Metal, Meat & Bone (The Songs Of Dyin’ Dog)”*
et single “Die, Die, Die” (featuring Black Francis)
(Cryptic Corporation/ Cherry Red Records)

Cinq disques résidentiels majeurs

“The Third Reich ‘N’ Roll” *(1976)*
Les voix de “Sympathy For The Devil” mixées avec la guitare de “Hey Jude”, “Let’s Twist Again” en allemand… L’ancêtre du mash-up, un LP révolutionnaire plein de swastikas décrit par Jon Savage comme *“drôle et terrifiant”*.

“Eskimo” *(1979)*
Indescriptible album enregistré avec des instruments jouets, censé documenter la vie des Inuits en Arctique. Fou et envoûtant, il marque la première apparition du look globes oculaires/ hauts-de-forme/ costumes queue-de-pie.

“Commercial Album” *(1980)*
Le chef-d’œuvre. Quarante titres d’une minute allant du sublime au lugubre, la réduction minimaliste de l’essence du single pop. “Amber” est beau à pleurer. Avec les apparitions remarquées de Snakefinger, Sandy Sandwich, Fred Frith et d’autres dont le nom est gardé secret (toujours pas les Beatles).

“George & James” *(1984)*
Premier volume de la série “American Composers”, avec en face A trois chansons de George Gershwin et, en face B, le “Live At The Apollo” de James Brown déconstruit à la sulfateuse novo. L’art de la reprise explosive par les Residents.

“The Ghost Of Hope” *(2017)*
Concept album très documenté sur les accidents ferroviaires de la fin du XIX^{e} siècle. Comme un lent cauchemar musical sur les monstres de métal qui broyaient leurs passagers avec, en clou final, les 9 minutes de “Killed At The Crossing”. OC

Photos DR

“Certains réussissent alors que d’autres deviennent alcooliques”

JARV IS...

“Beyond The Pale”, le nouvel album de JARV IS…, alias **Jarvis Cocker**, couronne le retour en pleine forme du plus francophile des sujets pop de Sa Très Gracieuse Majesté.

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE

FONDÉ EN 1978, Pulp publie un premier album en 1983, mais il aura fallu attendre 1994 avec “His And Hers” et surtout “Different Class”, et son énorme tube “Common People”, pour que Jarvis Cocker passe du statut de marginal de Sheffield à celui de star du Royaume. Depuis, Jarvis a sorti un premier album solo en 2006 (“Jarvis”), puis un second en 2009 (“Further Complications”), a travaillé avec Kid Loco, Chilly Gonzales (“Room 29”, en 2017) et surtout avec Air, pour Charlotte Gainsbourg. Jarvis Cocker n’a jamais caché sa passion pour la France, c’est ainsi qu’il a chanté Gainsbourg (sur l’album “Gainsbourg Revisited”), participé à la représentation au Barbican Theater de Londres de “Melody Nelson” avec Jean-Claude Vannier en personne, puis repris Michel Polnareff à l’initiative de Bertrand Burgalat. Après quelques années passées à travailler sur les projets d’autres musiciens (Feist, Discodeïne…), le fan n’osait plus espérer un nouvel album. C’est pourtant le cas aujourd’hui : Jarvis et des ami(e)s issu(e)s de la scène jazz sous le nom de JARV IS… offrent, avec “Beyond The Pale”, un album dansant et métaphysique. Avec, en point d’orgue, l’idée qu’un artiste et sa musique doivent constamment se remettre en question. Plus prosaïquement, on peut penser que Jarvis a mis en pratique le credo d’un Michel Magne ruiné qui, lors de la conception du très culte “Moshe Mouse Crucifixion”, confia à son parolier Boris Bergman : “*Quand c’est la merde, il faut enregistrer un disque mystique* !”

Slogans

ROCK&FOLK : Vous vivez entre la France et l’Angleterre, le Brexit a-t-il changé votre vie ?

Jarvis Cocker : Il y a de nombreuses raisons de ne pas aimer le Brexit. D’un point de vue très personnel, je suis touché puisque mon fils est scolarisé dans une école publique avec une section internationale où les cours sont en français et en anglais et je suis très reconnaissant qu’il puisse bénéficier de cette éducation. Alors, quand le Brexit est passé, je me suis senti honteux. Un pourcentage significatif du pays était contre et je serais curieux de savoir où cette énergie va aller. Je ne pense pas qu’elle va disparaître, mais plutôt se transformer.

R&F : Cela vous a-t-il influencé pour la conception de ce disque ?

Jarvis Cocker : Je pense que l’on prend toujours un peu de l’atmosphère du temps. Quand tu étudies l’histoire de la musique, tu te rends compte qu’un même phénomène peut arriver dans plusieurs endroits dans le monde. Bien avant que n’apparaissent les moyens globaux de communication. Lors de la conception de cet album, j’étais influencé par des livres que j’avais lus il y a une dizaine d’années. Comme “The Mind In The Cave” *(de l’archéologue David Lewis-Williams)*. Cet ouvrage traite dans sa globalité l’art primitif de toute la planète. Il existe de nombreux éléments en commun, alors que la distance entre tous ces lieux était trop importante pour que ces gens puissent communiquer entre eux. Pourtant, les symboles qu’ils utilisaient étaient les mêmes. Ce qui suggère que l’Humanité tout entière partage une créativité similaire. Cette idée me remonte le moral. C’est un cliché, mais je crois qu’il est plus positif de chercher ce qui nous rassemble plutôt que ce qui nous divise. Je continue de penser que ce qui motive les humains est d’ordre universel. Vivre entre deux pays et voyager me donne davantage de raisons de penser cela. Londres et Paris sont des villes très différentes, ce que j’apprécie, mais fondamentalement, je pense que ses habitants sont les mêmes.

R&F : Vous oscillez entre profondeur et humour sur cet album, comme dans la chanson “Save The Whales”.

Jarvis Cocker : L’humour est ce qui te permet de tenir lors de situations tragiques. Sur cet album, il y a également la chanson “Swanky Modes” qui raconte l’histoire de quelqu’un qui passe par une crise existentielle. Comme lorsque tu es dans un groupe d’amis au début de la vingtaine, puis la vie passe et change les gens. Certains réussissent alors que d’autres deviennent alcooliques. C’est quelque chose de très profond. Il y a deux phrases dans cette chanson qui disent : “*Certains continuent à chercher de la coke tandis que d’autres sont minés par leur mal de dos*”. C’est ma façon de traiter des situations tragiques et difficiles, ce qui

Photo Daniel Cohen - DR

Polaroid

m'aide à les supporter. Écrire une chanson sur le sujet transforme une expérience négative en quelque chose d'autre.

R&F : Cette chanson, "Save The Whales", ne traite pas des baleines menacées…
Jarvis Cocker : Non… J'aurais pu utiliser le titre "Beyond The Pale", ce qui aurait été plus logique puisque je le dis dans la chanson. Mais j'ai préféré "Save The Whales" car ce n'est pas une chanson totalement sérieuse. La nuit où j'ai regardé ce documentaire sur Leonard Cohen, je me suis fait couler un bain et les premières paroles de la chanson sont apparues dans mon esprit. J'ai pensé à une liste de slogans impératifs comme "Fight The Power", "Keep The Faith" et "Save The Whales" m'est venu.

R&F : Vous êtes un lecteur de Carl Gustav Jung et d'Alan Watts. Quelles sont vos valeurs spirituelles ?
Jarvis Cocker : Je n'ai pas de croyances religieuses. Aujourd'hui, on associe la religion avec les guerres entre factions de diverses obédiences. Une source de conflits dans le monde avec lesquels je ne veux pas me mêler. J'ai entendu pour la première fois Alan Watts en 2007, alors que j'étais en tournée. Martin Craft, le guitariste du groupe, m'a dit : *"Tu devrais écouter ce type"*. Il a alors passé un CD d'une conférence d'Alan Watts dans les sixties. J'ai vraiment aimé sa voix très réconfortante à la manière d'un présentateur sur la BBC. J'ai écouté son discours sur une spiritualité libérée des règles qui s'y attachent. Il ne parle pas d'une croyance en particulier mais d'un esprit humain collectif. Puis j'ai commencé à lire "Le Livre Rouge" de Jung. Pas facile… Je l'ai terminé au bout de deux ans. Je ne peux pas affirmer que j'ai tout compris…

"L'erreur fatale fut de croire que l'on pouvait rejouer les années soixante une seconde fois"

Trop vieux pour ce genre de choses

R&F : Vous décrivez ce disque composé en direct, non pas comme un album *live* mais comme un album *alive*.
Jarvis Cocker : Ça a été une révolution pour moi car, la première fois que nous avons joué ces titres en concert, nous ne pensions pas qu'un jour nous les enregistrerions. L'idée était de tourner et de dire à notre public : *"Si vous voulez écouter ces chansons, venez nous voir."* Du coup, nous avons commencé à enregistrer ces titres mais uniquement pour les concerts. Enfin, quelqu'un nous a fait remarquer que nous pourrions utiliser ces enregistrements comme des bases pour des versions finales. Le fait que ce disque se soit construit dans un contexte live a permis aux chansons de nous dire ce qu'elles voulaient être. Quand on est sur scène, on est vraiment dans l'instant présent. Tu dois juste interpréter les chansons le mieux possible. Le fait de se concentrer là-dessus est une chose libératrice. C'est étrange, mais ton corps entre dans une condition spécifique. Les chansons ont été capturées sans que l'on sache qu'on les enregistrait. Je n'aurais jamais cru en être capable auparavant.

R&F : Lors de futurs concerts, ces chansons peuvent encore évoluer ?
Jarvis Cocker : Je l'espère, et nous continuons à jouer des nouvelles choses. Quand tu enregistres un morceau, tu dois l'écouter un nombre incalculable de fois et ça fini par le geler dans ton esprit. Les musiciens avec lesquels je travaille viennent d'un milieu où ils sont davantage habitués à improviser. J'aime à penser que ces chansons puissent évoluer d'une manière ou d'une autre.

R&F : La chanson "House Music All Night Long" évoque les raves du début des années quatre-vingt-dix. Une scène qui semble importante pour vous.
Jarvis Cocker : Elle l'était. Je me suis vraiment investi dans cette scène quand je suis arrivé à Londres. Il y avait des raves qui s'organisaient de temps à temps à la campagne. Je suis allé à l'une d'entre elles sans en attendre beaucoup. J'avais vingt-cinq ans et je pensais que j'étais trop vieux pour ce genre de choses. Ça se passait dans un hangar d'aviation, il y avait des lasers et de la fumée. Tout était futuriste, il y avait même une sorte de parc d'attractions avec un vaisseau spatial qui semblait décoller. J'ai été totalement chamboulé par l'expérience de voir des gens d'horizons si divers s'unir sur ces musiques produites par des machines. C'est certainement le dernier grand mouvement qui soit arrivé. J'ai gardé en moi ce souvenir et je m'en suis inspiré. C'est une musique qui fonctionne tant qu'elle donne envie aux gens de danser. Avec Pulp, j'essayais de proposer des thèmes différents de ceux que l'on attendait d'une chanson pop traditionnelle. Mon groupe actuel suit la même démarche, mais à travers la dance music.

R&F : Pulp a accédé au succès en même temps que la Brit Pop, mais sans jamais vraiment en faire partie.
Jarvis Cocker : Je suis né dans les années soixante. Gamin, j'étais obsédé par les Beatles et, quand j'entendais à la radio une chanson que je ne connaissais pas, je l'enregistrais sur mon petit magnétophone. Dans les années quatre-vingt, tout est revenu en arrière, de la musique à la politique. Je pense qu'il s'agit d'une génération qui s'est dit : *"Pourquoi ne sommes-nous pas nés avant, nous aurions pu vivre les sixties !"*. Lorsque ces gens sont devenus plus vieux, dans les années quatre-vingt-dix, il y avait l'énergie pour générer quelque chose de neuf, mais l'erreur fatale fut de croire que l'on pouvait rejouer les années soixante une seconde fois. C'est dommage parce qu'il y avait une vraie énergie et une chance de changer la société. Mais ça s'est limité à une sorte de nostalgie qui n'est pas allée très loin.

R&F : Ce nouvel album est-il optimiste ou désenchanté ?
Jarvis Cocker : Peu de gens ont encore écouté l'album et ont pu me dire ce qu'ils en pensaient. Je ne sais pas… au moins, il y a un peu d'humour là-dedans, et je pense que ça rend les choses supportables. ★

Album *"Beyond The Pale" (Rough Trade)*

Shows Cocker

En 1996, les marionnettes satiriques de Spitting Image le parodient. La même année, aux Brit Awards, agacé par une prestation d'un Michael Jackson messianique entouré d'enfants, il monte sur scène et baisse son pantalon. En 2004, consécration ultime : William Shatner (Captain Kirk dans "Star Trek") a repris "Common People" sur son album "Has Been". En 2005, il est le chanteur des Bizzar' Sisters (avec Jonny Greenwood et Phil Selway de Radiohead) dans "Harry Potter Et La Coupe De Feu". Enfin, cette année, il interprète "Aline" de Christophe dans "The French Dispatch", le nouveau film de Wes Anderson.

Photo Daniel Cohen - DR

“Regardez-moi, est-ce que j’ai l’air d’une rock star ? Non, je ressemble à un pizzaïolo”

LE COMPLEXE ROCK’N’ROLL DE BILLY JOEL

La lutte dérisoire du pianiste aux 150 millions de disques vendus pour être **accepté comme rocker** n’a pas encore été racontée. En voici les grandes lignes.

PAR CHRISTOPHE ERNAULT

1973 : BILLY JOEL, 23 ANS, jeune auteur-compositeur-interprète, décroche un tube avec le single “Piano Man”, valse bavarde mais brillante sur le statut ingrat de pianiste de bar. Accrochant la vingt-cinquième place du Billboard, sa carrière s’annonce dès lors lancée. Mais non. Quatre ans vont passer, durant lesquels il ne se passe pas grand-chose… Les albums “Street Life Serenade” (1974) et “Turnstiles” (1976) sortent en rencontrant la délicate brise de l’indifférence. Mais CBS le défend bec et ongles. À bon escient car, en 1977, l’album “The Stranger” devient l’une des plus grosses ventes de la major (et le restera jusqu’au “Thriller” de Michael Jackson)… Et Joel, sympathique doppelgänger américain d’Elton John, du haut de son tube “Just The Way You Are” va dès lors se radicaliser et vouloir devenir une *rock star*. Alors qu’on ne lui a rien demandé…

Photo Dalle

“Billy Joel pensait que la seule façon d’avoir l’air rock’n’roll était de passer pour un connard”

Son complexe rock’n’roll va immédiatement s’exprimer dès l’ouverture de l’album “52nd Street” (1978) via le propulsif “Big Shot”, qui tente d’organiser un rencart avec les Rolling Stones sur la base de paroles *bitchy* et de guitares mixées en avant (“*C’est une chanson sur la gueule de bois. J’ai fait beaucoup de recherches personnelles pour ce titre*” dira-t-il)… Sauf que, très vite, on a l’impression d’entendre Frank Sinatra dans un karaoké reprenant “The Bitch Is Back”. Comme souvent, l’intention initiale chez Joel se transforme en un exercice de style personnel très peu naturel, terme que l’on pourrait pourtant considérer être l’un des épithètes rentrant inévitablement dans la définition du rock’n’roll. Par-dessus le marché, “Big Shot” (repris par les Beastie Boys en 1998), en plus de représenter un exercice de style un peu vain, quoique marrant, induit le néo-fan de Joel (celui qui, parmi les sept autres millions, vient de se procurer “The Stranger”) dans l’erreur. En effet, à aucun autre moment sur “52nd Street”, il n’essaie de mutualiser son audace introductive. Non, l’album, soi-disant un hommage au jazz, propose comme singles la sublime ballade *McCartneyienne* “Honesty” et l’efficace disco-pop *McCartneyienne* de “My Life”, qui n’ont absolument rien à voir avec Dave Brubeck (dont le “Time Out” est le premier disque que Joel ait acheté).

C’est à n’y rien comprendre. Ainsi, le directeur marketing qui sommeille en lui aura toujours du mal à mettre en cohérence ce qu’il enregistre et ce qu’il raconte dans les interviews. Mais il peut se le permettre, ses chansons défoncent les charts.

1979, “Squeezing Out Sparks” de Graham Parker et “Look Sharp” de Joe Jackson déboulent aux États-Unis telles une deuxième British Invasion. Les Américains adorent cette version du punk qu’ils appelleront new wave (n’ayant rien à voir avec la version britannique, plus synthétique). Joel, loin d’être oligophrène, se pose des questions sur l’époque : “*J’ai toujours compris le punk comme une résurgence du rock garage sixties. Les Seeds ou Question Mark And The Mysterians. Mais dans mon quartier, à Long Island, on ne s’autoproclamait pas* punk. *C’était les gens qui t’appelaient comme ça.*”

En mars 1980, il décide donc de s’attaquer frontalement à ce mouvement et sort “Glass Houses” : pochette rebelle (*on le voit en blouson de cuir noir s’apprêtant à jeter une pierre sur la façade d’une maison en verre*), photos de presse à base de Ray-Ban Aviator et motos japonaises. Certes, les teigneux “You Maybe Right”, “Sometimes A Fantasy”, “It’s Still Rock And Roll To Me”, “I Don’t Want To Be Alone”, “Sleeping With The Television On” et “Close To The Borderline” font la blague, imparfaitement mais, au moins, la cohérence est là. Hélas, une fois encore, Joel perd le fil de sa proposition initiale en intégrant le *TotoSupertrampien* “All For Leyna”, le ravissant francophile “C’était Toi (You Were The One)” et l’hommage à “Rubber Soul”, “Through The Long Night”, époustouflante chanson, certes (citée par Jimmy Webb dans son top 10 des plus grandes chansons de tous les temps dans “Mojo Magazine” en 1997), mais qui brouille le message.

Et c’est dommage, car “I Don’t Want To Be Alone” et “Sleeping With The Television On” offrent ici une alternative américaine assez crédible à Elvis Costello. Sur “Sometimes A Fantasy”, les Cars ne sont pas loin et “Close To The Borderline” n’aurait pas dépareillé sur “Street Hassle” de Lou Reed. Les compos sont ceinture-bretelles, les paroles malignes, en revanche, niveau guitares, on n’y est toujours pas. Le producteur, Phil Ramone, ayant plus fait ses armes chez Stan Getz, étant loin d’être Jimmy Miller ou Nick Lowe. Et Joel étant incapable de se satisfaire de trois accords majeurs, ne pouvait s’empêcher d’enchaîner basses dissociées, accords renversés, accords suspendus et autres modulations *broadwayiennes* pas très guitaro-compatibles dans un cadre binaire… Car son artisanat, son “Monsieur Meuble” à lui, c’est le piano. Il vient d’ailleurs de le montrer en alignant quelques standards insolents : “Say Goodbye To Hollywood” (repris par Ronnie Spector et le E Street Band), “New York State Of Mind” (refusée par Sinatra), “James”, “Just The Way You Are”, “Movin’ Out” et “Scenes From An Italian Restaurant” qui sont de purs Polaroid new-yorkais de l’époque.

Rock star de papier glacé

On revient à la crise d’adolescence de 1980. Ce n’est pas une surprise alors, que la presse, à la sortie de “Glass Houses”, le prenne pour cible (“*Il sait jouer du piano !*”, lui reproche-t-on, notamment), y combinant l’argument de *vendu* qui ne mange pas de bagels. Pire, en 1991, Jimmy Gutterman et Owen O’Donnell, dans leur atrabilaire livre “The Worst Rock’N’Roll Records Of All Time”, prennent Joel en grippe, et notamment sur cet album. Pour eux, “*Billy Joel pensait que la seule façon d’avoir l’air rock’n’roll était de passer pour un connard.*” Et il est vrai qu’à l’écoute du single “It’s Still Rock And Roll To Me” (énorme et inexplicable tube aux États-Unis car, objectivement, l’un des plus mauvais morceaux du corpus *joelien*, parodié plus tard par le comique Weird Al Yankovic en “It’s Still Billy Joel To Me”) et élu également par “Rolling Stone” US comme “*la pire chanson sur le rock’n’roll de tous les temps*”, on ne peut leur jeter la pierre (le journaliste Robert Palmer précisera : *“C’est le genre d’artiste qui rend la notion d’élitisme nécessaire”*). Les contempteurs pointent évidemment, aussi, le côté *fake* de l’ensemble.

En 1982, Joel enchaîne avec l’album “The Nylon Curtain”, encore un exercice de style, alliant les harmonies à moustache de “Abbey Road” à des paroles Sud-Rail à la “Darkness Of The Edge Of Town.” Le projet est cette fois-ci presque tenu, s’ouvrant sur la protest-song déguisée en tube de Carole King, “Allentown” qui décrit subtilement le désastre des fermetures d’usines aux États-Unis et en partie inspiré par le “Voyage Au Bout De L’Enfer” de Michael Cimino, deux ans avant “Born In The USA” de Bruce Springsteen. Les trois titres qui suivent sur la face A ont des thématiques aussi sympathiques que l’aliénation maternelle (“Laura”), l’aliénation sociale (“Pressure”) et l’aliénation géopolitique (“Goodnight Saigon”).

Initialement, la pochette, refusée par CBS, représentait le corps mort d’un soldat recouvert d’un drapeau américain, répondant ainsi au texte de “Allentown” : “*But something happened on the way to that place/ They threw an American flag in our face.*” Joel, en plus de se vouloir rocker, se veut désormais commentateur social. Grand bien lui fasse, en pleine

Photo Dalle

Fender

Quand Elton John lui demande publiquement : *“Pourquoi tu ne fais pas plus d’albums”*, il répond : *“Pourquoi tu n’en fais pas moins ?”*

Amérique reaganienne, mais, là aussi, certains trouvent à redire… Crédibilité, toujours. Et même si l’antienne n’est pas américaine, la question trotskiste se pose : “*D’où parles-tu, camarade ?*”
En 1983, c’est “An Innocent Man” où, enfin, il tient son concept jusqu’au bout (en gros, un hommage à la soul sixties) mais en fait un pastiche, impeccablement produit et écrit, certes (“*Je voulais m’amuser mais, que l’on ne s’y trompe pas, il n’y a pas un changement d’accord habituel sur cet album. C’est complexe. Le truc était de faire qu’il sonne simple*”) mais tournant un peu à vide après les ruminations de “The Nylon Curtain”. Concomitamment, Joel est devenu une rock star de papier glacé et plastronne, du haut de son mètre soixante-quatre, avec les mannequins Elle McPherson (“*Il fallait que je lève le bras pour lui tenir la main*”) et surtout Christie Brinkley, que l’on voit dans le clip du mégatube MTV “Uptown Girl” et dont il deviendra le mari.

Dégoût du métier

Après, c’est un peu n’importe quoi : les albums “The Bridge” (1986), “Storm Front” (1989) et “The River Of Dreams” (1993) sont moyens, mais continuent néanmoins à scorer dans les charts (grâce à leurs trois singles respectifs : “A Matter Of Trust”, “We Didn’t Start The Fire” et “The River Of Dreams”, efficaces mais jetables). Problème : le cœur n’y est plus. Ainsi, comme beaucoup de ses collègues ayant dépassé la quarantaine, l’inspiration s’est noyée dans le Léthé. Mais contrairement à Elton John, Paul McCartney, Neil Young, Paul Simon, Bruce Springsteen, Bob Dylan, Mick Jagger et consorts, Billy Joel lâche l’affaire direct. Ni une, ni deux. Plus un disque de chansons originales ne paraîtra dès lors. Axl Rose, à côté, c’est Oui-Oui dans sa petite voiture rose.

En 2001, on a quand même droit à un album de musique classique, toujours mauvais signe (“Fantasies & Delusions”), et Joel continue de répandre, ici et là, son dégoût du métier : “*J’en ai eu assez… Je ne veux pas devenir Willy Loman* (le personnage principal de ‘Mort D’un Commis Voyageur’ d’Arthur Miller).”
En 2005, “My Lives”, un coffret contenant des démos et autres raretés, sort chez Columbia… contre le gré de l’artiste : *“C’est ridicule… Si ce n’est pas ‘The Ultimate Billy Joel’, c’est ‘The Essential Billy Joel’ ou ‘Really And Truly The Very Best Of Billy Joel’ (…). De toute façon, je n’ai pas le choix. Ils possèdent tout. Et je ne leur livre pas l’album qu’ils veulent. J’ai lu dans les notes du livret que j’avais tout* sélectionné… *Bullshit”.*
En 2012, lors de l’une de ses nombreuses master class qu’il délivre désormais sur les campus américains, il déclare : “*Regardez-moi, est-ce que j’ai l’air d’une rock star ? Non, je ressemble à un pizzaïolo.*”
Depuis, il remplit le Madison Square Garden soirée après soirée, et rentre peinard chez lui, à Long Island, dessiner des motos (sa nouvelle passion). Et quand Elton John lui demande publiquement : “*Pourquoi tu ne fais pas plus d’albums*”, il répond : “*Pourquoi tu n’en fais pas moins ?*.”

Bretteur sur gage

Finalement, son plus bel album, tenu de A à Z, restera peut-être son premier, “Cold Spring Harbor” (1971), à une époque où il n’essayait pas de savoir s’il était *rock* ou pas, mais dévoilait immédiatement, tout son talent de bretteur sur gage pop, de Beethoven de poche, de McCartney américain, d’Emitt Rhodes qui aurait réussi… S’il y a une *Honesty*, justement, quelque part, elle est là. ★

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Les actes rock à Billy

1956 : ***“J’ai commencé à composer quand j’avais 7 ans. J’étais trop feignant pour déchiffrer les partitions de Bach ou Schubert, alors j’inventais des passages entiers pour que ma mère, qui payait mes leçons, ne remarque rien”.***

1964 : Le producteur George *Shadow* Morton engage Billy Joel pour réaliser une démo de “The Leader Of The Pack” et “Remember (Walking In The Sand) ”, futurs hits pour les Shangri-Las. C’est le premier contact du pianiste avec le professionnalisme, bien qu’il ne joue pas sur la version définitive en studio.

1967 : Il abandonne ses études, au grand désespoir de sa maman : “*Je n’irai pas à l’université Columbia mais à Columbia Records*”, aurait-il dit à l’un de ses profs.

1968 : Il travaille quelque temps pour un magazine de musique new-yorkais “Changes” : “*J’ai dû leur écrire une vingtaine de chroniques mais quand j’ai vu imprimée ma mauvaise critique de ‘Super Session’ de Bloomfield, Kooper et Stills, je me suis rendu compte que je n’avais pas envie de faire ça. Critiquer les autres. Pfff.*”

1970 : Il tente de se suicider en avalant une bouteille de O’Cedar local (le terrible “Old English Scratch Cover”). Il tombe dans le coma. Raté.

1972 : À la recherche d’un nouveau label, il passe une audition devant des moguls d’Atlantic Records, dont Jerry Wexler, et joue le futur “Piano Man”. Wexler : “*Vous jouez trop de choses en même temps. Arrêtez… Ça ressemble à ‘Mr Bojangles’… Vous l’avez piqué non ?*” **Ambiance. Joel, vexé, dit à son manager qu’ils aillent se faire foutre. C’est finalement Clive Davies de CBS qui emporte le morceau. “*Parce que c’est le label de Dylan*”, prétendra Billy le magnanime.**

1976 : Il joue sur le sublime album d’Elliott Murphy “Night Lights”.

1976 : Pour l’album “Turnstiles”, il dégage deux des plus gros producteurs de l’époque, James William Guercio (Chicago) et George Martin (Les Scarabées).

1984 : Il joue sur “Be Chrool To Your Scuel” des Twisted Sister. Mauvais morceau, mais bon esprit.

1987 : Premier Américain à se produire en URSS.

Merci qui ? Merci les Stones !

TANGERINE DREAM

Il y a cinquante ans sortait le premier album de Tangerine Dream, création d'Edgar Froese. Mission : explorer le cosmos à l'aide de vaisseaux nommés synthétiseurs. Allô, la Terre ? Ici les seventies.

PAR BENOIT SABATIER

Photo archives Rock&Folk - DR

Tangerine
Dream

Virgin
Records

LES STONES VIENNENT DE TERMINER "BEGGARS BANQUET", le multi-instrumentiste Brian Jones est aux fraises, Mick Jagger veut son instrument à lui, un objet dernier cri : le Moog IIIP Modular Synthesizer, monstre de 100 kilos possédant plus de cent boutons, interrupteurs et câbles de connexion. "*Ma chose sauvage, mon jouet magnifique*" : Mick en est si fier qu'il l'exhibe dans le film qu'il est en train de tourner, "Performance", refilant une composition à Kenneth Anger, trimbalant la bécane dans un autre film, "Umano Non Umano". Son IIIP sert surtout d'accessoire décoratif : les Stones n'en ont pas besoin. Un sou étant un sou, Jagger cherche, en 1973, à le revendre. Edgar Froese, patron de Tangerine Dream : "*Peter Meisel, boss des studios Hansa, s'est précipité pour l'acquérir. Mais à Hansa, personne ne savait comment l'utiliser. Peter nous a demandé :* 'Vous pensez qu'on peut sortir un hit de cette bête ?' *On a sauté sur l'occasion :* 'Un hit, non, mais on peut t'en débarrasser'. *Voilà comment, pour 15 000 dollars, nous avons mis la main sur notre premier Moog*". Entre 1970 et 1973, le groupe de Froese a enregistré quatre albums expérimentaux, qui doivent encore beaucoup au rock. Doté du IIIP, Tangerine Dream va pouvoir devenir Tangerine Dream, la grande formation synthétique et cosmique. Merci qui ? Merci les Stones.

Concert avec flippers

Edgar Froese a le même âge que Keith Richards. Difficile d'imaginer deux conceptions musicales plus opposées. Tangerine Dream possède des adorateurs fanatiques, mais aussi des détracteurs, ceux qui considèrent que "*ce n'est pas du rock* ", qui trouvent que c'est "*trop avant-garde*" ou, au contraire, "*trop kitsch*", trop daté ou trop chiant. Tangerine Dream serait entré dans le "Guiness Book Des Records" pour le plus long concert jamais donné : celui où le groupe a oublié de débrancher son séquenceur, qui a continué de tourner une semaine sans que le public ne s'aperçoive de rien. Et puis, il y a ceux qui voient en Froese un visionnaire, un moustachu bien plus audacieux que Brian Eno, le gourou capable d'ouvrir avec ses seuls synthétiseurs tous les péages des autoroutes cosmiques. Edgar Wilmar Froese a 23 ans quand il crée Tangerine Dream en 1967. Le groupe se produit dans toutes les salles underground de Berlin, Froese embauchant et virant une ribambelle de musiciens. Il est programmé en septembre 1968 au festival d'Essen. "*Après notre performance, le promoteur vient dans les coulisses, me regarde pendant un moment, met la main dans sa poche et me tend le fric.* 'Je dois quand même vous dire que vous n'obtenez pas cet argent parce que vous avez bien joué — c'était de la foutaise, vous le savez, je le sais ; mais votre audace, votre culot... alors là !' *Et il a disparu dans les coulisses.*" Alors qu'un nouveau groupe, la Fraction Armée Rouge, attaque trois banques berlinoises, Froese découvre chez un disquaire, entre les premiers Kraftwerk et Popol Vuh, "Electronic Meditation", signé Tangerine Dream. Il n'était pas au courant. Qui a osé enregistrer une de leurs répétitions et l'a commercialisée ? Dépité par ce début discographique pirate, il recrute deux gamins, Chris Franke, 17 ans, puis Peter Baumann, 19 ans, puisqu'ils possèdent un nouveau bidule, le VCS3, synthé portable crachant des fréquences hallucinatoires. A Kapfenberg, Tangerine Dream se produit avec d'autres machines : six flippers reliés aux amplis, le groupe improvisant autour des rebonds des billes métalliques. Le trio enregistre l'incroyable single "Ultima Thule", puis un troisième album, "Zeit". Julian Cope, dans son livre "Krautrocksampler" : "*Une musique suspendue en dehors de tout fuseau horaire, un équivalent krautrock de '2001, l'Odyssée De L'Espace', façonné sur un atoll entouré non pas par l'océan, mais par les étoiles.*" L'album suivant, "Atem", tape dans l'oreille de John Peel, qui le programme en boucle sur la BBC et l'élit disque de l'année. Effet boule de neige : Richard Branson se bat pour signer les Allemands. Où passe le gros chèque de l'avance ? Dans le IIIP de Mick Jagger.

Excommunication du Pape

A la fin d'un show, Edgar et Chris terminent un morceau, sortent de scène. Peter n'a pas fini, ses machines tournent toujours. Mauvais timing ? Non : Baumann n'est plus là. On débranche ses synthés, on le cherche. Personne. Ses collègues s'inquiètent, tout le monde s'inquiète, la salle est fouillée de fond en comble, rien. Rien non plus dans les bars alentour, personne à l'hôtel. Baumann a disparu. Attendons demain. Toujours aucune trace. La police est mise sur le coup dans l'éventualité d'un enlèvement. Parallèlement, Branson attend son disque. Edgar et Chris enregistrent "Green Desert", terminant l'album, quand arrive une carte postale. Signée Baumann. Elle provient de Katmandou, où leur camarade prend d'agréables vacances. Froese, furibard, enregistre un album solo pour se calmer. Baumann est revenu de son trip au Népal. Edgar passe l'éponge : à ce moment charnière, sa participation est indispensable, le trio se met d'arrache-pied sur l'enregistrement de "Phaedra" — "Green Desert" est foutu à la poubelle. Edgar : "*Nous avons débarqué en studio avec notre IIIP sans l'avoir utilisé. Je ne sais pas par quel miracle nous avons effectué plus ou moins correctement les branchements, connectant les fils entre les différents composants, séquenceur, oscillateur, filtre, par pure conjecture. Une grande partie de 'Phaedra' est accidentelle.*" Il faut faire écouter quelque chose à Branson. Froese le prévient : ne pas tenir compte des premières minutes, la cacophonie, c'est quand Chris lance le séquenceur, les sons fusent dans tous les sens, on les supprimera. Branson adore ce qu'il entend. Surtout le cafouillage du début, qu'il demande de garder. L'engin de Jagger ne change pas seulement Tangerine Dream : "Phaedra" révolutionne la musique de par l'utilisation inédite d'un module du Moog, le séquenceur — un générateur de pulsations qui produit une même série de sons répétée en boucle de façon totalement régulière. Plus de batterie, de guitare, les boucles mélodiques assurent seules le rythme. "Phaedra" est rapidement disque d'or, 500 000 ventes dans sept pays, numéro 10 des charts anglais : la pierre fondatrice de la Berlin School, mouvement caractérisant la musique électronique planante. Réclamé dans tous les festivals, Tangerine Dream est invité le 13 décembre 1974 par l'archevêque pour jouer à la cathédrale de Reims, là où furent sacrés les rois de France, avec Nico en première partie. France Inter enregistre le concert. Des autocars débarquent des quatre coins d'Europe. La cathédrale ne peut accueillir que 2 000 fidèles, mais 6 000 sauvages la prennent d'assaut, s'y entassant pour rouler leurs pétards, picoler, gober des buvards, se soulager dans les bénitiers. Le lendemain, un champ de bataille, une poubelle — signe que la fiesta a été corsée, une seringue jonche le sol. Un conseiller municipal de Reims maudit ces "*hippies chevelus, barbus*

Tangerine Dream récolte cette image : celle d'une musique de drogués

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

et crasseux venus célébrer les rites d'une messe païenne, transformant le lieu saint en fumerie asiatique." Tangerine Dream sera interdit d'églises catholiques, excommunication du Pape. Reste à rendre à la cathédrale sa sacralité : dans un rituel purificateur, le lieu est exorcisé. Tangerine Dream récolte cette image : celle d'une musique de drogués, conçue pour trips artificiels, prisée par ce qu'on appelle alors les babas cools, des chevelus en sandales, vêtus de peaux de bête, se nourrissant de leur propre production de fromage de brebis et du fruit de leurs braconnages, planant au son émollient de "Phaedra". C'est assez cocasse : Froese est antidrogue, anti-alcool, antitabac, antiviande. Se rattrape-t-il sur des orgies ? Encore moins : l'artiste-photographe Monique Froese, responsable de la plupart de leurs splendides pochettes, sera sa seule femme jusqu'à ce qu'elle décède en 2000. En 1974, année de leur mariage, ils ont un fils de quatre ans, et tous trois vivent une existence familiale ultra-straight.

Un fan nommé Bowie

Si les nappes synthétiques de Tangerine Dream ne sont pas très nerveuses, il n'en est pas de même de Froese. Une frénésie créative : en deux ans, sept albums, parmi lesquels ses œuvres les plus marquantes. Comment "Rubycon" et "Ricochet", qui chacun ne contiennent qu'un morceau (scindé en deux parties pour chaque face) se sont-ils imposés comme des classiques ? Comment ces *glouglous* synthétiques, ces interminables divagations instrumentales ont-ils pu incarner l'esprit du temps ? "Rubycon" est récupéré par TF1 pour l'émission L'Avenir Du Futur. En Allemagne, dans les airs, la sonde spatiale Helios collecte des données sur les rayons cosmiques et la poussière interplanétaire. Sur terre, la RFA vote une loi fédérale sur la protection contre les émissions polluantes. Tangerine Dream tombe à pic : le groupe incarne ces deux préoccupations, l'espace et l'écologie. Chaque membre construit son propre studio, Baumann contactant lui-même des ingénieurs en électronique pour des synthés modulaires avec mémoires, des gigantesques armoires Project Electronik. Le groupe se produit en Europe devant des foules de 30 000 personnes, puis s'embarque dans une tournée australienne. Le jour du départ, pas de Baumann. Cette fois, c'est du sérieux, la police se lance sur sa trace, il est officiellement porté disparu. En revenant d'Australie, Tangerine Dream joue au Royal Albert Hall. Et qui se pointe dans les loges ? Baumann. Il s'excuse, il aurait pu les prévenir qu'il avait soudainement eu envie de prendre l'air en Afghanistan. Froese n'en peut plus : ce type n'est pas fiable. En plus, le Syndicat Britannique des Musiciens réclame au groupe 2 000 livres. Pourquoi ? C'est trois orchestres de chambre que leurs machines remplacent, il faut payer pour cette substitution. Au même moment, David Bowie produit "The Idiot" à Hérouville. La pop star demande à Froese de venir jouer du synthé. Dans la salle de contrôle, l'Allemand écoute le travail d'Iggy et David, puis déjeune avec l'Anglais. Il lui avoue n'avoir pas été, au début, convaincu par l'affaire, avant d'être finalement emballé. Tendu, le producteur lui dit qu'ils l'appelleront quand ce sera son tour. Froese va à la piscine. Les heures défilent, Edgar prend un coup de soleil. Son avion décolle dans la soirée, le personnel du château lui commande un taxi. Froese repart sans avoir enregistré un son. Pourtant, quand Bowie débarque aux studios Hansa quelques mois plus tard, il continue de clamer son admiration : "*Je n'avais aucun doute, l'avenir de la musique venait d'Allemagne*, racontera-t-il à Mojo. *J'adorais particulièrement un album d'Edgar Froese, 'Epsilon In Malaysian Pale', l'œuvre la plus belle, enchanteresse, poignante — la musique de fond de ma vie à Berlin.*"

"La musique de fond de ma vie à Berlin"
David Bowie

Pas rancunier, Edgar invitera David et Tony Visconti à passer une soirée chez lui.

Hollywood sur synthé

Bowie s'installe à Berlin, Tangerine Dream part à la conquête de l'Amérique. Le groupe vient de créer pour Hollywood la fantastique BO du nouveau film de William Friedkin, "Le Convoi De La Peur", il atterrit aux Etats-Unis avec une tonne de matos, dont un nouveau système appelé "Laserium Light Show". S'extirpant du CBGB la tête pâteuse, Lester Bangs s'en va voir l'affaire, relatant l'expérience dans le "Village Voice" d'avril 1977 : "*Ils sonnent comme le limon suintant au fond de l'océan, un torrent de merde, le Fripp et Eno du pauvre. Le laserium explose en taches, en points, en lignes qui vous perforent la rétine, tandis que les synthétiseurs vous aspirent. J'ai vu Dieu, et vous savez quoi ? L'avantage, c'est qu'on peut toujours regarder ailleurs : Dieu s'en fout.*" De cet avis, Froese aussi s'en fout, ce qui le préoccupe, c'est Baumann. Peter a sorti un album solo, le splendide "Romance 76", sans prévenir ses collègues, ce qui attise les tensions, accentue une rivalité. Baumann quitte le groupe pour la troisième fois. Ce sera la dernière. Sans lui, déboussolé, Tangerine Dream enregistre, en 1978, "Cyclone", un album... chanté ! Avec une vraie batterie ! Pas inintéressant, mais vite renié par Edgar : "*Une expérience ratée, l'erreur ultime dans le sac miracle de toutes les possibilités*". Pas de panique : ses albums solos de l'époque, "Macula Transfer", "Ages" et "Stuntman", restent d'un niveau stratosphérique. Tangerine Dream étant devenu une machine très rentable (le plus gros vendeur seventies de Virgin derrière Mike Oldfield) et, surtout, l'époque ayant changé, Froese, en passant de l'analogique au digital, va privilégier les gimmicks au poétique. Moins abstraits et romantiques, les cinq (excellents) albums enregistrés entre 1979 et 1983 sont plus immédiatement accrocheurs, avec guitare envahissante et morceaux plus courts — quitte à verser dans le kitsch ("*Une esthétique soutenue par la volonté d'embellir et de plaire*", selon la définition de Milan Kundera). Tangerine Dream croule sous les propositions d'Hollywood, livrant des bandes originales pour des pointures comme Michael Mann, Ridley Scott, Kathryn Bigelow ou Andrei Konchalovsky, sans compter la télé. Deux séries doivent se monter, TG se consacre à "Tonnerre mécanique". Mauvaise pioche : c'est celle refusée qui rafle tout — "Miami Vice". Pour la new wave, Froese est un ringard, mais comme compositeur de BO, il passe pour un créateur capable de faire du Carpenter grand public. Trente-cinq ans plus tard, il continue d'être pillé, que ce soit pour "Stranger Things", "Black Mirror", "Mr Robot", "Grand Theft Auto V"...

Il n'y a pas de mort

Tangerine Dream et ses longues plages exploratrices, magnétisantes, incarnent désormais un rêve passé, idéalisé, celui d'un temps où la conquête de l'espace allait de pair avec le respect de la Terre, où la musique s'infusait après des dizaines d'écoutes sans faire parallèlement dix autres activités, où des nappes synthétiques provoquaient des aspirations utopiques. Ça n'a rien à voir mais, quand le mur de Berlin s'effondre, Tangerine Dream aussi — même si, au fur et à mesure des changements de personnel, la production du groupe reste boulimique. Froese meurt en 2015 des suites d'une embolie pulmonaire. Il le déclarait : "*Il n'y a pas de mort, juste un changement d'adresse cosmique.*" ★

Photo archives Rock&Folk - DR

J'ai fait un rêve (orange)

TOP 10 chronologique des productions Froese. PAR BENOIT SABATIER

"Zeit" *(1972)*
Le plus impressionnant des quatre albums sortis sur le label Ohr — à côté, "Ummagumma" de Pink Floyd sonne tout riquiqui, tout terrien.

"Phaedra" *(1974)*
Pierre angulaire des musiques électroniques, synthétiques, planantes, cosmiques.

"Rubycon" *(1975)*
Quand l'innovation rencontre le grand public, avec des séquences omniprésentes et mieux maîtrisées.

"Ricochet" *(1975)*
En live, dans une mise en scène crépusculaire, les trois membres du groupe, tels des ingénieurs venus d'ailleurs, tripatouillent leurs machines pour créer des envolées inédites. Rien à voir avec Status Quo. Autres live impressionnants : "Encore", "Logos" et "Poland".

"Macula Transfer" *(1976)*
Le troisième album solo de Froese, composé entre deux voyages en avion (et en plein vol). Du cluster de haute altitude, une bible pour toute l'electronica.

"Stratosfear" *(1976)*
A ses débuts, Tangerine Dream voulait faire sonner ses instruments traditionnels comme des objets récupérés sur Mars ; désormais, ses synthés reproduisent des sons de guitare, clavecin, avec des plages moins longues, plus mélodieuses.

"Sorcerer" *(1977)*
Tangerine Dream compose à partir d'un script et de quelques storyboards. Friedkin diffuse le résultat directement sur le tournage. Ambiance oppressante, carton — 25ème des charts anglais. Autres BO puissantes : "The Park Is Mine", "The Keep", "Miracle Mike", "Kamikaze'89", "Near Dark".

"Stuntman" *(1979)*
Avec un des premiers synthés digitaux, le PPG 340/ 360. "Drunken Mozart In The Desert" : un sommet.

"Force Majeure" *(1979)*
Moins monolithique, plus ringard — mélodies un peu embarrassantes, et un son numérique qui a moins bien vieilli que le tout analogique. Une grande réussite pourtant, comme "White Eagle" (1982) et "Hyperborea" (1983).

"A Dolphin On The Stairs" *(1982/ 1986)*
"Warsaw In The Sun" est particulièrement accrocheur, "Das Mädchen Auf Der Treppe" entre dans le Top 20 — leur plus gros succès commercial. Froese : *"Il a été torché en trois heures pour la télé, rien à voir avec nos ambitions musicales."* ❑

Une vie de dope et de misère

KAREN DALTON

Ce coffret de raretés tombe à point nommé pour rappeler la carrière tragique de la plus singulière des chanteuses de folk.
Mais s'agissait-il vraiment de folk ?

PAR NICOLAS UNGEMUTH

DANS UNE BRÈVE INTERVIEW visible sur YouTube, le grand pianiste René Urtreger explique pourquoi, selon lui, le jazz est la plus grande des musiques : lorsqu'il passe un disque, même sa femme peut reconnaître qui joue, qu'il s'agisse de Bud Powell, Art Tatum ou Bill Evans. "*C'est encore plus flagrant avec les instruments à vent : n'importe qui saura faire la différence entre Miles Davis et Dizzy Gillespie, ou entre John Coltrane et Dexter Gordon.*" Et de conclure : "*Voici l'unique genre dans lequel un musicien peut mettre tellement de lui dans son instrument qu'on pourra le reconnaître instantanément.*" Ce n'est pas faux. En musique classique, seul un spécialiste chevronné saura si c'est Wilhelm Kempff ou Alfred Brendel qui interprète une sonate de Beethoven, les différences d'interprétation sont évidemment plus notables que celles portant sur le style, mais Le Roi René, comme on le surnomme, oublie le plus intime et le plus naturel des instruments : la voix humaine. Là, c'est valable pour toutes les musiques (sauf celles qui utilisent l'auto-tune, on s'en doute). Il y a dans certaines voix quelque chose qui happe l'auditeur davantage que dans d'autres : un timbre particulier, un phrasé génial, une expressivité hors-norme, une fragilité, voire une fêlure. C'est ce qui fait la différence entre Frank Sinatra et Dean Martin, entre Ricky Nelson et Gene Vincent, entre Lightnin'Hopkins et BB King, entre James Carr et Jerry Butler, entre Johnny Rotten et Dave Vanian, entre Sarah Vaughan et Billie Holiday, entre Joan Baez et Karen Dalton… La voix de Karen Dalton, justement, évoque tellement celle de Lady Day qu'on la surnomme régulièrement *Hillbilly Holiday*. Même si elle a toujours réfuté la comparaison, affirmant que son influence majeure était Bessie Smith, il n'y a rien à faire, que ce soit intentionnel ou non, sa voix fait immédiatement penser à la grande chanteuse de jazz, celle qui a été capable d'interpréter les chansons les plus douloureuses du genre ("Gloomy Sunday", "Strange Fruit", etc.). Dalton est un mythe : deux albums officiels (et plusieurs enregistrements intimes ou en public inédits réunis sur un coffret qui sort aujourd'hui), et puis au revoir. Une vie de dope et de misère… Vénérée par ses amis Fred Neil et Tim Hardin, comme par le Band ("Katie's Gone") ou Bob Dylan qui l'encense dans "Chronicles" (*"Je n'avais jamais rien entendu de pareil"*), elle touche aussi Nick Cave, Lucinda Williams, Isobel Campbell ou Elvis Costello : tous voient dans sa musique et ce chant incroyable une pureté qui n'a jamais été diluée, une profondeur sans précédent sauf… chez Billie Holiday.

Photo ODE Banjos - DR

Jean Kariker, de son vrai nom, naît au Texas en 1937, mais grandit chez les Okies, ces pauvres gens du Sud, dans la petite ville d'Enid, en Oklahoma, puis passe quelque temps au Kansas. Elle ne traîne pas : à 21 ans, elle compte déjà deux divorces et deux enfants. Puis elle file avec sa fillette à New York où, rapidement, elle devient une actrice majeure de la scène folk de Greenwich Village. Mais son folk à elle n'a pas grand-chose à voir avec celui des autres : pas de protest songs, aucune influence de Woody Guthrie ou de Pete Seeger, miss Dalton joue une étrange musique sur des tempos très lents, plus influencée par le blues et le jazz d'avant-guerre que par les chansons des Appalaches. Elle rechigne à composer, devient très proche de Tim Hardin (autre âme également tourmentée) et de Fred Neil.

écrit au dos de la réédition de ce chef-d'œuvre (chez Megaphone) : *"Karen était ma chanteuse favorite ainsi qu'une forte influence sur ma propre façon de chanter depuis le début des années 60. Je l'ai d'abord vue un soir dans le Village, au Cock And Bull (qui deviendra plus tard The Bitter End"). Sa voix m'a attrapé immédiatement. Elle a joué 'Blues On The Ceiling', qui est l'une de mes chansons, avec tellement d'émotion que si elle m'avait dit que c'était elle qui l'avait écrite, je l'aurais crue. Après le concert, Dino Valenti m'a emmené chez Karen. Plus tard dans la nuit, nous avons jammé. Karen était comme une lettre qu'on m'aurait envoyée de chez moi. Sa voix était tellement unique qu'il faudrait être un poète pour la décrire. Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle pouvait chanter le blues avec ses tripes."*

"C'était ma chanteuse préférée. Elle chantait comme Billie Holiday et jouait de la guitare comme Jimmy Reed" **Bob Dylan**

Contrairement à tous ses confrères du Village, elle ne trouve aucune maison de disques proposant de la signer, et part vivre au Colorado, dans une ancienne cabane de mineur, sans eau ni électricité, avec sa fille et son homme du moment. À Boulder, ville d'artistes où l'on pratique la vie de bohème et qui deviendra plus tard un haut lieu de la vie hippie avant de se transformer, dans les années 80 et encore plus aujourd'hui, en une ville pour ultra-riches (comme San Francisco, en somme). Là, elle joue régulièrement dans un club local, The Attic (ces enregistrements live sont inclus sur ce nouveau coffret mais étaient déjà sortis auparavant) ou chez des amis. Elle boit énormément et commence à prendre beaucoup d'héroïne. Il faudra attendre 1969, soit l'équivalent d'un siècle après le boom folk, pour que le grand producteur Nick Venet (Stan Getz, Beach Boys, Glen Campbell…) ne la traque afin de lui faire enregistrer un album chez Capitol, le label pour lequel il travaille. Dalton refuse instantanément. Venet ruse, fait venir l'ami Fred Neil pour la mettre en confiance, et tout est enregistré en une nuit, chaque morceau en une prise. Le résultat, "It's So Hard To Tell You Who's Going To Tell You The Best", est un pur chef-d'œuvre de folk blues jazz désolé, totalement épuré et désossé. Le disque parfait à écouter la nuit, à condition d'avoir une solide constitution et l'humeur radieuse. On y entend son banjo et sa douze-cordes, tandis que sa voix fait des miracles : Dalton maîtrise les effets de volume à la perfection, l'expressivité de sa voix est hallucinante sur ces reprises de Tim Hardin, Fred Neil, Jelly Roll Morton ou Leadbelly ou du domaine public ("It Hurts Me Too", qui change sérieusement de la version d'Elmore James, ou le fabuleux "Ribbon Bow"). Fred Neil, qui n'est pas franchement un minable, a

Ce premier album, tellement anachronique en 1969, ne se vend pas. Comme tant d'autres, pourtant excellents (voir Nick Drake), en cette époque de démesure où tout le monde monte les amplis à 11 et fait des solos interminables dans des festivals gargantuesques et hédonistes. Il n'y a pas de place pour la petite musique intimiste de Karen Dalton. Malgré tout, en 1971, le miracle se produit : le producteur Michael Lang et son ami le bassiste Harvey Brooks (un proche de Dylan), parviennent à la convaincre de sortir un second album, qui sera son dernier. "In My Own Time" est très différent de son prédécesseur : il y a un peu de guitare électrique, des cuivres, du violon, de la pedal steel, de l'orgue, et certains titres bénéficient de plusieurs pistes. Autant dire que, par rapport à "It's So Hard To Tell You Who's Going To Love You The Best", c'est "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band". La voix est toujours parfaite, les reprises montrent une ouverture d'esprit : "When A Man Loves A Woman" de Percy Sledge, le merveilleux "Something On Your Mind" de Dino Valente, carrément une reprise très modifiée de Motown ("How Sweet It Is (To Be Loved By You)" qui sonne presque comme une chanson de saloon, "In My Own Dream" de Paul Butterfield, "In A Station" de Richard Manuel du Band, une chanson du roi de la country George Jones, et le traditionnel "Katie Cruel", très southern gothic (le favori de Nick Cave), dont elle livre une lecture bouleversante. Par de nombreux aspects, ce dernier album est bien plus classique que le premier. La vérité est que les deux sont essentiels. L'un, cru et intime, sans doute plus proche de ce qu'elle jouait en club, l'autre plus produit et développé, qui a bénéficié de plus de temps comme de soins. Le très exigeant Nick Tosches, qui nous a quittés il y a quelques mois,

Photos Courtesy Of Nancy Del Verrechio - DR

et pour qui la musique est morte avec l'arrivée des Beatles, a écrit dans le magazine "Fusion" : *" 'In My Own Time' est un magnifique album. (…) C'est tout simplement le disque le plus bouleversant que j'aie entendu depuis très longtemps."*. Une publicité pour le fameux album qui sort sur le minuscule label Just Sunshine Records, titre : *"Pendant dix ans, Karen Dalton a fait tous ces efforts pour ne pas devenir célèbre."* La formule claque, et il y a sans doute de la vérité dans le message : la Dalton n'a jamais fait de musique pour connaître l'ivresse des charts ou jouer à Woodstock. Mais sa vie personnelle n'a rien arrangé. Une fois de plus, le rapprochement avec Billie Holiday est inévitable, même si la chanteuse folk n'a jamais été aussi riche que la déesse du jazz, sa vie n'a été que troubles et misère. Avec les hommes (lorsqu'elle est arrivée à New York la première fois, elle avait deux dents en moins que s'était chargé de lui casser l'un de ses précédents maris), avec l'addiction. Sa consommation d'alcool et d'héroïne ne cesse de progresser dans les années 70, la réalisation de "In My Own Time" a été laborieuse et compliquée (d'où le titre de l'album), son étoile pâlit et, tandis que d'anciens champions du folk qu'elle a connus au Village deviennent des stars internationales (Bob Dylan, Joan Baez), ses albums ne se vendent pas. Pour faire court, plus personne ne souhaite s'investir avec une femme aussi compliquée. "Are You Leaving For The Country?", sublime, était la dernière chanson de son dernier album. Après cela, sa vie ne sera qu'une errance perpétuelle, dictée par l'héroïne, la pauvreté, l'incapacité de s'occuper de ses deux enfants ou d'avoir une liaison durable avec un homme. Sa destinée fait largement penser à celle son vieil ami Tim Hardin, compositeur de génie ("Reason To Believe", "Speak Like A Child", "If I Were A Carpenter"), l'un des plus grands héros issus de la scène folk de Greenwich Village, mort d'une overdose dans la misère en 1980.

Sa vie ne sera qu'une errance perpétuelle, dictée par l'héroïne, la pauvreté, l'incapacité de s'occuper de ses deux enfants ou d'avoir une liaison durable avec un homme

La vie de la chanteuse s'est poursuivie dans des conditions difficiles : ses enfants lui ont été retirés, ce qui l'a plongée plus encore dans la dépression et l'héroïne, elle a passé quelques jours en cure de désintoxication au début des années 90, avant d'exiger d'en sortir pour s'installer à Woodstock, dans un mobile-home, vivant dans une misère extrême. C'était avant que ses albums, désormais cultes, ne soient réédités, et avant la pléthore de CD d'inédits sortis par la suite. On l'a retrouvée morte du sida, une maladie qu'elle avait depuis près de dix ans. On se doute par quelle voie (intraveineuse) elle l'a contractée. Sur le coffret qui sort, "Cotton Eyed Joe" (un double CD) rassemble des enregistrements de sa période à Boulder, captés au club The Attic. Difficile de croire que cette musique, aussi profonde, ait été enregistrée en 1962. Le dépouillement est insurpassable, c'est une musique de lamentation, de douleur, mais dont la beauté dépasse la déprime. On y trouve déjà des titres qu'elle enregistrera plus tard ("Katie Cruel", "It Hurts Me Too", le fameux "Blues On The Ceiling" de Fred Neil). Contrairement aux grands chanteurs folk de l'époque, les Dylan, les Fred Neil, les Tim Hardin, Karen Dalton n'a jamais rien composé, mais on peut dire que, comme Billie Holiday — encore elle —, elle savait prendre une chanson, la tordre en dix morceaux, en changer le tempo, étirer la mélodie et la faire sienne. Bob Dylan, qui s'y connaît en musicologie, a dit : *"C'était ma chanteuse préférée. Elle chantait comme Billie Holiday et jouait de la guitare comme Jimmy Reed."* Son vieil ami des Holy Modal Rounders, Peter Stampfel, rencontré dès les premières années de Greenwich Village, a écrit quant à lui : *"Je l'ai bien connue, elle souffrait de ce que l'on appelle désormais la dépression chronique, d'où son besoin extrême et obsessionnel d'alcool et de drogue (…). Karen ressemblait à une cathédrale gothique en ruine, et j'ai toujours pensé que je devais la restaurer."* Il n'y est pas parvenu. Karen Dalton était à moitié cherokee, à moitié irlandaise. Cela donne du tempérament, tout ce sang d'opprimés qui coule dans les veines, mais le tempérament ne rend pas toujours la vie aisée. ★

Coffret *"The Karen Dalton Archives" (Megaphone)*,

Photo Courtesy Of Nancy Del Verrechio et archives Rock&Folk - DR

THE PRETENDERS

“Le rock était une voie qu’on prenait contre l’avis des parents”

Ce n’est pas cet été que Miss Hynde défendra “Hate For Sale” sur scène. Mais le **onzième album studio** des Pretenders est un bon prétexte pour revenir sur le parcours atypique de Chrissie et ses garçons.

PAR JEROME SOLIGNY

Photo Matt Holyoak - DR

AU RISQUE DE FAIRE FANTASMER au-delà du tolérable les lecteurs et lectrices, on est en mesure d'affirmer que c'est sous les draps de Chrissie Hynde, dans sa chambre d'adolescente, l'oreille collée à son poste de radio, qu'est née sa passion pour le rock, américain et aussi anglais. En marge dès son plus jeune âge, pas la première pour aller danser ou s'amouracher du beau gosse capitaine de l'équipe de foot de la Firestone High School de Akron dans l'Ohio, elle a commencé à se brosser un avenir dans la tête (faire partie d'un groupe) peu de temps après avoir empoigné sa première guitare électrique, une Kay, tout à fait convenable pour passer, en jouant par-dessus les disques, trois ou quatre accords.

Aux basques

Chrissie Hynde a vingt-deux ans en 1973, lorsqu'elle décide de faire, dans le sens inverse, le grand saut que les aspirants musiciens britanniques rêvent tous d'effectuer. Elle débarque à Londres, cherche un job de chanteuse d'un groupe et échoue dans la presse musicale, où elle sera connue pour sa dent dure. Elle est également vendeuse dans la boutique de fringues branchée rock au nom changeant de Malcolm McLaren et Vivienne Westwood (et s'y habille pour pas cher au passage), mais de ça, comme de critiquer, elle finit par se lasser. Contre toute attente, elle séjourne quelque temps en France puis, après qu'un projet de groupe y a capoté, retourne aux USA. Un peu balle de jokari sur les bords, elle revient à Paris en 1976 et devient officiellement, en coup de vent, la chanteuse des Frenchies, le groupe glam français que Jean-Marie Poiré a quitté deux ans plus tôt pour le cinéma. Mais c'est de l'autre côté de la Manche qu'elle va se faire sérieusement les dents. En pleine explosion punk, elle colle aux basques de ses acteurs principaux (en répétant notamment avec Masters Of The Backside, les Damned avant les Damned) et suit l'avis de Lemmy Kilmister qui lui recommande de s'acoquiner avec le batteur Gas Wild. Par son intermédiaire, elle rencontre le bassiste Pete Farndon, puis le guitariste James Honeyman-Scott. Ils sont de Hereford (c'est également la ville de Mike Oldfield et Mick Ralphs), à l'ouest du pays, et parfaits pour développer les quelques chansons qui trottent dans la tête de Hynde. Néanmoins, c'est par "Stop Your Sobbing", reprise d'un morceau du premier album des Kinks — dont elle s'est souvenue en répétition — qu'avec le batteur Gerry McIlduff, les Pretenders (en référence à "The Great Pretender", la version de Sam Cooke) démarrent leur discographie. En octobre 1978, au lendemain de l'enregistrement de ce single produit par Nick Lowe qui, comme tout le monde, est tombé sous le charme de Chrissie (il a profité de quelques jours de battement pendant l'enregistrement de "Armed Forces", d'Elvis Costello, pour caser cette séance), le groupe se produit… au Gibus, à Paris.

Tirs groupés

"Kid" et "Brass In Pocket", les deux autres singles des Pretenders parus en 1979, vont les conforter dans l'idée qu'ils ont trouvé une recette magique (Honeyman-Scott tire Hynde vers la pop qu'il adore — comme Lowe, il déteste le punk — et elle l'incite à avoir un jeu plus rock), d'autant que Martin Chambers, ex-moniteur de conduite, également originaire de Hereford, a remplacé Gerry McIlduff, bon, mais pas assez investi dans le groupe. Ces 45 tours, comme le 33 à suivre

Elle débarque à Londres, cherche un job de chanteuse d'un groupe et échoue dans la presse musicale

(hormis "Stop Your Sobbing") sont produits par le monumental Chris Thomas, dont les états de service mentionnent les Beatles, Roxy Music ou les Sex Pistols. L'irrésistible "Brass In Pocket" permet au groupe de décrocher son premier numéro 1, une position que, dans sa catégorie et dans la foulée, "Pretenders" va également occuper. La suite est classique : tournées intenses de chaque côté de l'océan pour satisfaire un public grandissant, mais aussi fatigue, promiscuité et un peu trop de drogues vaches. Aux USA, l'idée du label (Sire) de publier, début 1981, un EP contenant les deux meilleures chansons de l'album à paraître à l'été va s'avérer mauvaise. Au final, c'est cinq singles qui seront extraits de "Pretenders II", dont on se rappelle surtout des deux premiers : le pop "Talk Of The Town" et le résolument rock "Message Of Love" (enregistré à Paris). L'été suivant, la drogue étant ce qu'elle est, Pete Farndon est viré. Puisque la mort aime les tirs groupés, James Honeyman-Scott succombe à une overdose la même semaine. A vingt-cinq ans. Farndon le rejoindra quelques mois plus tard, pour la même raison. Confrontée au choix de sa vie, Chrissie Hynde fait alors le bon, et décide de continuer sans eux, mais pour eux.

Dans les rêves de la taulière

Ainsi, depuis trente-six ans, elle maintient les Pretenders à flot, malgré une valse, non pas de pantins mais de musiciens émérites, dont la plupart se sont sentis, le temps de leur passage dans ses rangs,

Suite page 56

Photo Getty Images

“Ma sensibilité punk”

“JE VOUS PASSE CHRISSIE”

Conversation avec la patronne où il sera question de chants d’oiseaux, de peinture, de filles guitaristes, de réseaux sociaux, du polymathe de Duluth et du nouvel album des Pretenders, aussi.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

LA CARRIERE DES PRETENDERS n’a pas été des plus linéaires depuis ses débuts il y a quarante ans, entre overdoses, changements de line-up, séparations et reformations… Le groupe pourra désormais ajouter à sa liste de petites et grandes misères la sortie d’album repoussée et la tournée annulée pour cause de pandémie. Mais “Hate For Sale” méritait qu’on l’attende. En un tour de platine, on sent qu’on tient un classique du groupe. Il y a ceux qui aiment leur café noyé sous la crème fouettée et les arômes artificiels. Et les amateurs d’expresso, noir et sans sucre. “Hate For Sale” s’adresse à eux avec, en quarante minutes à peine, dix chansons allant droit au but sans s’embourber sous les excès d’arrangements. Du Pretenders classique (beaucoup de rock et de punk, une ballade qui tue, un reggae bien ficelé, etc.), très identifiable, entre le retour de Martin Chambers à la batterie, absent depuis “Loose Screw” (2002) et la voix de Chrissie Hynde. C’est bon de compter sur des valeurs solides en ces temps incertains.

Rapidement

L’époque l’impose, l’interview se déroule par téléphone, un exercice délicat : pas possible de livrer la moindre description vestimentaire et physique dont tout fan raffole, ni de capter les expressions, les nuances dans la voix. Mais dès que l’attachée de presse à Londres annonce : *“Je vous passe Chrissie”*, on sait qu’à l’image de l’album, l’entretien sera direct et sans chichis. Comme cette voix grave au bout du fil. On s’excuse par avance pour d’éventuels aboiements de chihuahua. *“Ah, j’espère bien les entendre au contraire ! Je prends ce confinement comme des vacances créatives. C’est bon pour la nature… Tu entends des oiseaux chanter à Paris ?”* Oui. Et des joggers qui s’ébattent, revenus à l’état sauvage. *“L’intéressant*, poursuit-elle, *c’est qu’on a vu qu’on peut faire une pause, ne plus foncer en avant. Là, j’aurais dû être dans un bus, en tournée. Mais je n’ai rien contre les surprises. J’en ai profité pour peindre.”* Chrissie reprend à peine son souffle et enchaîne. *“Dylan s’en tire bien en ce moment. Quand il a sorti un nouveau morceau, j’étais dans un état d’esprit étrange. J’ai été scotchée car il parle d’un sujet sérieux et est drôle, informatif… Bob Dylan, quoi. Ça m’a motivée de l’entendre.”*

Pour l’heure, ce n’est pas l’œuvre du polymathe de Duluth qui nous intéresse, mais “Hate For Sale”, nouvel album qui débute sur un faux départ. *“C’est l’idée du producteur, Stephen Street. On en a fait un qu’il a décidé de garder. Il est génial, il fait partie du groupe.”* Quand on lui demande comment elle travaille, la réponse est sans détour. *“Rapidement. J’ai écrit l’album avec James Walbourne, mon guitariste. Ça fait douze ans qu’on travaille ensemble. Il a beaucoup de projets hors du groupe, mais on a réussi à écrire tous les deux. On avait une idée précise de ce qu’on voulait, un disque accessible, plaisant, bref. Au début de ma carrière avec les Pretenders, je travaillais seule. Je suis autodidacte, j’ai commencé en écrivant des chansons dans ma chambre avec ma guitare. Au fil des années, il est devenu évident que le travail d’équipe, c’était fun. J’aime tirer le meilleur parti des autres.”* Une pause infime, puis elle glisse : *“Mon secret, c’est de m’entourer de gens meilleurs que moi. Mais je sais écrire des chansons… En revanche, quand on peint, on doit être seul. Même si on a un modèle, il n’y a pas de conversation.”* Cela ne dit pas quelle est la dynamique au sein des Pretenders de 2020. *“Je n’ai pas envie de contrôle, c’est préférable que quelqu’un prenne les commandes. James sait y faire. En quinze ans, je ne me suis jamais disputée avec lui. Le mythe veut que dans le rock, tout le monde se déteste, je ne sais pas pourquoi.”* Parce que c’est plus amusant de raconter des anecdotes de gars s’attaquant à coups de cymbales sur scène, non ? *“Oui. Mais il faut s’amuser, s’éclater en studio. Je déteste les conflits pour ma part. Et le seul contrôle que j’ai dans le groupe, c’est que j’amène les idées de chansons. Ça ne gêne personne.”*

Cool sans effort

Alors que la conversation se déroule dans la bonne humeur avec une interlocutrice volubile, on aborde l’éventuelle question qui la fâche, elle qui méprise les prix et ne regarde jamais en arrière. Qu’elle le veuille ou non, elle est devenue un modèle pour deux générations de musiciennes. *“On me le dit, oui. Et pas que des filles. Des mecs me disent qu’ils ont choisi la même guitare que moi… Quand j’ai débuté, je ne connaissais pas de fille jouant de la musique. Le rock était une voie qu’on prenait contre l’avis des parents. C’est ça qui était bon. J’ai dû pousser des gens à jouer de la musique, mais si je les ai poussés à devenir végétariens, c’est encore mieux. D’ailleurs, je ne comprends pas pourquoi il n’y a pas plus de filles guitaristes. Elles préfèrent être mannequins… Mais se lever à cinq heures du matin pour être photographiée, quel intérêt ? C’est fun de jouer de la guitare. Tout le monde devrait en avoir une.”* A propos de photo, celle de la pochette prouve, s’il faut le rappeler à ceux qui souhaitent s’orienter vers une carrière d’expert-comptable, que le rock’n’roll conserve. *“C’est une photo. Je me suis arrangée pour en choisir une bonne. Mais tu dis ça pour moi ou le groupe ?”* Le groupe au complet. Qui illustre à merveille le concept de *cool sans effort*. *“Mon secret, c’est que je ne m’inquiète pas de vieillir. Ça ne sert à rien de toute façon.”* La conversation opère un virage subtil vers l’image. *“C’est étrange. L’Occident semble être obsédé par l’image du corps en ce moment. Alors qu’on en a tous un, le même depuis des siècles.”* On évoque le fait que, désormais, c’est une question très débattue sur les réseaux… *“Je m’isole des réseaux sociaux, ça ne m’intéresse pas. C’est comme l’héroïne. On peut tomber dedans. Ou s’en écarter. C’est terrible, les gens déballent tout, deviennent des célébrités professionnelles. Je ne veux pas faire de controverse, mais aujourd’hui, les artistes ont peur de s’exprimer en interview. Il suffit d’un rien, d’un titre hors contexte et le public boycotte ton œuvre. Et ça vire au conflit.”* Soupir au bout du fil. *“Tu as encore un peu de temps ?”*. Elle se met alors à chanter les louanges de ce vénérable magazine, demande les noms de nos chiens, évoque les joies d’un Londres silencieux, ajoute que c’est le moment de se mettre à jouer d’un instrument… A ce propos, fait-elle partie de ces maniaques de la guitare qui les accumulent ? *“Non, je les donne, je n’en ai pas eu tant que ça pendant des années… Je dois en avoir vingt, en studio, dans leurs étuis, à prendre la poussière. Après des années de refus, Fender m’a convaincu de sortir mon modèle Signature, ça leur fait vendre des guitares, c’est toujours bien. Mais je ne collectionne rien, à l’inverse des Américains. Ça doit venir de ma sensibilité punk.”*. ★

Photo DR

Intouchable lorsqu'il s'agit de manier l'ironie

voués à la cause du groupe. Même s'il est un peu moins étincelant que ses prédécesseurs, "Learning To Crawl", de 1984, enregistré par bien plus que les quatre qui le défendront en live (dont le guitariste Robbie McIntosh, qui accompagnera ensuite Paul McCartney, et Malcolm Foster à la basse) tient honorablement la route. Aucun single de l'album ne va néanmoins occuper la tête des charts, mais l'année suivante, après avoir accepté la proposition de UB40 d'enregistrer en duo avec Hynde leur reprise de "I Got You Babe", l'immarcescible de Sonny (& Cher) s'y maintient plusieurs semaines. En 1985 également, les Pretenders participent au Live Aid (à Philadelphie) et entament de nouvelles séances d'enregistrement. Chris Thomas n'est plus de l'aventure (il est remplacé par les Américains Jimmy Iovine et Bob Clearmountain) et Martin Chambers, victime supposée d'une baisse de régime, n'intervient que sur la moitié des titres de "Get Close". L'ex-Haircut 100 Blair Cunningham (lui aussi future recrue de Paul McCartney) est présent sur les autres. Ni l'un ni l'autre ne frappe toutefois les peaux sur "Don't Get Me Wrong" (c'est Steve Jordan qui s'y colle), un classique instantané qui squattera le Top 10 de chaque côté de l'océan. Fin 1986, les Pretenders sont cinq sur scène lors de la tournée qui suit la sortie de l'album (une vingtaine de musiciens s'y distinguent), mais la mayonnaise ne prend pas ; le pourtant réputé Bernie Worrell (claviers) et TM Stevens (basse) sont remerciés après quelques concerts. Ils seront remplacés au pied levé mais, à la fin de la tournée, ce sera au tour de McIntosch de laisser Chrissie Hynde en plan. Sans être totalement raté, "Packed!", produit par Mitchell Froom en 1990, est le Pretenders que leurs fans aiment détester ; la formation d'origine n'y est plus représentée que par sa chanteuse-guitariste qui peine à faire illusion au milieu d'un essaim d'intervenants. Cunningham quittera le navire peu après la sortie de l'album et Johnny Marr, pressenti un temps pour être un Pretender (et qui cosigne la ballade un brin souparde "When Will I See You"), ne le sera finalement que dans les rêves de la taulière.

A l'affût des bons

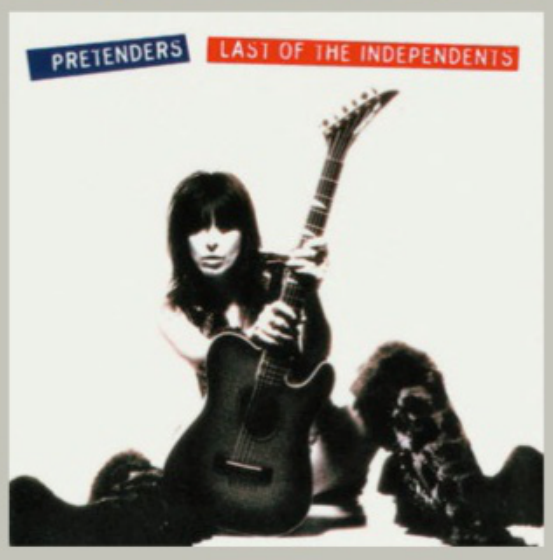
Abattue, mais jamais battue, Chrissie rebondit en 1994 avec "Last Of The Independents" qui inaugure sa collaboration (de quatre albums) avec le guitariste Adam Seymour (elle a eu le bon goût d'attendre le split de son groupe Katydids avant de lui offrir le job) et marque le retour de Martin Chambers. Elle ne signe, seule, que la moitié des titres, mais ce sont les plus rock et, avec "I'll Stand By You", les mieux torchés ("Money Talk", "Rebel Rock Me"). Mais c'est en publiant "Viva El Amor" qu'en 1999, Chrissie Hynde va se rappeler, avec tact et véhémence ("Legalise Me"), au bon souvenir des amateurs de ses débuts chez les pros. Les arpèges flangés de Seymour ne sont pas sans évoquer ceux de Honeyman-Scott et "Biker", aux allures d'hommage à Pete Farndon, est splendide. En vérité, cette chanson devait être le titre d'un concept-album avec la moto, la Californie et la liberté en ligne de mire, que le management de Chrissie et son label n'ont pas approuvé. Conséquence, en 2002, le cap de la cinquantaine allègrement franchi (elle ne fait certainement pas son âge), comme si elle voulait signifier qu'elle était seule maîtresse à son bord, Hynde, après deux décennies de collaboration, quitte Sire/ Warner et emmène les Pretenders avec elle. C'est sur des labels indépendants (avec des ventes moindres, mais une réputation intacte en live) que leur discographie va se poursuivre. "Loose Screw", huitième album du groupe, enfonce le même clou que son prédécesseur, et la paire Hynde-Seymour décoche une flèche en plein cœur de ceux qui en ont un : "The Losing". Six ans plus tard, Adam Seymour et Martin Chambers ne sont pas sur "Break Up The Concrete" qui se ressent du retour de l'Américaine sur sa terre natale (elle a ouvert un restaurant végétarien à Akron) et sur lequel elle tutoie du médiator bon nombre de sous-genres du rock américain. Elle signe dix des onze titres de l'édition standard du disque, dont l'impérial "The Nothing Maker", sur lequel elle chante le genre de type pour qui, on se doute, elle en a toujours pincé. Les Pretenders sont ensuite mis en sommeil et ne refont surface qu'en 2016, deux ans après "Stockholm", le premier disque solo de Chrissie Hynde. Intouchable lorsqu'il s'agit de manier l'ironie sans masque ni gants, elle le nomme "Alone", en parfaite cohérence avec la réalité du groupe dont elle est l'unique membre. Toujours à l'affût de bons collaborateurs, elle en a confié la réalisation à Dan Auerbach des Black Keys qui, comme tout ce qu'il touche, fait sonner l'album très indie pop — notamment dans "Blue Eyed Sky" ou "Never Be Together" — et la chanson titre, comme du Lou Reed.

Fondue de rock'n'roll

En 2020, Chrissie a toujours la gueule et du chien, et les Pretenders sont bien vivants. Batteur yo-yo, Martin Chambers joue sur "Hate For Sale", produit par Stephen Street et qui sonne un peu comme un résumé de tous les épisodes précédents ; c'est flagrant dans "The Buzz", jouissif dans "You Can't Hurt A Fool" et limite émouvant dans "Maybe Love Is In NYC". Elle a pourtant coécrit l'album avec James Walbourne, son guitariste de scène depuis plusieurs années, qui a notamment accompagné — le monde est petit — Ray Davies, le père de sa première fille (celui de la seconde est Jim Kerr, de Simple Minds). Comme les meilleurs de sa génération, en qui la flamme refuse de s'éteindre, Hynde et les Pretenders continuent d'exceller en live, mais ne seront pas sur la route en cet été covidien. En guise de lot de consolation, on conseillera d'écouter "Valve Bone Woe", l'album solo, un peu passé à l'as, qu'elle a publié en 2019. Le sillon qu'elle a creusé avec ses *Hereford boys*, puis en compagnie des autres, n'est pas près de se refermer. Curieuse de la musique d'autrui (elle a participé à un nombre considérable de duos), de tous les combats qui méritent d'être menés (et bien avant que ce soit à la mode), singer-songwriter rarement prise en défaut, Chrissie Hynde reste un exemple d'artiste féminine fondue de rock'n'roll. Avoir réussi à survivre à la décapitation prématurée des Pretenders, à évoluer dignement dans le panier de crabes du music-business et, plus horrible encore, dans ce qu'il est devenu, est un accomplissement remarquable dû à une force de caractère et une attitude exemplaires. Et Chrissie, en plus, a fait ça avec style. Mitaines de dentelle et cuissardes for ever. ★

Album *"Hate For Sale" (BMG)*

Photo Matt Holyoak - DR



Chrissie dira regretter de l'avoir enregistrée, jusqu'à ce que Noel Gallagher, pas un tendre, affirme qu'il aurait bien aimé l'écrire

Six prétendants au trône

Par Jérôme Soligny

Quatre albums studio et deux live. Voilà de quoi se (re)familiariser avec une discographie, bien sûr, plus conséquente.

"Pretenders" *(1980)*

La moitié des groupes de la new wave anglo-saxonne, ceux qu'on n'a pas oubliés, ont démarré leur discographie par leur meilleur album. C'est cruel, mais juste, et ce n'est pas Tom Petty ou Willy DeVille qui auraient démenti. Il s'en est fallu de très peu que les Pretenders tombent dans ce panneau-là, tant leur premier 33 tours est réussi : Chris Thomas et Nick Lowe aux boutons, une reprise de "Stop Your Sobbing" des Kinks et surtout des chansons monumentales d'entrée de jeu signées Chrissie Hynde seule ("Precious", "Kid", "Private Life"), avec James Honeyman-Scott ("Brass In Pocket") ou Pete Farndon ("The Wait"). Le tout livré dans une pochette devenue iconique le jour de la sortie du disque. Genre.

"Learning To Crawl" *(1984)*

Chrissie Hynde réinvente les Pretenders quatre ans après leur premier album et fait la nique à la faucheuse qui a réclamé les âmes droguées du guitariste et du bassiste. Robbie McIntosh et Malcolm Foster entrent en scène. Ils ne se substitueront pas à Honeyman-Scott et Farndon, mais vont donner au groupe une impulsion différente (plus musclée), parfaitement audible dans "Middle Of The Road" et "Back On The Chain Gang". Comme par hasard, cette chanson-là, qui cartonnera de chaque côté de l'Atlantique, est l'hommage de Chrissie à James.

"Last Of The Independents" *(1994)*

Humaine, Hynde a toujours eu de la ressource. Et du pif. Pour ce sixième album auquel ont participé une douzaine de musiciens, et qui n'est donc pas exactement celui d'un groupe, la rockeuse a sollicité les services de Tom Kelly et de Billy Steinberg, une paire de songwriters spécialisés dans la pop sur mesure pour Whitney Houston, Madonna ou Cyndi Lauper. Pas des mauvaises filles, mais pas gaulées du même bois qu'elle. En a résulté "I'll Stand By You", cosignée donc et tube galactique. Chrissie dira regretter de l'avoir enregistrée, jusqu'à ce que Noel Gallagher, pas un tendre, affirme qu'il aurait bien aimé l'écrire.

"The Isle Of View" *(1995)*

Après avoir refusé, pendant plusieurs années, de jouer ses chansons à la guitare sèche devant un public au prétexte que *"c'est comme le yoga, un truc personnel qu'on fait chez soi"*, Chrissie Hynde a accepté que son label publie (en CD et DVD) cette sorte d'*unplugged* — avec des cordes — saisi aux Jacob Street studios de Londres en 1995. L'angle acoustique met en exergue la pureté de sa voix et de ses mélodies, notamment dans "Kid". Damon Albarn, comme un seul fan transi, se distingue au piano dans "I Go To Sleep", signée Ray Davies et créée par les Applejacks trente ans plus tôt. A noter que la reprise de "Creep" de Radiohead n'est disponible que sur le DVD.

"Viva El Amor" *(1999)*

Ses talents de chanteuse et de compositrice de refrains qui décapsulent les gratte-ciel ont souvent fait de l'ombre à la plume de Chrissie Hynde, pourtant sans égale dès qu'il s'agit d'évoquer les amours chancelantes ou les travers du rock business. Pas loin d'être les meilleures de ce septième album studio produit par Stephen Hague et Stephen Street (le beurre et l'argent pour l'acheter à l'époque), sur la pochette duquel elle s'est laissé photographier par sa copine Linda McCartney, "Human" et "Popstar" auraient pu justifier le cassage de tirelire, même si les autres chansons n'avaient pas été presque toutes aussi bonnes.

"Pretenders With Friends" *(2019)*

Faute avouée à moitié pardonnée : l'intérêt des Pretenders en live c'est qu'on voit Hynde en action et, à l'heure où la misanthropie menace de devenir une seconde nature, regarder sa prochaine bouger, est un plaisir qui ne se refuse pas. Filmés dans un casingue d'Atlantic City au début des années 2000, les Pretenders y avaient invité des amis (Shirley Manson, King Of Leon, Iggy Pop…) à pousser des extraits choisis de leur répertoire devant un public ravi. Le résultat, pour ceux qui avaient mieux à faire que le déplacement, est un genre de best of live amélioré, disponible dans un digipak réunissant CD, DVD et Blu-ray. Le tout servi sur un tapis vert.

20 000 personnes dans la boue
et sous le silence : la sono a lâché

SOUVENIRS DE FESTIVALS

Alors que la non-saison des festivals s'apprête à commencer, **retour sur les premiers rassemblements *pop* en France**, une épopée faite de sonos défectueuses, de désorganisation et de jams de Pink Floyd.

PAR PATRICK EUDELINE

IRONIE DE L'HISTOIRE. Les festivals pop en France ont cinquante ans. Mais pour fêter ce sémillant anniversaire… un désert de science-fiction, une morne plaine. Comme on le sait, aucun rassemblement n'est permis pour le moment, aucun concert ou a fortiori festival musical n'est envisagé jusqu'à septembre. Circulez, il n'y a rien à voir. Ironie et effondrement de tout ce qu'on aime. De tout ce qu'on aime ? En fait, c'est vite dit. Je n'ai jamais aimé les festivals, qu'on me parle d'Orange en 1975, de l'historique rassemblement d'Auvers-sur-Oise, du rigolo Hellfest (le seul sur cette liste auquel je n'ai jamais assisté), du légendaire Mont-de-Marsan ou de Rock en Seine… Parce que je n'aime pas la boue, ni attendre des heures mon tour devant une pissotière, traîner trois jours en un ennui *reedien* en espérant le passage de l'unique groupe qui m'intéresse. Même en 1972 je n'aimais pas cela. Ni Reading (j'attendais Al Kooper, Terry Reid, ou Colosseum ! Quand je suis arrivé, Ange jouait. Le seul groupe que je verrai. Un gag), ni, donc, Orange en 1975. Lou Reed sous le cagnard ou pas. Non, décidément, je n'aime les festivals que vus de la scène ou des coulisses. J'avoue. Mais leur absence me pèse. Comme celle de Roland-Garros, tiens ! Je n'aime pas non plus le sport, mais j'aime encore moins ce qu'on m'interdit, ce qui disparaît. Et la facilité avec laquelle on a empêché tout un pays de vivre laissera des traces.

Bon… Tout cela n'a pas commencé, on le sait bien, avec les hippies et Woodstock. Il y eut toujours, ou quasiment, des festivals. Et le retentissement du festival de jazz de Newport (dès 1954 !), des festivals folk dans la même ville cinq ans plus tard, de l'ambulant American Folk Blues Festival qui permit aux Européens de découvrir le blues en live, n'est plus à démontrer. Sans parler du festival tenu par le New Musical Express à l'Empire Pool où se produisit tout l'absolu gratin, des Beatles aux Animals. Mais enfin, ce qui fait le festival au sens où nous l'entendons, c'est le nombre de spectateurs, bien sûr. Plus encore que le présupposé esprit communautaire présent depuis 1954 : tous ces fans de jazz étaient du même monde. Newport, jazz ou folk, était une affaire de beatniks et de militants. Non, le premier festival pop, c'est Monterey, bien sûr ! Oui, tout commença alors. On connaît les images. Brian Jones qui se promène dans la foule, Hendrix qui verse de l'essence à briquet sur sa Stratocaster, les hurlements de Janis Joplin, Otis Redding, son "Shake" fou et son "Satisfaction" qui brisait le mur racial, et même le sitar de Ravi Shankar, qui pourrait sembler interminable, me fascina pourtant la première fois que je vis le film. Au cinéma La Pagode, pour ceux que ça intéresse.

La première tentative française, dès octobre 1969, ce fut dans la ville wallonne d'Amougies. Un peu plus d'un an après 1968, la jeunesse faisait peur. Même si les organisateurs — la maison de disques Byg, le regretté Jean Karakos et Actuel, pas encore racheté par Bizot — ont utilisé le mot *jazz* comme cache-sexe : il ne s'agit pas là de pop ni de musique de hippies ! Mais personne n'était dupe. Surtout que le jazz, en cette douce année, se mêlait à la pop au point de mélanger leurs publics. Entre Art Ensemble Of Chicago et East Of Eden, nulle barrière. Et donc, il fut quasi impossible d'organiser la chose en France. On avait rêvé de Paris, vite hors de question, avant d'exiler l'affaire en Belgique.

Nº 44 SEPTEMBRE 70 3 F SUISSE 3 F BELGIQUE 35 F MENSUEL

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

ANTIBES BIOT AIX VALBONNE

L'ETE POP

N°35 DECEMBRE 69 3 F SUISSE 3 F BELGIQUE 30 F MENSUEL

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

LES NUITS D'AMOUGIES

Le pogo et le stage diving s'accordent mal avec les gestes barrières

Ce fût Courtrai, et puis finalement, en dernier ressort, Amougies, dans le Hainaut. Le bourgmestre n'eut pas à le regretter. On attendait 30 000 personnes. Ils furent 80 000. Mais aucun désordre, et les commerçants locaux en parlent encore. Frank Zappa en Monsieur Loyal, le fin du fin de la pop branchée d'alors : Ginger Baker's Air Force avec Denny Laine, Ten Years After, Colosseum, The Nice, Soft Machine, Captain Beefheart, Caravan, Pretty Things et Pink Floyd qui improvisa avec Zappa sur "Interstellar Overdrive". Le meilleur du rock français était là aussi, d'Alan Jack Civilisation à Martin Circus première période, de Zoo à Ame Son. Coté jazz, Don Cherry, Sunny Murray, Archie Shepp... Cinq jours filmés par Jérôme Laperrousaz. Des images néanmoins longtemps bloquées — notamment celles de Pink Floyd — pour de sombres histoires de droits. Elles n'en sont que plus mythiques.

Après Amougies, le terme *festival pop* était sur toutes les lèvres. Un pur objet de désir. On n'hésitait plus à programmer de telles affiches sur plusieurs jours à l'Olympia. Ainsi le fameux Underground Music Operation 666 (rien que ça) de janvier 1970, abondamment relayé par Rock&Folk... L'affiche ? Renaissance, Taste, Canned Heat, Zoo, Family, Moody Blues, Richie Havens, Terry Reid ou Manfred Mann, et la clientèle qui avait assisté à cela était celle-là même qui allait se retrouver au Bourget, à Biot ou Valbonne. Le festival pop devenait une mécanique bien rodée.

L'été 1970 fut une explosion. Avec l'inénarrable général Clément à Aix-en-Provence, Bizot à Biot. Mais avant, en Mars, il y avait eu Le Bourget. Avec une affiche ambitieuse. Pink Floyd toujours, Procol Harum, Jeff Beck et Creedence Clearwater Revival. Mais ce dernier ne joua pas. Pas plus que Jeff Beck... Ce genre de promesses non tenues allaient devenir une habitude. Ancien légionnaire, le général Clément se trouve, en cette douce année 1970, des affinités certaines avec tous ces braves petits gars à cheveux longs. Ses motivations et cet engouement curieux sont encore une énigme, un demi-siècle plus tard. Enfin, son festival d'Aix-en-Provence fut, à l'époque, un de ceux que les medias relayèrent le plus volontiers. Michel Lancelot veut le retransmettre en direct sur Europe 1, mais le préfet des Bouches-du-Rhône fait tout pour l'interdire. Bref, Aix (Leonard Cohen, Johnny Winter, Titanic, Mungo Jerry, Colosseum, Chico Magnetic Band, Rare Bird à l'affiche) buzze !

Biot, c'est une autre affaire, marquée par l'irruption des gauchistes qui s'étaient montrés jusque-là relativement discrets. Ils veulent, bien sûr, entrer sans payer, hurlent *"la pop au peuple"* et menacent. Clapton, lui, enfermé dans sa suite et défoncé (il brûlera tous les canapés avec sa clope tombante), a besoin d'être payé en liquide et immédiatement. Telle est l'ambiance. Comme Bizot — l'organisateur avec, encore une fois, Karakos et Byg — me l'a narré mille fois. Il veut lancer son journal, prendre date... il y gagne surtout ses premiers cheveux blancs. Tous les artistes promis sont là. Mais peu montent sur scène. On le lui reproche. Mais ce qui clôt la séquence, le plus inénarrable des festivals, c'est bien sûr Auvers-sur-Oise.

Ce fut d'abord une rumeur : il y aurait les Rolling Stones, Jefferson Airplane, Plastic Ono Band, Grateful Dead, Led Zeppelin ! Et tout ça serait gratuit. C'est Jean Bouquin, le couturier des stars, le roi du look hippie-chic qui l'annonce et le promet. Cela se fera chez lui, à Auvers-sur-Oise, les 18, 19 et 20 juin 1971.
Et tous les lycéens et hippies de Paris de foncer vers le Val-d'Oise. Il faut marcher. Pire que pour la Fête de l'Huma. Et dès le matin, il pleut ! Je le sais. J'y étais. Et Philippe Manœuvre aussi. Je suis vite assez fou de rage : la pluie a flingué mes cuissardes de daim à la Jagger. Et il se dit dans la foule : *"On ne verra personne."* Les Cœur Magique jouent... Ce ne sont certes pas les Stones. De plus, malgré la présence de Claude Olmos, ils sont mauvais comme cochon en leur imitation de Santana et je les ai vus dix fois au Gibus. Mais nous sommes coincés.
Le public gronde. Il a froid, il a faim. Aussi, Bouquin monte sur scène. Il y a une bassine de riz froid et trempé près de lui. *"C'est pour vous ! Je partage tout !"* Et puis il enlève sa chemise, la déchire et en lance une moitié au public. *"Nous sommes ensemble !"* 20 000 personnes dans la boue et sous le silence : la sono a lâché. Elle était de toute façon devenue dangereuse, avec toute cette pluie. Nous serons hébergés à la vaille que vaille. Je dors sous un préau... Je ne sais plus comment je suis rentré.
Grateful Dead, lui, était bel et bien là ! Retranché au château d'Hérouville, le groupe jouera toute la nuit pour les locaux.
Je n'y étais pas. Pas grave : jamais aimé le Dead.
Après ces deux années héroïques, les festivals se pérennisent. Les maisons de disques jouent le jeu, les sponsors se multiplient. On se souvient d'Orange en 1975 et du triomphe de Dr Feelgood, de la création, peu à peu, de tous ceux que nous connaissons encore. Des Vieilles Charrues à la Route Du Rock.

Oh, il n'est plus question de jouer à Woodstock, de rêver, de chanter "The Rain Song" tous ensemble, à peine d'allumer des briquets. Le festival de rock (ou de ce qu'on voudra) est devenu une activité estivale, comme la bronzette, la visite au Puy du Fou ou Disneyland. Seuls le Hellfest ou le Festival Interceltique de Lorient, peut-être, conservent un angle, cultivent leur différence. Mais les festivals, en trente ans, se sont multipliés. On ne les compte plus. Oui, bien loin de l'anathème de 1970, les festivals sont devenus une bénédiction pour l'économie et n'effraient plus grand monde... il y a peut-être saturation. Peut-être, après tout, en étant cynique, peut-on considérer que le coup d'arrêt de 2020 aura remis certaines pendules à l'heure, écrémé tout cela. Je pense surtout aux techniciens, aux intermittents pour qui tout cela est un drame. Et aux musiciens qui ne vont pas jouer de l'année, vu comment tout cela s'annonce. Et je sais qu'un festival de rock, un concert de rock, c'est de la sueur et des vibrations, de la bousculade et de la promiscuité. Le pogo et le stage diving s'accordent mal avec les gestes barrières. Masques, distanciation sociale et tout le bataclan. Un rock encore plus clean par obligation sanitaire ? On avait bien besoin de ça. ★

RETROUVEZ TOUS LES PODCASTS SUR

rocknfolk.com

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rocknfolk.com Google play App Store deezer

Moitié prophète, moitié crooner

Fontaines DC

"A HERO'S DEATH"

PARTISAN

Avec "Dogrel", les Dublinois de Fontaines DC, de jeunes poètes rouges citant Walt Whitman et vomissant Google, Apple et autres, accusés de transformer l'Irlande en nouvelle Babylone de la Tech, avaient provoqué de légitimes suées dans la presse musicale. Si leur premier album, sorti seulement l'an dernier, avait parfois la référence un peu voyante (The Smiths sur "Television Scanners", The Cure sur "The Lotts"), l'ensemble sonnait si maîtrisé (formidables "Big" et "Sha Sha Sha") qu'il fallait avoir le naturel blasé pour y trouver à renâcler. Annoncé depuis l'année dernière, "A Hero's Death" s'affichait surprenamment inspiré par les Beach Boys — période "'Til I Die" plutôt que "Barbara Ann", cela va sans dire. N'outrons pas le propos : sombre, l'album est loin de tourner au *Portrait De L'Artiste En Jeune Dépressif*.

Le mérite premier en revient au frontman Grian Chatten, qui scande ses mantras blafards (*"Life ain't always empty*", inlassablement répété sur "A Hero's Death") avec une conviction trop flippante pour ennuyer. Le songwriting est là, indéniablement, et c'est bien le moins. Rien qui ne fasse rimailleur à compte d'auteur, mais une écriture rock concise, rehaussée par le chant d'un Chatten moins limité qu'on ne l'a dit, qui arpente, en tout cas, ses possibilités dans les moindres recoins, sifflant et persiflant, sachant faire rebondir la syllabe, moitié prophète agressif, moitié crooner engourdi. Les ballades achèvent de convaincre que les Fontaines DC valent mieux qu'un coup d'épée dans l'eau, que ce soit "You Said", "Oh Such A Spring", sorte de "Perfect Day" à l'imparfait, ou la néo-fifties "Sunny". Obstinément s'installe à l'écoute le sentiment qu'on tient peut-être là les meneurs de toute la meute du revival post-punk britannique actuel. Alors, trésor national, Fontaines DC ? "A Hero's Death", ça n'est pas un détail, a été enregistré à Los Angeles, et le groupe a passé ces derniers mois plus de temps en tournée, de Mexico à Austin, qu'à la maison. Si on ne trouve rien, ici, d'aussi anthémique que le définitif *"Dublin in the rain is mine/ A pregnant city with a catholic mind"* qui ouvrait "Big", et si des entretiens récents traduisent une volonté de tenir à distance respectable leur irlandicité (Chatten : *"Je ne me sens pas la vocation d'un porte-parole de l'Irlande"*), reste que celle-ci n'est pas absente du nouvel album : la pochette est une photographie de la statue de la mort de Cúchulainn, héros de la mythologie celtique, se trouvant dans le hall de la Poste centrale de Dublin, foyer des Pâques sanglantes de 1916, insurrection des nationalistes irlandais brutalement réprimée par les forces britanniques. Loin d'une déclaration d'hostilité anti-anglaise, il faut plutôt y voir un symbole ironique selon Chatten : "*Cúchulainn s'est attaché à un arbre parce qu'il voulait mourir debout. Le titre de l'album fait référence à une phrase du roman 'The Hostage', dans lequel un personnage dit :* 'Vous guettez tous la mort du héros'. *C'était une façon de répondre aux attentes à notre sujet.*" Manière aussi, peut-être, de tourner en dérision le goût du martyr de la culture rock, comme en atteste plus qu'aucun autre le culte accroché au suicide de Ian Curtis, auquel Chatten est régulièrement comparé. Le poète irlandais Yeats voyait dans les événements de 1916 la naissance d'une *"terrible beauté"* : gardons le mot pour en faire l'épitaphe de ce "A Hero's Death". ✪✪✪✪

VIANNEY G.

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Protomartyr

“Ultimate Success Today”

DOMINO

Les râleurs du Michigan sont de retour. Le groupe mené par l’irascible Joe Casey avait, en 2017, publié un album ambitieux (“Relatives In Descent”) qui les avait vu sortir de leur niche de groupe culte. A l’image de son prédécesseur, “Ultimate Success Today” est un album sombre, intense, et absolument passionnant. Le début est exemplaire : “Day Without End” commence sur un tempo élevé, avec un sentiment d’urgence qui s’installe dès les premières secondes. La tension monte peu à peu, les couches d’instruments s’empilent, Casey pose un chant blasé sur des textes cryptiques, un saxophone free jazz fait irruption. Cette montée en puissance est interrompue brutalement pour laisser place à la guitare incisive de “Processed With The Boys”.

Casey devient alors plus agressif dans sa façon de cracher ses aphorismes *(“When the ending comes is it gonna run at us like a wild-eyed animal”)*. L’effet est hypnotique. Protomartyr maîtrise à merveille l’art de créer une tension et de la laisser monter jusqu’à l’extrême. Outre le formidable guitariste Greg Ahee, l’arme fatale du groupe est son chanteur aux allures de professeur de philosophie désabusé qui soignerait sa dépression en évacuant sa colère sur scène. Quelque part entre Mark E Smith et Nick Cave, il chante avec un cynisme désespéré des textes d’une noirceur extrême, avec un sens de la formule éclatant, si bien que chaque chanson contient son lot d’aphorismes taillés pour les recueils de citations (tel *“Seld-doubt is a stalking friend”* sur “The Aphorist”). Disque sophistiqué qui envoie le post-punk se frotter au jazz, “Ultimate Success Today” dépeint une vision du monde sans la moindre lueur d’espoir. En 2020 comme en 1969, Detroit chante mieux que quiconque le *no fun.* ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Irmin Schmidt

“Nocturne (Live At The Huddersfield Contemporary Music Festival)”

MUTE/ PIAS

Irmin Schmidt a d’abord suivi une formation classique, exerçant comme pianiste, maître de chapelle, concertiste, chef d’orchestre et compositeur de musiques de film, avant d’être un des membres fondateurs de Can. Il fut aussi l’élève de Karlheinz Stockhausen et de György Ligeti, revendiquant également l’influence du compositeur américain John Cage et de la musique médiévale japonaise, le gagaku. Après la séparation de Can, Schmidt reprend le chemin de son parcours initial à travers la composition de musiques de film et d’un opéra, “Gormenghast”, la direction d’orchestres et la réalisation d’installations sonores. C’est dans cet esprit que paraît, en 2018, “5 Klavierstücke”, un album solo pour deux pianos préparés différemment (utilisation de clous, de vis, etc.), intégrant des sons environnants. Sa prestation du 21 novembre 2019 dans l’église St Paul’s, à Huddersfield, s’inscrit dans la droite ligne de l’album. La première des trois longues pièces de “Nocturne” est une version longue de “Klavierstücke II”, minimaliste, alternant notes et silences. Les deux titres suivants sont des improvisations créées pour l’occasion. Sur “Nocturne”, aux bruits de l’eau viennent peu à peu

se mêler, une par une, des notes de piano. La séquence la plus zen, ou la plus crispante, au choix. A l’inverse, “Yonder” est nettement moins méditatif, plus sombre et violent, les sonorités des pianos disparaissant dans un crescendo de cloches aux timbres métalliques, peut-être l’incendie de Notre-Dame de Paris pour le francophile Irmin Schmidt. Loin des inventions rythmiques de Can, “Nocturne” est à découvrir comme une expérience, une immersion dans un monde sonore hors du contexte habituel, sans doute plus captivante dans l’ambiance du concert. ✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

The Residents

“Metal, Meat & Bone (The Songs Of Dyin’ Dog)”

THE CRYPTIC CORPORATION/ CHERRY RED RECORDS

Attention, disque unique : la dernière folie des Residents, groupe prolifique en exercice depuis cinquante et un ans, est un (double) album de blues. Mais comme ces mystérieux musiciens ne font rien de façon conventionnelle, une explication s’impose. Le premier CD est supposé être un recueil de démos inédites enregistrées dans les années 1970 par Alvin Snow, un bluesman albinos. Une rapide recherche permet de confirmer qu’Alvin n’existe que dans l’esprit (très) torturé des Residents, qui ont donc enregistré les vingt-six morceaux de ce projet : seize signés Alvin (CD 1) et dix de ses reprises à la sauce *résidentielle* (CD 2). Le single “Die, Die, Die” de Snow est comme une version hardcore du fameux “You Rascal

You” de Sam Theard, dont le texte, chargé de haine, est braillé par Black Francis, le chanteur des Pixies, avec la puissance vocale qu’on lui connaît *(“Crève, crève, crève en pourrissant sous la pluie, en rampant dans la boue (…) Je veux que tu crèves comme un rat, cracher sur ta tombe et rire à tue-tête”)*. Une guitare sublime apporte une touche de douceur à cet appel au meurtre en trois accords. “Hungry Hound” version Snow est aussi inquiétant que la version Residents, “Midnight Man” est superbe et l’émotion est souvent au rendez-vous, cachée sous des tonnes de distorsion et de trafics vocaux. “Pass For White” est plus paisible en version Snow qu’en mode déconstruction, “She Called Me Doggy” est une histoire d’amour et de dépendance tandis qu’ “Evil Hides” invente un blues futuriste avec une touche de jazz déviant. Chacune des chansons fonctionne très bien sans avoir à être comparée avec son double maléfique. Complexe et fascinant, “Metal, Meat & Bone” est un disque passionnant qui mérite plus que de la simple curiosité. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

The Psychedelic Furs

“Made Of Rain”

COOKING VINYL

Après un dernier album en 1991 (“World Outside”), le groupe anglais des années 80 new wave se sépare après une quasi-décennie de jolis succès commerciaux. En 2000, la bande des frères Butler (chant et basse) se reforme essentiellement pour donner des concerts. La demande est d’autant plus forte que les chansons du groupe sont régulièrement intégrées dans des bandes-son télé ou cinéma à succès. A force, il fallait bien que les Furs sortent enfin de leur zone de confort en prenant le risque du retour en studio pour un album complet. Après presque trente ans d’attente, c’est chose faite, “Made Of Rain” est enfin sur les platines, malgré une sortie repoussée pour cause de pandémie intempestive. Album porté sur la mélancolie sous toutes ses formes, le disque démarre très fort avec “The Boy Who Invented Rock & Roll”, une des chansons qui rappellent le plus les grands succès de Psychedelic Furs comme “Pretty In Pink” ou “President Gas”. Si les textes de qualité, le saxophone, la ligne de basse massive et les couches de claviers sont présents dès le début, il est aussi possible de regretter le nouveau traitement de la voix de Richard Butler. Polie à l’extrême par une surabondance d’effets, sa

rugosité naturelle est complètement éradiquée de l’ensemble des pistes ; mais le résultat n’est pas rédhibitoire pour autant. Le reste de l’album est une belle succession de chansons d’inspirations diverses et variées : “Turn The Back On Me”, “Come All Ye Faithful” ou “No-One”. Et c’est peut-être là le seul point faible de cet album : un contenu un peu disparate qui rappelle que la mélancolie est un sentiment qui vole rapidement en éclats devant trop de diversité musicale. ✪✪✪✪

GEANT VERT

Public Practice

“Gentle Grip”

DIFFER-ANT/ WHARF CAT RECORDS

“Enregistré dans le studio de répétition du groupe au printemps/ été 2019. Mixé dans une myriade de chambres plus ou moins calmes à travers Brooklyn et Manhattan.” Rarement un texte, même s’il ne s’agit ici que des crédits au dos du premier album de Public Practice, n’a aussi bien décrit les conditions de vie dans le New York contemporain. Leur premier EP, “Distance Is A Mirror” montrait la légende de la ville fleurir à nouveau : les Talking Heads du premier album, ESG, Suicide, se confrontait à la nouvelle nostalgie, celle des groupes de la quatrième génération : Yeah Yeah Yeahs, Raptures... Dans des chambres toujours plus petites, accumulant un nombre toujours plus important de jobs et de références, Public Practice fait comme ses aînés et donne à entendre un groupe :

beaucoup de basse (comme chez ESG, donc, mais aussi Parquet Courts, chez qui cet instrument est devenu central), guitare aigrelette ou distante, batterie sèche et électronique, faisant la part belle à la chanteuse Sam York. Son médium parfait, jamais forcé, jamais susurré, présent, fier, sorte de Chrissie Hynde sans les coups de griffes, pourrait être la voix de la petite amie à qui on aime parler au téléphone, que l’on soit un garçon, que l’on soit une fille, que l’on soit les deux ou rien de tout cela comme c’est aujourd’hui possible. Certaines chansons sont faibles — “Each Other” — mais la majorité est simplement cool, comme le *broken disco* “Unterneath”, le reggae cul serré superbement chanté “My Head”, la chanson de fille comme on les adore depuis Nikki And The Corvettes — “Compromised”, et certaines lignes de basse délirantes (“Leave Me Alone”). La face B de leur single, “Extra-Ordinary”, est quasiment un pastiche de Talking Heads, et la pochette, une œuvre de pop art surréaliste signée Jose Berrio, donne une bonne idée de la musique du groupe : minimal et arty. “Gentle Grip” est vraiment un album cool. ✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

The Beths

“Jump Rope Gazers”

CARPARK RECORDS/ BIGWAX

Avec des labels mythiques comme Flying Nun, Xpressway, et des artistes tutélaires tels que The Chills ou Chris Knox, la Nouvelle-Zélande est une terre d’indie pop. The Beths sont originaires d’Auckland, ville qui résonne encore de la pop punk des Buzzcocks. Référence ultime pour de nombreux groupes venus de cette zone urbaine. La chanteuse et guitariste Elizabeth Stokes, le guitariste Jonathan Pearce et le bassiste Benjamin Sinclair se sont rencontrés au lycée, ont sorti leur premier single en 2016, et recruté le batteur Tristan Dreck. Bien que pas encore très connus, les trois musiciens ont déjà ouvert pour les Breeders, Pixies, Weezer et Death Cab For Cutie. Une sorte d’adoubement pop. Sans oublier une avalanche d’accolades dithyrambiques de la part des médias, qui peuvent faire décoller une carrière en un clic, de Pitchfork à NPR, en passant par Stereogum et The AV Club. Deuxième album du quatuor électrique, “Jump Rope Gazers” ne déçoit pas. Mieux, il accroche. Pour peu qu’on aime les mélodies power pop ultra efficaces boostées par des guitares un peu punk. Avec les tubes potentiels que sont “I’m Not Getting Excited”, “Mars, The God Of War” et la très romantique ballade, “You Are A Beam Of Light”, chansons aux

paroles douces-amères teintées d’humour noir, mises en scène par la voix cristalline d’Elizabeth, The Beths captivent instantanément. Encore une fois, Carpark, le label qui découvrit Beach House et Toro Y Moi, vient de viser juste. ✪✪✪1/2

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Melenas

“Dias Raros”

TROUBLE IN MIND/ MODULOR

Oh, la belle surprise ! Les quatre jeunes femmes espagnoles qui composent Melenas viennent de publier l’album idéal pour accompagner l’été. Originaire de Pampelune, le quatuor chante dans sa langue natale des bluettes punk à mi-chemin entre new wave et pop garage. Synthétiseurs lumineux, rythmes krautrock, guitares carillonnantes et reverb douce sont au service de titres d’une évidence mélodique renversante. On pense au post-punk des Marine Girls de Tracey Thorn ou, plus récemment, aux Vivian Girls des débuts ou au meilleur des Dum Dum Girls, sur cet album empli de chœurs aériens et de mélodies indie pop. De la basse hypnotique de “No Puedo Pensar” aux harmonies envoûtantes

de “29 Grados”, en passant par les claviers tourbillonnants de “Primer Tiempo”, chaque chanson de Melenas dévoile un univers riche et varié. “Dias Raros” est le deuxième album de ce groupe, après un premier disque éponyme sorti en 2017 sur des labels locaux, et à la couleur garage plus marquée. Toujours à l’affût, les fins limiers de Trouble In Mind démontrent, une fois encore, leur flair hors du commun quand il s’agit de découvrir de jeunes gens doués. Avec Melenas, ils ont déniché un groupe dont l’enthousiasme et la fraîcheur se conjuguent à une maîtrise impressionnante de l’idiome pop. Tout paraît simple ici. Les mélodies se déploient avec une impression de facilité désarmante, à l’image de “3 Segundos”, une des nombreuses chansons pop parfaites que contient cet album. ✪✪✪✪

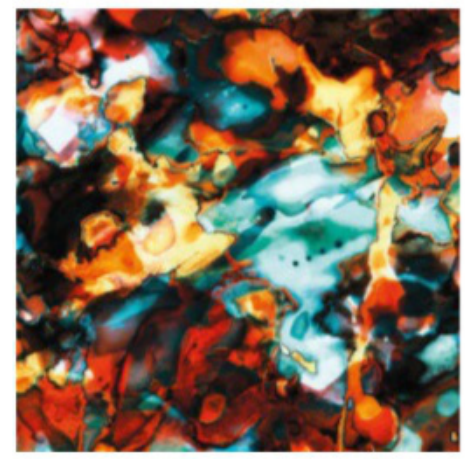
ERIC DELSART

The Rentals

“Q36”

AUTOPRODUCTION

Il participe en première ligne à l’explosion de Weezer, quand les Californiens font un tabac au milieu des années 90. Son rôle de bassiste ne lui suffit pas, Matt Sharp écrit, mais le groupe blackboule ses compositions, alors il monte parallèlement The Rentals. Indie-rock avec du Moog, “Return Of The Rentals” (1995) marche bien grâce au single “Friends Of P” — le P désignant Paulina Porizkova, femme de Ric Ocasek. Le groupe ne fait pas encore le poids face à Weezer, mais c’est bien parti. En fait, non : suivent quatre albums avec lesquels The Rentals s’enfoncent dans la confidentialité. Manque de charisme, de singularité, de hits, Sharp semble condamné à rester le *nobody* ayant préparé le terrain aux Strokes — un second couteau attachant, loser doué mais sans génie. Car s’il n’a cessé de composer des super morceaux (“Please Let That Be You”, “It’s Time To Come Home”, “Traces Of Our Tears”, “Story Of A Thousand Seasons Past”, “She Says It’s Alright”), il n’y a toutefois rien à vous faire se relever la nuit. “Q36” ne changera pas la donne, pour une raison industrielle : l’album sort sans maison de disques, en autoproduction. Paradoxalement, fini les chansonnettes profil bas, place à un glam-rock flamboyant, une power pop spatiale.



“Q36”, avec l’apport de Nick Zinner à la guitare, et surtout Dave Fridmann au son, montre un Sharp parachuté dans une dimension supérieure grâce à une production gonflée, panoramique, épique — comme si Luna se prenait pour Queen, Frank Black jouait Electric Light Orchestra, Grandaddy se lançait dans “Diamond Dogs”. Pas l’histoire de la grenouille qui se veut aussi grosse que le bœuf : celle d’un second couteau qui touche enfin les étoiles. ✪✪✪1/2

BENOÎT SABATIER

Brigid Mae Power

“Head Above The Water”

FIRE RECORDS

Le folk rock est particulièrement propice à l’expression de sentiments encore à vif, intimes, de combats, insufflant l’espoir, le désespoir ou les deux à la fois. La chanteuse irlandaise Brigid Mae Power y trouve sa forme d’expression la plus aboutie, tout en évoluant d’un disque à l’autre. Après un séjour à New York, un retour à Galway et deux albums — “Brigid Mae Power” en 2016 et “The Two Words” en 2018 —, elle s’est relocalisée à Londres, mais c’est à Glasgow qu’elle a enregistré en analogique “Head Above The Water”, dans un studio coopératif, le Green Door. Coproductrice avec Peter Broderick, son mari, déjà présent sur les disques précédents, et le guitariste Alastair Roberts, Brigid Mae Power, aux

claviers, guitare et mellotron, a composé tous les titres de l’album, à l’exception du traditionnel “The Blacksmith”. Moins cathartiques, mais conservant toujours une part autobiographique, les dix chansons se déclinent au cœur d’orchestrations plus riches et soyeuses et dans une belle palette de nuances, grâce à l’apport de Brian Mac Gloinn (violon, bouzouki), Hamilton Beck (pedal steel) et Stevie Jones (basse). Les plus beaux exemples sont “On A City Night” et “Wedding Of A Friend” portés par les sonorités de la pedal steel, gagnant encore de l’ampleur sur “I Was Named After You”, “We Weren’t Sure” aux percussions délicates et jazzy, “I Had To Keep My Circle Small”. La voix de Brigid, qui peut monter dans les aigus sans forcer exagérément, évoque celle d’Emily Scott des Modern Studies quand ses vocalises se mêlent aux instruments, ou celle de Sandy Denny lors de deux duos émouvants avec Mac Gloinn, associant voix, guitare, bouzouki, “The Blacksmith”, ou voix, piano, mellotron, violon, “Head Above The Water”. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Jarv Is

“Beyond The Pale”

ROUGH TRADE

Un groupe adoré se sépare : c’est moche. Mais aussi très excitant : place aux carrières solo. L’artiste doit prouver qu’il peut, seul, casser la baraque. Et c’est souvent arrivé — en vrac : Frank Black, George Harrison, Robert Görl, Pete Shelley, Robert Forster, Dave Brock, Colin Newman, Kevin Ayers, Ric Ocasek, etc. Tel ne fut pas le cas de Jarvis Cocker. Pulp s’est imposé comme un des meilleurs groupes des années 90, mais quand son leader se lance en célibataire, c’est une cata. “Jarvis” (2006) et “Further Complications” (2009) ne sont même pas à côté de la plaque : mégalo, inécoutables, ce sont juste des disques sans originalité, à l’inspiration très limitée. Fuyant la folie des années britpop, le chanteur s’installe à Paris, et ça ne lui réussit pas. En plus, il se complaît dans des projets prétentieux — “Room 29” sur Deutsche Grammophon, concept-album bidon sur le Château Marmont… On s’y était résigné : Cocker appartenait aux années 90. Mais non. Retour de flamme d’autant plus emballant qu’inattendu, “Beyond The Pale”, efficace et inventif dans l’alliage rythme et chant, contient des morceaux forts, puissants, électrisants, avec de vraies mélodies, Cocker retrouvant ce don inouï qu’il a de faire monter la sauce, de construire

ses chansons comme des mini-thrillers, avec course-poursuite, pause angoissée, chanté-parlé, libération, rugissements, explosion — “Am I Missing Something”, époustouflant. La production, au diapason, réactualise “This Is Hardcore” (ou “Scary Monsters”), avec quelques touches à la Fad Gadget ou Neu!. Qu’il arbore désormais cette anagramme débile, Jarv Is, n’y change rien : “Beyond The Pale” est le vrai décollage de Cocker solo. ✪✪✪1/2

BENOÎT SABATIER

Jon Hassell

“Seeing Through Sound”

NDEYA

Sous-titré “Pentimento Volume Two”, ce nouveau Jon Hassell n’est pas loin d’être son vingtième album en tant qu’artiste solo depuis les années 70, mais bien sûr, ce trompettiste américain, qui a passé sa carrière aux confins des genres ambient, world et minimaliste, est aussi connu pour ses nombreuses collaborations. Talking Heads, Brian Eno, Peter Gabriel, K D Lang, Ry Cooder ou David Sylvian comptent parmi les gens du rock décalé et de la pop raffinée qui ont eu recours à ses services. Influencé par le travail de Stockhausen, collaborateur de La Monte Young et diplômé en musicologie, Hassell s’est toujours intéressé à tous les styles, surtout pour éviter de s’y enferrer, et sa carrière a pris un tournant décisif lorsqu’il a été séduit par

le caractère extatique, ondulatoire et poreux du râga. A l’instar des guitaristes Marc Ribot et David Torn, Jon Hassell est un tisseur d’ambiances, une sorte de climatologue de l’harmonie qui développe et surimpressionne les tessitures et maquille les sonorités de son instrument avec des effets électroniques qui ne sont devenus reconnaissables que parce qu’il est le seul à les maîtriser. Lorsqu’il parle de sa musique aujourd’hui, Hassell insiste sur le côté visuel, son objectif de *“peindre avec des sons”*. “Seing Through Sound”, suite de “Listening To Pictures” de 2018, contient huit plages, dont la première et la dernière (“Fearless” et “Timeless”) sont les plus longues et les plus explicitement planantes. Les amateurs de krautrock trouveront aussi leur bonheur dans “Moons Of Titan” aux harmonies fractales liquéfiées, la menaçante et mécanique “Delicado” ou “Cool Down” dont le rythme semble joué sur des stalactites. ✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Paint

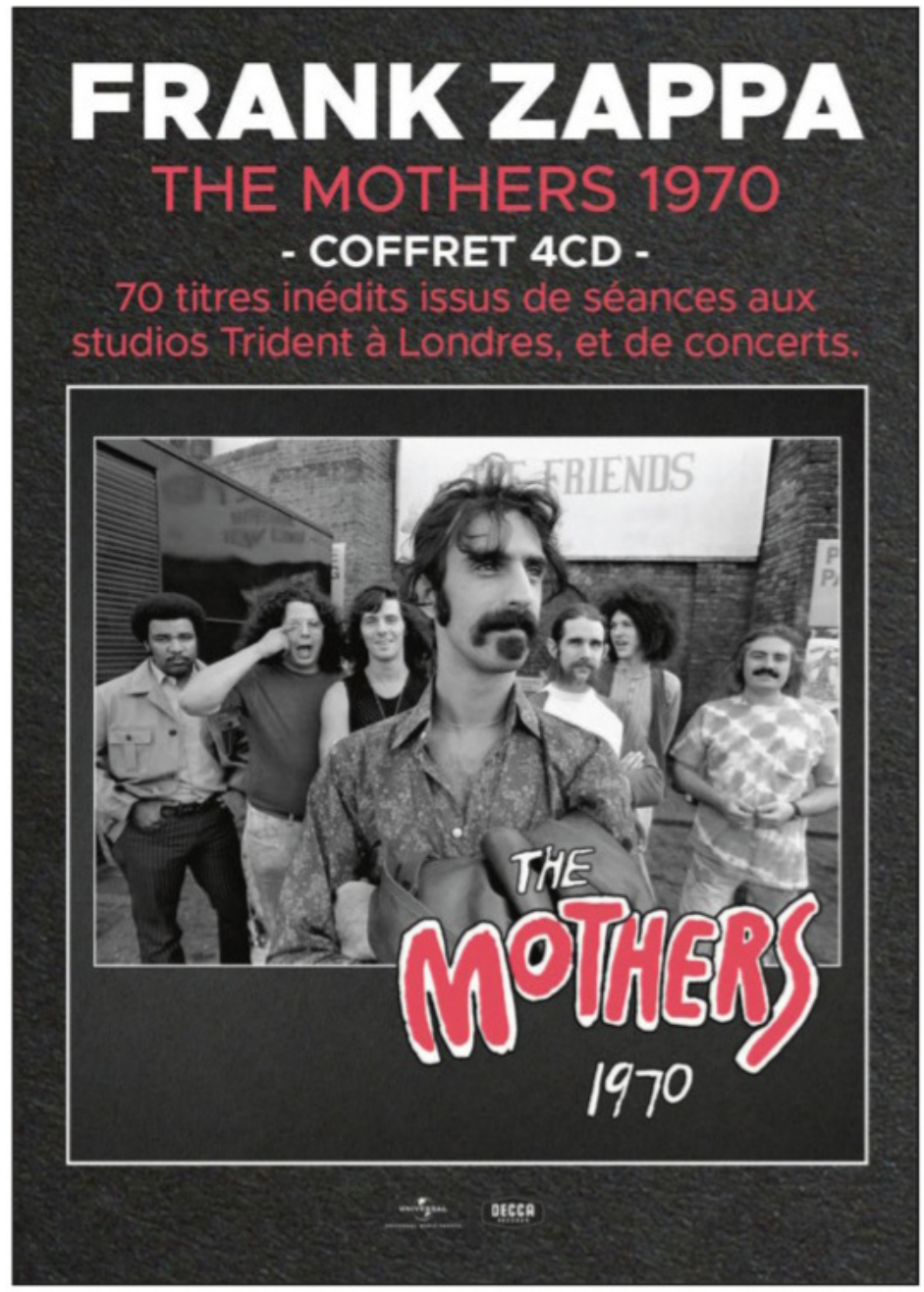
“Spiritual Vegas”

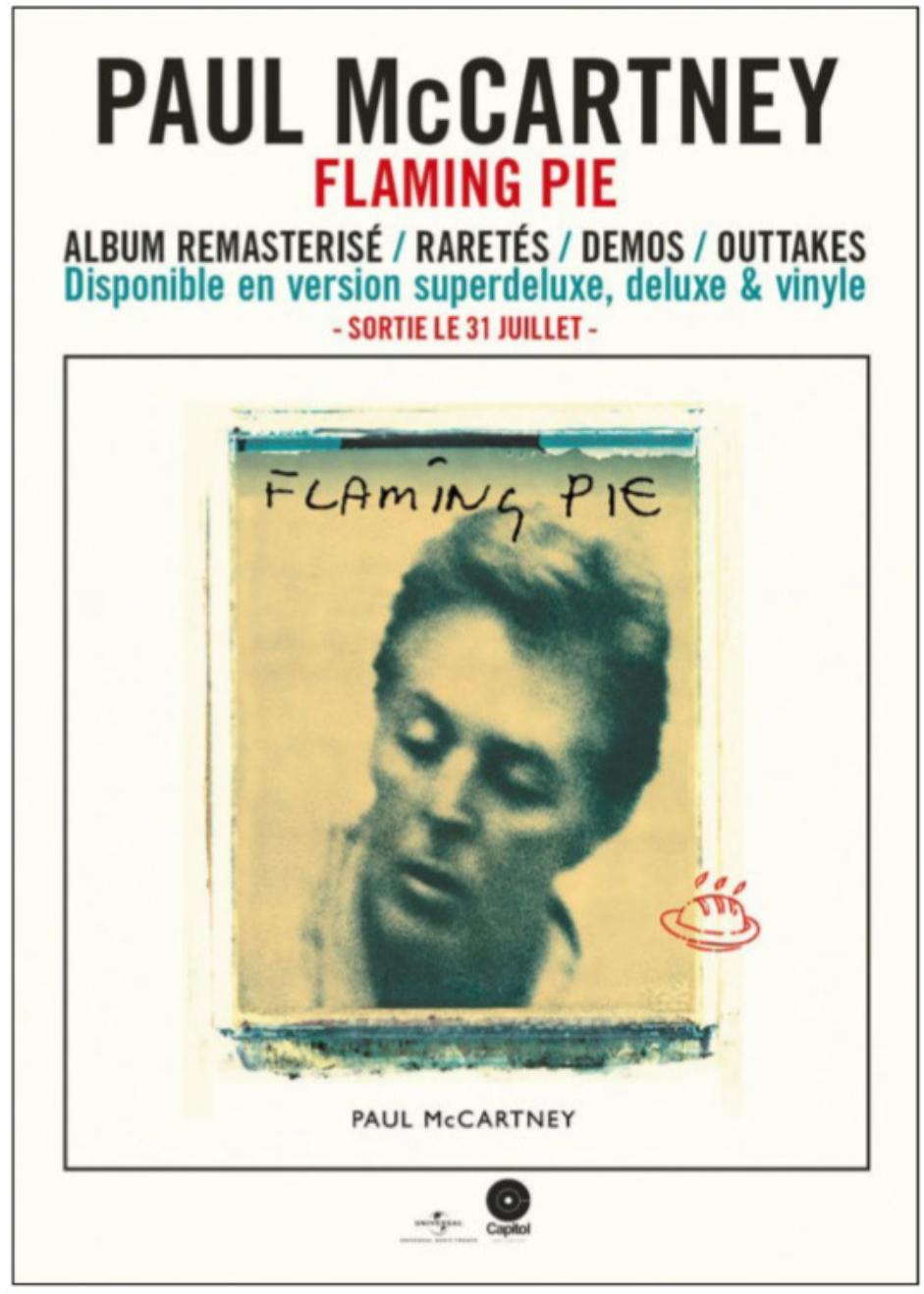
MEXICAN SUMMER

Après un premier album bricolé qui sonnait comme le moyen pour lui d’évacuer sa frustration pendant une période d’incertitude au sein des Allah-Las, le guitariste Pedrum Siadatian revient avec un nouvel opus de son projet solo Paint. Cette fois, le contexte a changé, de façon positive. Siadatian a été un des compositeurs les plus prolifiques du récent album des Allah-Las, livrant même les morceaux les plus intéressants de “LAHS”. Il semble plus apaisé, et surtout totalement débridé côté écriture et créativité. S’il est, chez les Allah-Las, celui qui livre toujours les morceaux les plus alambiqués et étranges (un contrepoint parfait à l’assurance débonnaire de Miles Michaud), Siadatian laisse libre cours à son esprit d’aventure sur ce second album solo, qu’il a enregistré avec une assemblée de musiciens de premier ordre : Frank Maston (lui-même un excellent artiste solo) produit l’affaire, Nick Murray (White Fence, Thee Oh Sees) apporte son formidable jeu de batterie, tandis que Spencer Durham (basse) et Matt Correira (percussions) des Allah-Las viennent prêter main-forte à leur ami. “Spiritual Vegas” — dont le nom fait allusion aux touristes occidentaux qui viennent en Asie en quête d’illumination spirituelle

comme on va au supermarché — est un fourre-tout dans lequel Siadatian s’amuse à construire des mélodies à tiroirs qui rappellent les œuvres de White Fence et sur lesquelles son jeu de guitare est passionnant (“Strange World”, “Tongue Tied”). Le non-chant de Siadatian évoque par moment Kevin Ayers, surtout lorsqu’il s’essaie à des comptines étranges et qu’un saxophone s’invite (“Lanolin”), quelques mantras psychédéliques font mouche (“Ta Fardah”, chanté en farsi). ✪✪✪

ERIC DELSART





Disques classic rock

The Jayhawks

“XOXO”

SHAM/ THIRTY TIGERS

“Je savais que le public voulait entendre Karen Grotberg chanter, *ou Tim O’Reagan, et je ne sais pas vraiment* écrire pour eux. Mais il fallait que leurs chansons soient bonnes…” Ainsi Gary Louris relate-t-il la genèse de cet “XOXO”, unique dans la discographie du groupe de Minneapolis car composé à parts égales entre ses quatre membres actuels. Le prolifique Louris, seul maître à bord depuis le départ définitif de Mark Olson voici huit ans, a d’autant plus volontiers partagé le fardeau qu’il venait d’assécher son stock de chansons dans un album solo (à paraître plus tard). Sans s’éloigner de l’identité des Jayhawks version Louris (guitares électriques, chœurs carillonnants et sens de la mélodie), “XOXO” est donc un album sensiblement plus ouvert.

Auteur d’une poignée de perles par le passé, le batteur Tim O’Reagan confirme ses aptitudes guitare à la main (“Dogtown Days”, très Big Star), ainsi qu’un timbre de voix joliment éraillé (pas loin d’un Jeff Tweedy sur “Looking Up Your Number”). Bassiste et membre de la première heure, Marc Perlman place une merveille de valse éthérée, “Down To The Farm”. On sera plus réservé sur les deux ballades de Karen Grotberg, mais son apport en termes d’harmonies vocales ne saurait être sous-évalué. Quant à Louris, il trousse quelques-unes de ses mélodies divines aux constructions impeccables : “Living In A Bubble” et “Bitter Pill”, tout particulièrement, montrent à quel point l’homme a digéré Kinks et Beatles. Plusieurs titres sont signés à trois, l’ouverture “This Forgotten Town”, cochantée par Louris et O’Reagan, ou “Illuminate”, féerie vocale et mélodie douce-amère. Un album démocratique, inspiré, où perce un certain apaisement. ✪✪✪

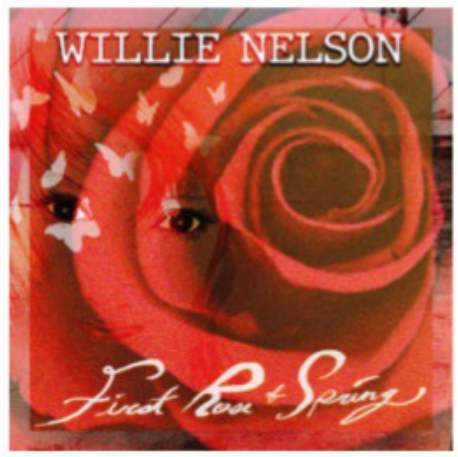
BERTRAND BOUARD

Willie Nelson

“First Rose Of Spring”

LEGACY/ SONY MUSIC

Willie Nelson a 87 ans. En quatre ans, il vient de sortir quatre albums, tous excellents. Celui-ci est le soixante-dixième ! Voilà pour les chiffres, impressionnants. Ce disque est parfait. Bien sûr, sa tonalité est assez nostalgique, il y parle de mémoire, de mort, d’amour, de regrets. Bien sûr, on est plus proche de Charles Aznavour — avec la fabuleuse version de “Yesterday When I Was Young” (“Hier Encore”) qui clôt l’affaire — que des Dead Kennedys. Surtout au niveau du tempo, parce que pour ce qui est de l’esprit rebelle et du style de vie rock’n’roll, Willie pourrait en remontrer à bon nombre. Attention, ceci n’est pas un disque de country music. Willie Nelson n’est pas un chanteur country. Pas vraiment. Plutôt un mélange de crooner pop et de chanteur de jazz. Et quel chanteur ! Ecoutez-le reprendre un standard, “Just Bummin’ Around” : comme Billie Holiday ou Frank Sinatra, il survole la mélodie et le rythme, en fait sa chose. “Blue Star” et “Love Just Laugh” sont les deux nouvelles chansons de cet album écrites avec son fidèle producteur, Buddy Cannon. Le reste est composé de classiques, anciens comme “We Are The Cowboys” de son compère outlaw Billy Joe Shaver, “I’ll Break Out Again Tonight” de Merle Haggard, ou récents comme la très



belle “Our Song” de Chris Stapleton. Le tout magnifiquement exécuté par un groupe nickel, dominé par l’harmonica de Mickey Raphael et la pedal steel de Mike Johnson, délicieux de bout en bout. Et quand Willie joue quelques notes de sa fameuse guitare espagnole, c’est l’extase. Il faut se dépêcher, on n’en fait plus des comme ça. ✪✪✪✪

STAN CUESTA

Margo Price

“That’s How Rumors Get Started”

LOMA VISTA

Dès la première chanson, on est cueilli par la voix, la mélodie, le son, la production. On plonge. On réfléchit ensuite. Un titre pop sur tempo moyen, emmené par le piano, les inflexions de cette voix qui rappellent... Bon sang. Stevie Nicks et Fleetwood Mac ! Ne partez pas ! Ce disque est excellent de bout en bout. On se renseigne : Margo Price a déjà publié deux albums ; fait partie de ce qu’on appelle, pour aller vite, la nouvelle scène country de Nashville ; est encensée par Jack White, un homme de goût ; a chanté avec Willie Nelson... C’est superbe. A commencer par la production de Sturgill Simpson, lui-même artiste de talent. La demoiselle a visiblement passé un cap en changeant de label et d’équipe. Alors que ses deux premiers

disques avaient été enregistrés avec son groupe de tournée, ici, les musiciens sont tous des pointures qui ont joué avec la terre entière : Matt Sweeney aux guitares, James Gadson à la batterie, Pino Palladino à la basse et Benmont Tench aux claviers... Et pourtant, ces géants ne se contentent pas de cachetonner. Ils créent un écrin de toute beauté pour la voix et les chansons intenses de Margo Price. La première moitié de l’album est d’un classicisme absolu. Super voix, super production, très bonnes chansons : la vie semble facile, dans ces cas-là. La seconde est plus aventureuse. On s’éloigne de l’americana, pour entrer résolument dans le domaine de la pop, du rock, des chœurs gospel, voire de l’inconnu, avec l’étrange “I’D Die For You” final. Margo raconte qu’enfant, elle écoutait Lucinda Williams, Tom Petty et Patti Smith. Souhaitons-lui d’atteindre la notoriété de ses modèles. Elle le mérite. ✪✪✪1/2

STAN CUESTA

Seasick Steve

“Love & Peace”

CONTAGIOUS

Seasick Steve sort un nouvel album, le *woodstockiennement* nommé “Love & Peace”. Alors ? Alors rien de nouveau. De toute façon, céder à l’impératif du renouvellement lorsqu’on fait ce qu’il fait, s’apparenterait à un absurde contresens. Dès lors, que l’album soit un tantinet répétitif est à peine une objection. Plus rien n’atteint notre bonhomme. Pas même la sortie, en 2016, d’une biographie non-officielle révélant que le miraculé a quelque peu *arrangé* son propre mythe, au grand dam de l’obsession sourcilleuse de *l’authentique* de la part de journalistes persuadés de tenir leur bon sauvage (l’auteur, Matthew Wright, ne précisait pas si la barbe était réelle ou un postiche). Blousé par le bluesman ! Que celui qui ne s’est jamais arrangé avec la vérité lui lance la première poutre. Chaque album de Seasick Steve est comme le nouveau sillon d’un unique vinyle qu’on passe en boucle toutes les fois que le vieux forban daigne se déloger de son hamac — c’est comme ça qu’on se plaît à l’imaginer — ; mais ici, l’inspiration est plutôt à marée basse : la combinaison slide frénétique — batterie quasi hip hop de “Love & Peace” sent un peu le réchauffé, et les quelques tentatives funky (“Clock Is Running”, “Travelling Man”) pèchent

par leur statisme. Finalement, c’est lorsqu’il fait le tendre qu’on le préfère (“I Will Do For You”). Que “Love & Peace” ne soit pas son magnum opus n’empêchera pas, de toute façon, de se précipiter au prochain concert parisien d’un des derniers dinosaures. ✪✪✪

VIANNEY G.

Pretenders

“Hate For Sale”

BMG

On n’arrête plus Chrissie Hynde. Après “Valve Bone Woe”, son très classe album de standards paru l’année dernière, elle revient avec un nouveau disque des Pretenders. Sur le dernier, “Alone”, produit en 2016 par Dan Auerbach à Nashville, Hynde était en réalité le seul membre du groupe présent, accompagnée par des musiciens de studio. Ici, ce sont bien les Pretenders au grand complet : l’historique batteur Martin Chambers, le bassiste Nick Wilkinson et l’impressionnant guitariste James Walbourne. Soit la formation qui tourne — énormément — depuis quinze ans. Et ça se sent. Les rouages sont bien huilés, les musiciens font feu de tout bois. Le contenu ? Dix nouvelles chansons écrites, pour la première fois,

par Hynde et Walbourne. L’option est résolument rock’n’roll, toutes guitares dehors, le tout produit de main de maître par Stephen Street. Ça commence à fond avec “Hate For Sale”, sorte de punk mélodique, hommage avoué aux Damned. “The Buzz” enfonce le clou, sur un tempo moyen, bardé de guitares à la Only Ones, référence absolue en la matière. C’est du Pretenders classique, un genre à lui tout seul. Il y a le reggae-rock traditionnel, “Lightning Man”, parfait. Un proto-rockabilly, “Didn’t Want To Be This Lonely”, sur lequel Walbourne envoie un fabuleux solo : le gars a accompagné Jerry Lee Lewis, il sait faire... Et un très beau slow rhythm’n’blues, “You Can’t Hurt A Fool” qu’elle chante merveilleusement ! C’est sur les titres lents que l’on se rend vraiment compte de la qualité du chant de Chrissie Hynde, comme sur ce superbe “Maybe Love Is In New York City”, accompagnée par les cordes du Duke Quartet. Cette femme peut tout faire. Notamment un très beau disque comme celui-ci. ✪✪✪✪

STAN CUESTA

Samantha Crain

“A Small Death”

REAL KIND

Originaire de Shawnee, Oklahoma, Samatha Crain, née en 1986, a déjà reçu deux fois le Native American Music Award distinguant des artistes amérindiens. Citant aussi bien Woody Guthrie que Neil Young depuis son premier album, “Songs In The Night” (2009), elle, officie entre folk, country, world... Paralysée par une maladie, elle est contrainte d’annuler la tournée prévue après la publication de “You Had Me At Goodbye” (2017). La voici de retour avec “A Small Death” publié par Real Kind, jeune label de la chanteuse britannique Lucy Rose. Avec l’aide d’Erik Wofford (mixage), Samantha Crain (chant, guitare, claviers) produit elle-même ce disque plein de subtilité et de tact, comme sa pochette. Donnant aux chansons une dimension inattendue, surgissent pedal steel (Kyle Reid), clarinette, saxophone (Trevor Galvin), trompette (Garrison Brown), accordéon (Don Walker)… Comme le soulignent les vidéos, l’humour constitue l’une des facettes de la personnalité de cette artiste, bien qu’on ressente avant tout une certaine gravité à l’écoute de “Echo”, “High Horse”, etc. Difficultés relationnelles, nostalgie, mal de vivre, les thèmes sont universels et abordés avec une sincérité touchante. Leur nature plutôt sombre s’atténue par

l’élégance du traitement, des refrains entêtants (“Holding To The Edge Of Night”, “Constructive Eviction”), des mélodies marquées, presque pop (“Pastime”)… L’ensemble ne sonne jamais ethnique, sauf quand Samantha Crain chante dans la langue de ses origines, le choctaw (“When We Remain”). “*Nous serons les fleurs, les arbres et les vignes vainqueurs de la ville oubliée…* ” ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Dirty Streets

“Rough And Tumble”

ALIVE RECORDS

Et si la classique formule power trio avait encore de l’avenir ? Voici donc trois gars sans fard ni paillettes, — jeans et T-shirt élimés, à la vivifiante simplicité : le Texan Justin Toland à la guitare, Thomas Storz à la basse et le Britannique Andrew Denham à la batterie. Basés à Memphis, fanatiques de Stax et Motown comme de Creedence Clearwater Revival, Faces ou Humble Pie, ces Dirty Streets sont des gens d’un goût sûr, à la musicalité éprouvée par onze années de labeur, jalonnées de cinq livraisons crépitantes. Repérés par la recommandable écurie Alive Records, ils y ont notamment publié l’excellent “White Horse”, “Rough And Tumble” a été capté lors d’un concert destiné à la chaîne Ditty TV, spécialisée dans le courant americana.

Une prestation enlevée, quasi parfaite, qui met en valeur les progrès vocaux réalisés par Toland, devenu un *shouter* très convaincant. Au programme, dix titres à l’os, rock’n’roll à haute énergie mâtiné de R&B, débordants de feeling, lorgnant même souvent vers une forme de hard rock pour cols bleus. On s’y délecte de riffs bien sentis comme ceux des telluriques “Good Pills” et “Think Twice”. Issue de leur tout premier effort (“Portrait Of A Man” en 2009), la très blues “Itta Benna” est lacérée par une slide ultra-tranchante. Deux reprises débonnaires de l’immense Joe South, “Tell The Truth” et “Walk A Mile In My Shoe”, complètent le solide édifice, parachevé par une paire de prenantes ballades, entre folk (la ravissante “The Voices”) et country (“On The Way”). Sans faute aucune, “Rough And Tumble” est une synthèse idéale de l’œuvre de ces durs au mal, aussi doués que méconnus. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Suzie Stapleton

“We Are The Plague”

NEGATIVE PROPHET RECORDS/ CARGO

Suzie Stapleton affine depuis des années un univers minéral, une sorte de blues folk gothique et tourmenté qui lui ressemble, avec écho et répondant. Originaire d’Australie, habitant désormais l’Angleterre, la chanteuse, guitariste et compositrice qui avait participé à “The Jeffrey Lee Pierce Sessions” s’affiche sur son premier véritable album avec un trio prêt à tout : Gavin Jay de Jim Jones And The Righteous Mind, et Jim Macaulay des Stranglers. Fustigeant le dérèglement climatique, les mœurs de masse et de piètres dirigeants, “We Are The Plague” débute par la dramatique chanson du même nom, complainte pour temps incertains, et qui milite pour un futur meilleur. Une ligne de basse hypnotique se fraie un passage et cède la place à une bourdonnante guitare qui déchire l’horizon. Fluctuant au gré de la chaleur, la voix sépulcrale de Suzie Stapleton prend possession des lieux et flanque parfois le vertige. Nul besoin d’artifice : autoproduit dans son home studio à Brighton, “We Are The Plague” fait mouche. Stapleton situe l’ambiance dans les grands espaces et évoque sur “Thylacine”, le tigre disparu de Tasmanie, puis envoie d’autres mots puissants sur “Blood On The Windscreen” ou “You Were There”, chansons anthracite qui tranchent avec la superficialité

environnante. “Don’t Look Up”, puis “The River Song”, a cappella et droite dans ses bottes blanches, rappellent l’univers des Doors sur le plancher des vaches. Admettre que *Nous Sommes La Peste* peut sembler escarpé pour oser se l’envoyer d’une traite. Le tout danse sur la corde raide. Un ange est passé. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Disques français

Le Peuple De L'Herbe

"After Dusk"

VERYCORDS

En vingt-trois ans, Le Peuple De L'Herbe a beaucoup changé : ce groupe lyonnais a connu bien des évolutions, et l'on pourrait classer ses albums selon les différentes périodes de son histoire. Ce neuvième opus studio reste fidèle au parti pris originel d'un dub ouvert et sans barrières, qui continue de brouiller les pistes entre électro, hip-hop et rock, d'une formation désormais en quintette avec guitariste, samples, synthés et deux chanteurs issus du hip-hop. On retrouve donc au fil des onze morceaux ces vibrations transculturelles qui constituent son ADN musical. La tonalité générale est moins fun et plus grave que celle des précédents essais et correspond au désir de restituer *"le climat*

anxiogène de notre étrange époque". L'introduction ("Common Man") annonce la couleur avec ses tendances âpres et martiales, que l'on retrouve plus tard avec l'obsédant "Propaganda" ou avec le brûlot "No One No Where", où la scansion vocale offensive est au diapason des sons de guitares et de synthé agressifs. Parfois, comme sur "Wrong", les chants en anglais sont soutenus par des bribes de textes en français qui sont lus *("A la liberté qui est le premier besoin du peuple")* et qui prennent le premier plan avec "Images", jusqu'à occuper, sur le mode du manifeste, presque tout l'espace vocal *("Nous ne savons plus penser/ les images les écrans sont partout")*. Mais les meilleurs moments restent ceux où la tension retombe au profit d'un groove moelleux qui met en valeur le flow vocal véloce et obsédant : la ritournelle dub "Mad Messiah" ou le très acid jazz "Fit To Spit". ✪✪✪

H.M.

Fatima

"Turkish Delights"

MUSIKEYE/ SEASON OF MIST

Fatima, trio périphérique, sort son second album. Parler ici de déflagration relèverait encore de l'euphémisme. Dans ces huit chansons, il y a de la dépression noire, des horloges folles, des rétroviseurs qui éclatent, des guitares boueuses, des regards parfois tournés vers l'Orient et une voix évoquant Kurt Cobain. C'est du post grunge, du sludge libre, du rock barbelé et mystique, c'est une cavalcade sans prisonnier ni auberge relais. "Charly Chang" débute par un extrait d'un film de série Z, un homme déclarant que son âme est tourmentée. Sans attendre, le trio entre en guerre, on pense au Nirvana époque "Bleach", à un tsunami noir, à un tourbillon qui accélère. Imparable. "Saliva Bath", encore plus reptilien et sale, creuse sa propre tombe avec une abnégation remarquable. Soudain, l'électricité ralentit et une sorte de cold wave s'installe, glacée et inquiétante. "Toy Poodle", nouveau rouleau compresseur, est une complainte, une prière, un cri dans une nuit ne promettant aucune aube. On peut ici penser à Fudge Tunnel, le groupe britannique mythique d'Alex Newport. "Concubines Of Salem" est une chanson belle à chialer, plus mélodique que ses camarades de destruction, comme si les Hard-Ons avaient troqué leurs shorts baggy pour des larmes de cristal.

"Gooey Syrup" et son introduction très Cure, avec cet effet flanger aussi sépulcral que Lawrence d'Arabie, est un conte sublime pour les enfants perdus d'un désert que ne revendique aucune carte, avec cet oud terminal et envoûtant. "Peter Pan Tights" débute par un souffle mystique, flûte magique, avant de se muer en un bad trip impeccable. "Rub The Lamp" convoque un génie pas forcément sympathique. "Hyena", conclusion mélancolique et speedée, confirme que Fatima est un groupe plus que recommandable. ✪✪✪✪

JERÔME REIJASSE

Hawa Sow & The Soul Seeders

“Make It Happen”

LE TOM RECORDS

Le groupe Hawa Sow & The Soul Seeders est né en 2016 d’une rencontre : une chanteuse normande d’origine peule qui est tombée toute petite dans la marmite soul avec l’impeccable formation de sept musiciens (dont trois cuivres) qui constitue le groupe du label funk Le Tom Records, rejointe, pour l’occasion, par de nombreux invités : des choristes, un joueur de congas, un guitariste et Arnaud Frandin, le leader de Malted Milk qui chante en duo sur “Yesterday”. Après les deux EP précédents et de nombreuses expériences live, ce premier album concrétise les espoirs placés dans cette alliance féconde et leur volonté commune de *“semer des*

graines de soul” : aux confins du funk et du gospel, les dix morceaux sont portés par un groupe pétri de groove et une voix d’exception. Cela débute par une injonction funky, “Never Givin’ Up” mais, en dehors de quelques morceaux syncopés et dansants, dont le très offensif “You Don’t Need Me”, la plupart préfèrent la suggestion à la démonstration offensive, et la tonalité générale se situe davantage du côté complaintes soul élégantes comme “Different Ways” ou “Hey Girl”, et ballades onctueuses (“Society Clock”, “I Followed My Man”), le tout ponctué de réminiscences gospel (“Rainy Day”). Plutôt qu’une démonstration de force, l’album privilégie la séduction, c’est l’occasion idéale pour la chanteuse Hawa de montrer toute l’étendue de son registre vocal : elle peut rugir, mais préfère moduler, contrôler et elle impressionne par sa capacité à se hisser au niveau de ses modèles, les divas blacks de la soul. ✪✪✪

H.M.

Hugo Chastanet

“Dix Chansons Naturelles Et Sauvages”

HOT PUMA RECORDS

En 1996, Hugo Chastanet s’appelait simplement Hugo et sortait son premier album “La Formule” chez les Belges de Crammed, sous la production magique de Bertrand Burgalat. Puis, il y eut un deuxième album pour la vénérable maison de Marc Hollander, sous une pochette du talentueux Charles Berberian. Depuis 2014, ce sont encore des activistes pop d’outre-Quiévrain, via le label Hot Puma, qui soutiennent la carrière de ce songwriter de génie dont on aimerait enfin que le grand public découvre les accrocheuses chansons. “Dix Chansons Naturelles Et Sauvages” porte bien son nom, et a tout pour plaire. L’album s’ouvre sur “Solide Et Solitaire”, une profession de foi avec les vers suivants : *“J’ai perdu mon père et ma mère, mais ce n’est pas très grave”* qui touchent une partie du cerveau comme peu d’artistes savent le faire. Chastanet n’est pas sectaire et sa reprise du “Que Marianne Etait Jolie” prouve à quel point Michel Delpech était un grand artiste pop, comme en atteste son album psychédélique de 70. Les chansons de Hugo Chastanet paraissent claires et évidentes… le plus difficile à obtenir.

En Belgique, il existe un véritable goût pour les belles mélodies, ce qui sauve les artistes français écartelés entre une certaine hype germanopratine et une variété avariée qui truste les ondes. Cependant, restons optimistes, un jour, peut-être, redécouvrira-t-on l’album éponyme de Michel Delpech, dont celui de Hugo est le digne fils spirituel, non pas au niveau de la forme mais de l’esprit. De grandes chansons qui touchent au plus profond. ✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Réédition du mois

The Flamin' Groovies

"BETWEEN THE LINES — THE COMPLETE JORDAN/ WILSON SONGBOOK'71-81"

Grown Up Wrong! (Import Gibert Joseph)

Loney est parti et le jeune Chris Wilson est arrivé

C'est l'histoire d'un triste fiasco dont le groupe est aussi responsable que le mauvais timing. Il y eut les Groovies rock'n'roll de la période Kama Sutra, avec Roy Loney, auteurs de très bons albums dont le fantastique "Teenage Head", sorti en 1971 (Jagger aurait dit que c'était "Sticky Fingers" en mieux). Avec ce disque, les Groovies sont devenus les chéris des esthètes du rock (et de pas mal de futurs punks) au même titre que les Stooges, MC5 ou le Velvet Underground. Puis, Roy Loney est parti et le jeune Chris Wilson est arrivé fin 1971. En 1975, grâce à un concert à l'Olympia organisé par Marc Zermati, et auquel assistait le mythique Seymour Stein, le groupe est signé chez Sire. Les Groovies partent en Angleterre, aux studios Rockfield, où l'excellent producteur Dave Edmunds, lui-même porté sur beaucoup de bricoles rétro, leur concocte un nouveau son (voir les étincelles dont il est responsable sur le premier Stray Cats). Ce qui tombe à point nommé puisque le groupe se réinvente totalement musicalement. Avec des chœurs grandioses, plein de guitares dont des douze-cordes, ils enregistrent un chef-d'œuvre gavé de chansons hyper mélodiques, dont celle qui donne son titre à l'album, "Shake Some Action". Mais, alors que l'album sort en 1976, c'est l'année zéro du punk, et lorsqu'ils jouent à Londres avec les Ramones en première partie (également chez Sire), ce sont les New-Yorkais qui leur volent la vedette. Les Pistols, les Jam ou Eddie & The Hot Rods veulent bien reprendre les Who de la période mod en les dynamitant, mais les jeunes punks ne veulent pas de ces vieux Américains qui semblent faire une fixette sur les quatre premiers albums des Beatles (avec le look qui va avec). Jordan et Wilson (avec désormais Mike Wilhelm, le groupe compte dorénavant trois guitaristes) s'entêtent à truffer leurs albums de reprises des Stones, des Beatles et des Byrds, dans des versions tellement respectueuses et fidèles qu'elles en deviennent inutiles. Lorsqu'on lui demandait pourquoi, Jordan avait l'aplomb de répondre que ces mêmes groupes ne s'étaient pas privés d'enregistrer des reprises à la pelle, et qu'il avait trop de bonnes chansons pour les éparpiller sur des albums dont il savait qu'ils seraient mal promus par Sire. Résultat, les Groovies sont passés pour des ringards revivalistes incapables d'écrire des chansons. D'où le titre de cette fabuleuse compilation, "The Complete Jordan/ Wilson Songbook", qui contient tous les enregistrements de ce line up, sans les reprises, pour mieux montrer à quel point Jordan et Wilson étaient des compositeurs exceptionnels. Cela commence par des démos enregistrées chez Danny Mihm en 71, et sorties chez Skydog en 73 ("Grease" et "More Grease"). Le son est rugueux — surtout les voix —, mais les Groovies jouent comme des malades et atteignent un niveau de haute énergie digne des plus grands groupes de Detroit. Dommage que des morceaux comme "Let Me Rock", absolument fabuleux malgré son titre lamentable à la AC/DC, n'aient jamais été proprement finalisés. Puis la compilation aligne les compositions de la période Sire, et là, c'est un déluge de merveilles : "Shake Some Action", "You Tore Me Down", "I'll Cry Alone", "I Can't Hide", "Yeah My Baby", "First Plane Home", "In The USA", "Yes It's True", "Between The Lines" ou l'incroyable "Teenage Confidential", l'une des plus belles chansons du monde. Il y a des douze-cordes, du clavecin, de la cithare, des basses ronflantes, des arpèges, des chœurs divins. Le tout sonne à merveille mais n'était pas fait pour son époque, même si des gens de bon goût, dont les Dogs, dès le début des années 70, étaient archi fans. C'est donc la compilation idéale pour ceux qui ne veulent pas s'embarrasser de toutes les reprises (même si certaines, comme "She Said Yeah", "I Feel A Whole Lot Better" ou "There's A Place", sont franchement réjouissantes). Un livret résume à merveille l'histoire complexe de ce groupe qui a souvent manqué ses rendez-vous avec le public, et se termine avec une interview de… Marc Zermati. Espérons qu'il ait eu le temps de la lire. Quant à Jordan et Wilson (ce dernier étant plus tard parti rejoindre les Barracudas), c'était un tandem de compositeurs capable d'atteindre le niveau de Jagger et Richards comme de Lennon et McCartney.

Photo archives Rock&Folk - DR

NICOLAS UNGEMUTH

Rééditions

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Davantage de guitares et quasiment aucun clavier

Shoes

"ELEKTRAFIED – THE ELEKTRA YEARS 1979-1982"

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Autre fiasco, les Shoes… Ces surdoués venus de Zion, Illinois, avaient autoproduit plusieurs albums dans les années 70 (réunis dans un excellent coffret évoqué dans ces pages, "Anthology 1973-1978") dont un, en particulier, "Black Vinyl Shoes" se retrouva encensé par toute la critique rock en 1977. Normal, ces magiciens de la mélodie savaient écrire des chansons inoubliables, dont le fameux "Okay!" (sorti dans une autre version sur le label de Greg Shaw, Bomp!). Inévitablement, les majors se dirent qu'il fallait signer ces inconnus aux refrains et couplets merveilleux. Seymour Stein, encore lui, leur fit une offre, mais celle d'Elektra était plus généreuse. Les Shoes l'ont acceptée. Erreur. Stein et Sire savaient promouvoir ce genre de musique, Elektra, non. La maison voulait que le groupe devienne les nouveaux Cars, d'autres voulaient qu'ils sonnent comme The Knack qui venait de cartonner avec l'idiotie "My Sharona". C'était le quart d'heure de la power pop, alors que les Shoes ne savaient même pas de quoi il s'agissait. Elektra les envoya enregistrer au prestigieux studio The Manor (où il fallut désinfecter le micro de John Lydon qui venait d'y enregistrer "Metal Box"), sous la houlette d'un producteur qui avait travaillé avec Queen ! Lequel leur concocta un son très professionnel — que le groupe trouva trop aseptisé —, avec même quelques synthétiseurs, mais qui déboucha sur plusieurs féeries, notamment au niveau des chœurs (l'un des grands talents des Shoes), comme le prouve "Too Late", merveille des merveilles, l'une des plus tristes chansons d'amour au monde *("Every Time I Meet You, I Wish I Could Believe You : Do You Ever Mean A Thing You Say?").* Elektra se moquait de la promo et ne comptait que sur les radios, se contentant d'envoyer des singles aux programmateurs. "Present Tense", premier album des Shoes sur une major, alla droit dans le mur. Pour le nouvel album, il fut décidé de mettre les bouchées doubles : le groupe fut expédié à Los Angeles pour y être produit par Richard Dashut, l'homme de "Rumours" et de "Tusk" de Fleetwood Mask. Surprise, "Tongue Twister", contre toute attente avec un tel producteur, sonne plus nerveux que son prédécesseur et renoue avec l'esprit du mythique "Black Vinyl Shoes", avec davantage de guitares et quasiment aucun clavier. Dashut a fait du bon travail, comprenant la musique du groupe sans tomber dans les gadgets sonores de l'époque. Le groupe sort encore son lot de chansons hyper mélodiques ("Girls Of Today", "Your Imagination"), écrites par trois songwriters différents. Le producteur leur aura fait passer 630 heures en studio pour l'enregistrement, et 143 pour le mixage, ce qui a dû coûter cher à Elektra, surtout lorsque l'album, "Twisted Tongue", fit encore moins parler de lui que "Present Tense". Une dernière chance fut accordée au groupe pour un troisième essai. La maison de disques n'y croyait tellement plus qu'elle refusa même de financer une vidéo pour MTV, qui venait d'apparaître. "Boomerang" (qui devait s'intituler "Animation") fut donc enregistré par des Shoes déprimés, peu motivés, cherchant désespérément, sans y parvenir, à écrire le tube qui pourrait passer à la radio et les sauver. Ils réalisèrent, comme dans les années 70, l'album chez eux, à Zion, sans producteur, mais l'envie désespérée de trouver le succès s'entend un peu trop : mauvaise saturation, synthés ringards… Le groupe cherchait manifestement un peu trop à coller à son époque (1982). Restent de belles choses ("Curiosity", "Too Soon"), mais il ne retrouvait pas la magie de ses débuts. Ce coffret réunit tout cela sur trois CD, plus un quatrième consacré à toutes sortes de raretés. Les puristes de la power pop préféreront celui des premières années, mais les fans voudront absolument celui-ci, qui montre tout de même leur grand talent de mélodistes, même si l'habillage sonore leur sied moins.

Giant Sand

"RAMP"

Fire

Le groupe de Howe Gelb a sorti beaucoup d'albums. Sans doute trop pour qu'on ait pu suivre sa carrière attentivement, mais "Ramp" est incontestablement le meilleur du lot, paru durant l'âge d'or de Giant Sand qui, à l'époque, ne sortait que des chefs-d'œuvre ne ressemblant à rien de connu, qu'il s'agisse de "Center Of The Universe" ou "Glum" (même "Chore Of Enchantement", sorti en 2000, reste excellent, sans parler du projet OP8 avec Lisa Germano). Giant Sand avait commencé comme un groupe bruitiste, limite inaudible, puis a ensuite appris à développer des mélodies équilibristes dont le chaos et le bordel évoquent un Pavement qui n'aurait pas écouté The Fall. "Ramp" attaque fort d'emblée avec deux titres monstrueux. Le premier, "Warm Storm", est chanté avec l'ex-femme de Gelb, Paula Jean Brown (des Gogo's), le second, "Romance Of Falling", avec sa nouvelle compagne, Victoria Williams (l'ex de Peter Case, madame avait du goût). Puis, dès le troisième morceau, "Wonder", sorte de ballade folk et country, le groupe montre l'étendue de son talent. Avec le dobro du regretté Rainer, les chœurs d'une petite fille, un morceau désuet chanté par le voisin du groupe, Pappy Allen ("Welcome To My World"), la contrebasse de Joey Burns, et la batterie subtile de John Convertino (ces deux-là partiront monter Calexico) Giant Sand fait des miracles, tandis que les solos de Gelb sont aussi déjantés que ceux des premiers Dream Syndicate. Sa voix, merveilleuse, évoque celle de son ancien voisin de Tucson, Dan Stuart (Green On Reed), sans la fragilité

Rééditions

Comme du Shangri-Las gothique

ni l'ironie. Pour la réédition de cette merveille qui n'a pas pris une ride, un second CD propose sept morceaux enregistrés live dans le studio le 30 janvier 1991. Un joli bonus.

Rowland S. Howard

"TEENAGE SNUFF FILM"
"POP CRIMES"
Mute (Import Gibert Joseph)

Pauvre Rowland S. Howard : dans le rock and roll, seuls les plus forts survivent. Son vieux compagnon Nick Cave a su se délivrer de ses démons ; lui, non, il en est mort. En 1999, après les dissolutions de These Immortal Souls et Crime & The City Solution, il revenait avec "Teenage Snuff Film", merveille de rock noir comme on parle de film noir. Avec Mick Harvey, impeccable à la batterie, et ce jeu de guitare unique (comme du Ennio Morricone très sombre), au son twang et au vibrato dramatique, en grande voix, Rowland sortait une collection de chansons impeccables. "She Cried", de Jay And The Americans sonne comme du Shangri-Las gothique, et sa reprise invraisemblable et métamorphosée de "White Wedding" de Billy Idol hérisse les poils. "Autoluminescent", "Silver Chain" et "Sleep Alone" sont déchirants, et on peut dire qu'il s'agit de ce qu'il a fait de mieux avec "Pop Crimes", également excellent, peut-être même encore plus beau, et forcément très touchant sachant qu'il est sorti deux mois avant sa mort en 2010. Le fidèle Mick Harvey assure encore à la batterie et à l'orgue, quelques cordes enrobent le tout, et Johnnie Standish apporte des chœurs somptueux sur le merveilleux "(I Know) A Girl Called Johnny". La production parfaite et l'utilisation savante du silence et de l'espace (comme sur "Teenage Snuff Film") font de cet ultime enregistrement un enchantement, si tant est qu'on puisse décrire ainsi une musique aussi intense et poignante : quel cœur de pierre peut écouter "Shut Me Down" sans verser une larme ? Souhaitons que l'âme tourmentée de Rowland S. Howard ait enfin trouvé la paix.

Neneh Cherry

"RAW LIKE SUSHI"
Virgin (Import Gibert Joseph)

Dans un registre nettement plus gai, signalons, avec un peu de retard pour cause de confinement, la réédition de cette pépite datée de 1989. Un mélange de pop, de soul et de hip-hop avec des compositions grandioses ("Manchild"), des samples, des beats et des bidules sonores extraordinaires, bénéficiant de la présence de Bomb The Bass, Nellee Hoopper, Mushroom et 3D (Massive Attack). Le merveilleux "Buffalo Stance" demeure toujours aussi parfait trente ans plus tard : sans doute le plus grand morceau de dance avec "Groove Is In The Heart" de Deee-Lite de ces années-là. Mais les paroles du tube de la déesse métisse étaient nettement plus intelligentes, et ses talents de chanteuse plaçaient Miss Cherry quelques étages au-dessus. Parfait pour les vacances.

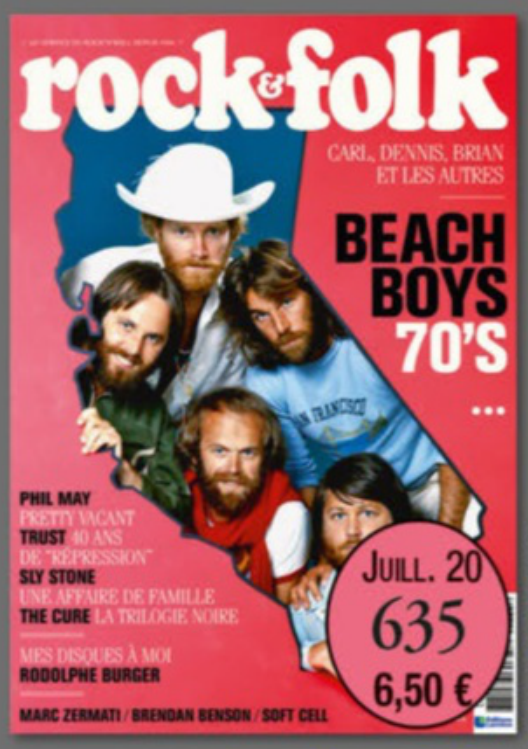
Johnny Hallyday

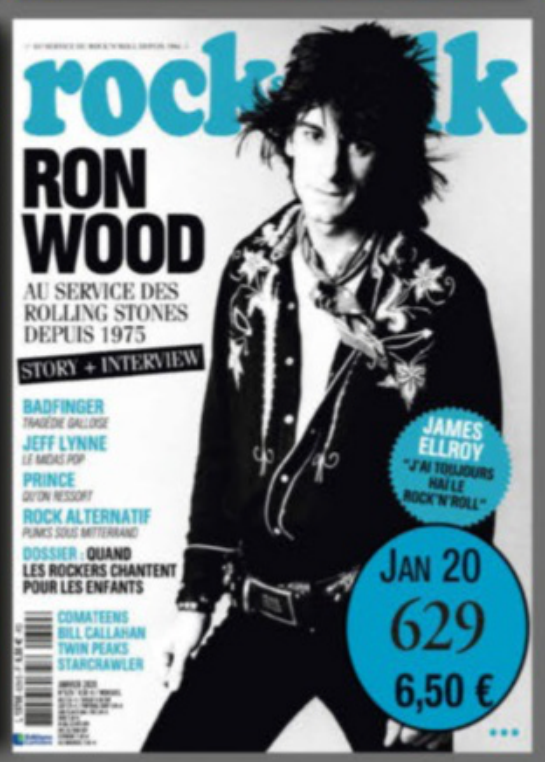
"JOHNNY 69"
Mercury/ Universal

1969 fut une année particulièrement faste pour celui qui était encore l'idole des jeunes. C'est ce que ce coffret luxueux (4 CD) met en lumière. Tout d'abord, l'album "Rivière… Ouvre Ton Lit" (agrémenté de prises alternatives et d'inédits). Sans doute l'un de ses meilleurs disques, en tout cas le plus violent, le plus fou et le seul capable de rivaliser avec les meilleures productions anglo-saxonnes de l'époque. Enregistré à Londres en compagnie des Blackburds menés par Micky Jones et Tommy Brown, avec le renfort de Steve Marriot, Ronnie Lane et Peter Frampton, il sonne comme l'œuvre d'un groupe et surfe sur un imparable répertoire original (concocté par Micky Jones et Tommy Brown pour la musique, Long Chris et Gilles Thibaut pour les textes), avec des incontournables du mythe Hallyday comme "Voyage Au Pays Des Vivants" ou "Je Suis Né Dans La Rue". Trop extrême et décalé par rapport à la variété française de l'époque, il n'enthousiasma que les (nombreux) fans, mais le succès grand public fut au rendez-vous quelques mois plus tard avec le slow emblématique "Que Je T'Aime", décliné ici dans de multiples versions, comme celle en italien ("Quanto Ti Amo"), ou une interprétation intimiste au piano. Mais 1969 fut aussi intense d'un point de vue scénique avec, pendant trois semaines au Palais des Sports, un spectacle démesuré, novateur et très tendance (immortalisé par un enregistrement inédit, meilleur et plus complet que celui commercialisé auparavant), et une tournée en province dont l'ampleur et l'enthousiasme hystérique du public sur fond d'incantations sexuelles ("Je Te Veux") et de rock psyché ("A Tout Casser") est restitué par la captation d'un concert fougueux à Port Barcarès : malgré un son approximatif, ces témoignages live intenses permettent de comprendre pourquoi, en 69, le rock français, c'était Johnny.

H.M.

rock&folk





L'ÉCRIN INDISPENSABLE

20 € + frais de port

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires VROFP20

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant.
Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

N° ou Ecrin	Prix
Frais de port	
Total	

*Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin
DOM-TOM, Etranger nous contacter
au + 33 43 44 62 43 79

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

L'avocat des poivrots, taulards, fermiers suicidaires, laissés-pour-compte

Porter Wagoner

"TORE DOWN"

RCA

IL N'EST PAS SEULEMENT CELUI QUI PERMIT A JAMES BROWN DE SE PRODUIRE DANS LE TEMPLE DE LA COUNTRY, LE GRAND OLE OPRY. Pas seulement le cow-boy à Stetson qui apparaît aux côtés de Clint Eastwood dans "Honkytonk Man". Il est aussi celui par qui, en 1966, l'Amérique se prend un gros flash en pleine poire.

L'émission "The Porter Wagoner Show" passe à la couleur, les trois millions de téléspectateurs hallucinent en découvrant les costards bariolés et pétaradants du présentateur. Porter Wagoner, cauchemar de la génération hippie, offre à ses fidèles un trip de LSD sans buvard. En 1967, Wagoner, 40 piges, sommité de Nashville, surnommé Mr Grand Ole Opry, booste la popularité de son show avec une nouvelle recrue : Dolly Parton, 21 ans, qui intervient chaque semaine à ses côtés. C'est du gagnant-gagnant : Dolly va devenir une star et, grâce à l'attractive chanteuse, Wagoner, vieux briscard qui aligne les hits depuis 1955, reste dans le coup. Au début, c'est surtout elle qui en profite : Porter, l'ayant fait signer chez RCA, lui permettra de pénétrer les charts grâce à leurs duos. Et puis, la balance s'inverse. À partir de 1971, Dolly obtenant un gros hit avec "Joshua", c'est le rayonnement de la belle blonde qui bénéficie au présentateur. Alors, quand elle lui annonce en 1974, suite au triomphe de "Jolene", qu'elle n'a plus à supporter son autorité, qu'elle se casse, c'est un peu la soupe à la grimace. Dolly tente de faire passer la pilule en dédiant à son mentor "I Will Always Love You". Ému, Porter lui colle un procès, réclamant 3 millions de dollars. Un tremblement de terre de magnitude dix à Nashville : mariés chacun de leur côté, la rupture semble dépasser le cadre professionnel pour que ces deux artistes se déchirent aussi violemment. L'affaire sera réglée à l'amiable, Dolly et Porter redeviennent copains, et c'est elle qui l'intronise au Country Music Hall Of Fame en 2002.

Photo Getty Images

Le plus regrettable dans ses aventures avec Dolly, c'est que les albums de Porter passent alors au second plan. Pourtant, durant cette période, entre 1967 et 1974, Wagoner enregistre plusieurs chariots de merveilles. Parton n'a-t-elle pas titré son album de 1972 "My Favorite Songwriter, Porter Wagoner" ? En effet, l'homme sait composer de sacrées chansons — frissons garantis sur "Moments Of Meditation". Il s'impose également comme un interprète de première classe, capable de magnifier les compositions des autres, celles de Dolly en tête — il suffit d'écouter l'incroyable "Out Of The Silence (Came A Song)", en 1967. Entertainer au physique pas facile, sourire niais vissé à la face, il peut délivrer des standards de haute volée. Mais ce sont ses chansons les plus mortifères qui font la différence — celles qui donnent envie de se pendre, alors que ses tenues de cow-boy d'opérette, elles, provoquent l'hilarité. La face obscure du présentateur kitsch, apparatchik de Nashville, crooner pour grands-mères suprémacistes : derrière le parvenu sentimental, un gothique hardcore, fasciné par les tragédies, les histoires d'amour macabres, le champion des *murder ballads*, l'avocat des poivrots, taulards, fermiers suicidaires, laissés-pour-compte. Il dédie tout un disque aux alcoolos : "The Bottom Of The Bottle". "The Cold Hard Facts Of Life", "Confessions Of A Broken Man", ses titres d'albums font dans l'explicite. "Tore Down" sort en 1974, quand Dolly fait ses valises. Toutes les chansons sont de Wagoner, sauf deux, signées Parton : "Cassie" et "Old Black Kettle", deux sommets. Porter aussi se surpasse, avec "Nothing Between", et surtout "George Leroy Chickashea". "*Un sang mêlé coulait dans ses veines/ Flinguant sa conscience et la remplissant de honte/ Il n'avait aucun respect ou sentiment pour personne, y compris pour lui-même*". Puis : "*Je l'ai vu tuer un homme à mains nues sans lui montrer la moindre pitié*". Et enfin : "*Il gravit les treize marches vers la trappe/ Se tint dessus sans expression dans les yeux/ Et quand le pasteur lui demanda s'il voulait prier/ Il a regardé le ciel et dit : Je n'ai ni race ni croyance, je prie pour mourir*". Là où l'empathie de Wagoner terrasse, c'est quand il passe du chant à la parole, quand il se met à narrer son récit de sa voix grave avec cet accent yankee pur jus, accélérant, ralentissant, vocalisant, articulant, donnant à ses mini-odyssées une profondeur terrible. Lui, qui a pourtant chanté dans les sixties des compositions de Willie Nelson et Waylon Jennings, se retrouve, en 1974, définitivement ringardisé par les Texans de l'*outlaw country*, plus rock'n'roll. Pas grave : son côté tonton démodé, cow-boy obsolète, fait partie de sa panoplie — c'est son charme. Il meurt d'un cancer en 2007, à Nashville. Sa famille est à ses côtés, Dolly Parton aussi. ★

Première parution : mars 1974

Les disquaires sont de nouveau ouverts

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

Pale Saints
"The Comforts Of Madness"
4AD

Les disquaires sont de nouveau ouverts, les services postaux aussi. Il est temps désormais de se pencher sur les disques sortis ces quatre derniers mois. Quoi de mieux pour commencer que "The Comforts Of Madness", premier album de ce trio anglais originaire de Leeds ? Réédité pour la première fois en vinyle depuis sa publication originale, il y a trente ans, cet album dévoile un groupe dont la vision du shoegaze ne se restreint pas aux trips atmosphériques, entre titres doux et mélancoliques ("Sight Of You") et mélodies dream pop ("You Tear The World In Two"). Le vinyle est proposé en deux versions : l'une reprenant l'album original à l'identique, l'autre augmentée d'un second disque de démos et de sessions live chez John Peel.

The Strokes
"Is This It"
RCA

Attention, disque important. Avec "Is This It", The Strokes ont ouvert la porte à une vague de groupe (*"en The"* comme on disait à l'époque) qui a remis le rock à guitares au cœur de l'action (The White Stripes, The Hives, etc.). The Strokes ont réussi, avec leur premier album, un classique instantané qui a lancé les années 2000 avec des morceaux pleins d'énergie et de fraîcheur, sous influence Velvet Underground et Television ("The Modern Age", "Barely Legal"). Le rock était à nouveau sexy, cool et enthousiasmant, n'en déplaise aux snobs de la scène garage et autres râleurs invétérés.

Cette réédition sur vinyle blanc propose la pochette d'origine non censurée et le tracklisting initial (avec "New York City Cops").

Happy Mondays
"Pills 'N' Thrills And Bellyaches"
London

Pilules, frissons et maux de ventre. Voilà quel était le programme de Shaun Ryder et les Happy Mondays lors d'une soirée ordinaire à l'Hacienda, club mythique de Manchester à la fin des années 80. Un style de vie érigé en forme d'art par ce groupe turbulent, engagé dans la fusion du rock et de la house music. La musique des Happy Mondays fut la bande-son de ces soirées folles nourries à l'ecstasy, et "Pills 'N' Thrills And Bellyaches" demeure l'album emblématique de cette scène, avec ses rythmes house, ses guitares acides et ses mélodies empruntées à gauche et à droite ("Kinky Afro", "Step On"). Remasterisation à partir des bandes d'origine, visuel retravaillé par Central Design Station, cette réédition est à la hauteur.

BB King & Eric Clapton
"Riding With The King"
Reprise

Il y a vingt ans, Eric Clapton réalisait le rêve d'une vie : accompagner, le temps d'un disque, BB King, maître du blues made in Memphis. Cette collaboration où les deux comparses revisitent le répertoire de King ainsi que des classiques du blues a eu un succès considérable à sa sortie. Malgré le manque d'aspérités de l'ensemble, l'album fonctionne parce que Clapton laisse la place centrale à King et se met au service de son héros. L'album revient en double vinyle, avec deux enregistrements inédits ("Rollin' And Tumblin' " et "Let Me Love You Baby", bien meilleurs que d'autres titres ici).

Art Brut
"Bang Bang Rock & Roll"
Alcopop !

Il faut le dire : le premier album d'Art Brut est un des chefs-d'œuvre du rock anglais du 21ème siècle. Art Brut, c'est The Fall qui aurait pour leader un mec incapable de se prendre au sérieux (et de chanter). De "Rusted Guns Of Milan" (mise en musique d'une panne sexuelle) à l'ironique "Moving To LA", en passant par l'ode à son amour d'enfance "Emily Kane", chaque chanson est une vignette plus drôle que la précédente, où Eddie Argos fait mouche avec ses aphorismes. Quelques titres ici, tels que "Modern Art" ou "Formed A Band" sont des hymnes post-punk mordants. Cette réédition tant attendue arrive à point nommé pour les quinze ans de cet album culte.

Nouveautés

Sleaford Mods
"All That Glue"
Rough Trade

Sleaford Mods narrent depuis une décennie le quotidien maussade d'un royaume où tout est pourri à grands coups de beats électroniques et de punchlines provocatrices. Depuis leurs débuts, Sleaford Mods avancent dans le *do it yourself* le plus total, avec un amour jamais démenti pour le vinyle. Des dizaines de singles ont été publiés en petit nombre, dont plusieurs morceaux sont sélectionnés ici ("Routine Dean", "TCR", "Slow One's Bothered"). Ce double-album propose surtout une dizaine d'inédits, notamment issus des sessions de "Key Markets" de 2015 ("Big Dream", "Fat Tax"...) et "Divide And Exit" de 2014 ("Blog Maggot"). La version vinyle limitée de l'album propose un livret de seize pages, et surtout un flexi-single contenant "All That Glue", qui donne son nom à l'album.

Kcidy
"Kcidy A Dit"
Le Pop Club / Another Record

Jeune musicienne lyonnaise, Pauline Le Caignec a créé sous le nom de Kcidy un univers électronique aussi étrange que fascinant. Son album, conçu dans le cadre d'une résidence artistique, est né sous une contrainte étonnante : l'artiste a rencontré des musiciens amateurs à qui elle offrait, sous forme d'un jeu de *Jacques a dit* musical, un cadre sur lequel improviser. Ces sessions ludiques ont donné naissance à dix-huit morceaux singuliers, oscillant entre musique électronique à l'ancienne ("Zone 4"), disco synthétique ("Fière De Toi"), pop atmosphérique ("Plus Loin", "Les Cobayes"), et même library music ("Tripos 4000") pour un disque laboratoire réjouissant.

Red Mass
"A Hopeless Noise"
Numavi Records / Label Etiquette

Projet multimédia porté par le guitariste Roy Vucino et sa femme claviériste Hannah Lewis, Red Mass est autant versé dans l'illustration et les films d'animation que dans le rock'n'roll. Pour son nouvel album, le groupe est allé débaucher quelques invités de marque pour produire un album inclassable. Entre garage rock ("Fall From Grace", avec King Khan), punk ("Killer On The Loose" où on reconnaît les hurlements inimitables de Rick Froberg des Obits) ou disco punk déglingué ("Sharp" sur lequel Mac DeMarco vient poser sa voix sur le refrain), le disque est un voyage magnifique.

45 tours

Nathan Roche
"Piano, Woman And Bicycle"
Gone With The Weed

Entre deux disques du Villejuif Underground et de CIA Débutante, le poète australien Nathan Roche enregistre sous son propre nom. Comme l'indique le titre du single, Roche chante avec sa verve habituelle les pianos publics (qu'il déteste), une femme adultère et les Vélib' en mauvais état sur des rythmes post-punk. Trois titres fun et jubilatoires.

Kim Fowley
"The Trip"
Cameleon

"Summer time here, kitties/ And it's time to take a trip" chante Kim Fowley en ouverture de ce classique garage. Celui qui reste le plus grand opportuniste de l'histoire du rock avait, dès 1965, senti venir la vague psychédélique. Son premier single sous son nom propre, "The Trip" est une ode au LSD aussi barrée que brillante. Cette réédition du rarissime EP français, qui contient quelques faces B sur la même thématique ("Beautiful People"), est magnifique.

The Other Half
"Mr Pharmacist"
Cameleon

On poursuit sur le même thème, avec "Mr Pharmacist" de The Other Half, pendant américain du "Doctor Robert" des Beatles, ode à celui qui prescrit au groupe des *vitamines*. Popularisé par The Fall et titre emblématique du coffret "Nuggets", ce morceau est réédité tel qu'à sa sortie en France en décembre 1966, sur un superbe EP où les faces B bluesy valent aussi le coup ("It's Too Hard"). ❑

Photo Bruno Berbessou

Discographisme_34

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"In The Court Of The Crimson King"

King Crimson

Première parution : 10 octobre 1969

Après deux années de tâtonnements sous le nom de Giles, Giles & Fripp, King Crimson naît début 1969, avec l'arrivée du bassiste chanteur Greg Lake, du multi-instrumentiste et compositeur Ian McDonald et du poète Peter Sinfield, qui rebaptise le groupe d'après son texte "The Court Of The Crimson King". Les quelques concerts donnés en avril 1969 au Speakeasy, club branché des musiciens londoniens, permettent au groupe d'être invité à l'émission radiophonique de John Peel, Top Gear, puis de se produire chaque dimanche durant trois mois au Marquee. Mais la véritable rampe de lancement est la participation à la première partie du fameux concert des Rolling Stones du 5 juillet 1969 à Hyde Park, devenu un hommage à Brian Jones, décédé deux jours auparavant. Ce rappel brutal à la réalité de la violence de l'univers musical, quelques mois avant la tragédie d'Altamont, résonne étrangement avec l'univers pessimiste et sanglant du premier album de King Crimson. Présage ou signe des temps ? Grâce à cette exposition instantanée à un large public, King Crimson entre en studio à partir de juin 1969 pour y graver son premier opus, qui sortira en octobre de la même année. Mais, malgré une presse enthousiaste reconnaissant le fort potentiel du groupe, King Crimson demeure un groupe underground. De plus, il œuvre dans un genre nouveau — la musique progressive — qui n'a pas encore fait école. Aussi, il ne parvient pas à trouver une maison de disques obligeant ses deux managers (David Enthoven et John Gaydon) à créer leur propre label pour l'éditer. Auteur de l'ensemble des paroles, Peter Sinfield supervise également le jeu de lumière sur scène, l'organisation des concerts et, plus globalement, l'image du groupe. Aussi, la réalisation de la pochette lui est-elle également confiée. Sinfield pense immédiatement à Barry Godber, un jeune étudiant de la Chelsea Art School avec qui il a travaillé dans une société d'informatique, l'English Electric Computers. De plus, Barry est un proche. Il a assisté à de nombreuses répétitions, ce qui ne l'empêche pas d'être profondément impressionné par les morceaux enregistrés que lui fait écouter Sinfield et principalement par "21st Century Schizoid Man". Gravé sciemment à la fin des sessions, ce morceau a récolté toute la tension accumulée durant les séances d'enregistrement. Pour l'exécution de la pochette, le poète et parolier donne au jeune peintre une seule indication : *"La pochette doit sortir du lot chez les disquaires."*

Quelques semaines plus tard, lorsque Barry Godber dévoile au groupe son tableau réalisé à l'aquarelle, c'est la stupeur, mais une stupeur mêlée de fascination. À première vue, ce visage déformé par un cri d'horreur, à propos duquel Sinfield dira que Barry s'était inspiré du sien grimaçant devant un miroir, reflète l'impression ressentie par le morceau "21st Century Schizoid Man". Les paroles chantées par la voix distordue de Greg Lake, soutenue par le riff de guitare puissant, voire hard rock, de Robert Fripp évoquent des portoirs de sang, des fils barbelés, un bûcher de politiciens, des innocents violés par un incendie de napalm, des enfants qui saignent... Bref, tout ceci semble être l'enfer promis à *l'homme schizoïde du 21e siècle*. Occupant la totalité de la pochette, le visage est déformé par la douleur ou l'inquiétude massive. Le cadrage serré amplifie l'impossibilité de leur échapper. La chair rose, soutenue d'un léger ton bleu violacé, souligne la congestion. Mais le regard tourné vers sa droite indique clairement que la menace est hors-champ. Celle-ci apparaît en ouvrant la pochette double. On y voit une joue se démultipliant, aux confins de laquelle l'oreille se tend vers une planète noire. S'agit-il de la terre endeuillée par la violence ? L'homme schizoïde est celui qui a perdu l'intérêt de l'apport de l'autre. Il se complaît dans la solitude et dans l'éloignement. Il privilégie l'intériorité à la relation sociale. Aussi, il met à distance le monde qui, même éloigné, semble faire encore trop de bruit. Contrairement au "Cri" d'Evard Munch, à qui l'œuvre de Barry Godber est souvent comparée, l'angoisse, ici, n'est pas existentielle. Il s'agit plutôt de dégoût, de rejet d'un monde sanguinaire, qui se fissure, largement décrit dans "Epitah" ou encore "The Court Of The Crimson King". Un monde qui transperce le personnage, puisque le fond de sa gorge s'ouvre sur l'univers, un monde qui le disloque, l'éparpille. Un monde sans sauveur car celui qui est représenté à l'intérieur, posant tel le Salvatore Mundi, bénit sans orbe dans la main gauche, affichant un sourire prédateur avec ses canines de vampire et ses yeux, d'une grande tristesse, semble nous plaindre. Il représente, pour Robert Fripp, le fameux roi cramoisi, ce roi souillé par le sang (Crimson King) lequel devient un attribut de sa personnalité, voire son patronyme (King Crimson). Cette pochette, sans titre d'album et sans nom de groupe, inaugure avec force une nouvelle décennie, celle de la désillusion, et la naissance d'un nouveau mouvement musical construit non plus sur le blues, mais fusionnant musique classique, folk, jazz et musique contemporaine. Barry Godber a réalisé cette seule et unique pochette. Âgé de 24 ans, il décédera d'une crise cardiaque six mois après la sortie de l'album. Il ne profitera pas de la postérité de son œuvre, toujours aussi fascinante aujourd'hui. ■

Qualité France

PAR H.M.

Comme des BO de films qui n'existent pas

La musique se nourrit de mélanges et de rapprochements parfois étonnants et le secteur de l'autoproduction est particulièrement propice aux expérimentations inattendues. La moitié des huit sélectionnés du mois (sur les vingt-huit arrivages à la rédaction) ont ainsi fusionné des influences diverses et exploré de nouveaux territoires.

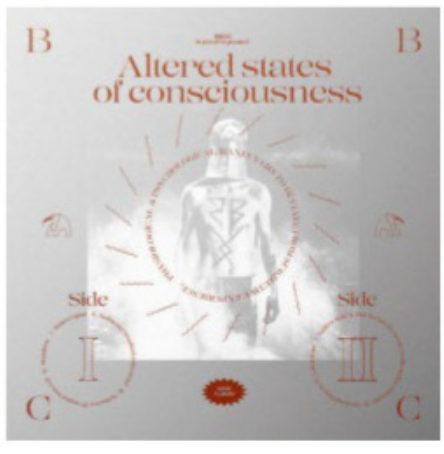
Avec ce premier disque enthousiasmant, **Al-Qasar** donne corps à son projet de fusion interculturelle né entre Paris et le Moyen-Orient. Au cœur de ce groupe à géométrie variable formé de musiciens français et arabes, se trouvent un guitariste-producteur de rock psychédélique et un chanteur-percussionniste marocain héritier de la tradition gnawa. Aux confins de la musique arabe et du rock occidental, les sept morceaux mêlent riffs de guitare et interventions d'oud ou de darbouka, percussions hypnotiques et instruments électriques, influences psyché et culture transe *("Miraj", The Arabian Fuzz, facebook.com/AlQasarOfficial).*

A l'origine du duo parisien **Staplin** préside la volonté de revivifier, en la confrontant à une modernité musicale, la tradition des albums cinématiques conçus comme des BO de films qui n'existent pas, dans la lignée des œuvres de François de Roubaix, Serge Gainsbourg et Jean-Claude Vannier. Son premier album associe ainsi de grands arrangements à une vision instrumentale plutôt trip hop. Avec divers intervenants vocaux comme April March, Halo Maud ou Mark Ker, il distille des ambiances évocatrices qui sont autant d'invitations au voyage *("Neon Shades", Velvetica Music, facebook.com/wearestaplin).*

Basé à Rouen, le quatuor **Shadows Of Planes** prend un départ prometteur avec ce premier EP vif et mélodique. Les quatre morceaux originaux oscillent entre pop rock dansant et des tendances obsédantes et sombres héritées de la new wave, ce que vient confirmer la reprise de "Some Girls Are Bigger Than Others" des Smiths. Cette bipolarité fonctionne particulièrement bien grâce à une voix féminine prenante, des rythmiques entêtantes et un festival de guitares acérées *("The Glasgow Kiss", Imperial Bedroom Records, facebook.com/shadowsofplanes).*

Avec sa guitare, **Daniel Jea** a longtemps accompagné les autres (La Grande Sophie, Françoise Hardy, Damien Saez) avant de décider, en 2010, de défendre ses propres morceaux. Ce troisième album, enregistré avec ses deux fidèles complices Émilie Rambaud et France Cartigny (batterie, chœurs, melodica), propose un rock tour à tour apaisé et convulsif, sec et lyrique, retenu et débridé, tout en faisant la part belle à des textes en français inspirés, s'essayant même à une plage expérimentale sur un long final de sept minutes *("À L'Instinct À L'Instant", Siparka, facebook.com/DanielJea, distribution InOuïe Distribution).*

S'écartant des sentiers battus, **Epilexique** propose un premier album que l'on pourrait qualifier d'électro-punk à texte ou de slam version destroy. Le duo réunit, depuis 2017, une chanteuse-auteure dont Brigitte Fontaine ne renierait pas l'univers et un saxophoniste qui s'est immergé dans la techno et la musique répétitive. Les dix morceaux martèlent avec une violence assumée des textes provocateurs déclamés sur des boucles obsessionnelles, à la recherche d'une transe musicale et textuelle *("Cérébro Dancing", Thélème Productions/ Cie Débrouill'Art, epilexique.com).*



Fondé en 2015 à Strasbourg, **BangBangCockCock** est un sextet formé de plusieurs musiciens ayant fait leurs armes au sein de Crocodiles Inc. Son second album, en anglais, poursuit une plongée dans un univers où se côtoient Can et Talking Heads. Il associe guitares, claviers et machines dans un mélange convulsif et détonant d'influences psyché et d'effluves new wave, de mélodies pop et de rythmes répétitifs proches du krautrock, d'ouvertures mélodiques et de tendances expérimentales *("Altered States Of Consciousness", October Tone Records, facebook. com/bangbangcockcock).*

Le second album de **The Togs** s'impose par l'authenticité burinée de son blues rock anglophone. Formé en 2016, le duo réunit des vétérans de la scène lyonnaise qui avaient stoppé leurs ébats après diverses expériences au sein de groupes, mais qui ont été titillés par l'envie de renouer avec la musique live et de retrouver leurs racines. Pour leur retour au front, l'option pour la simplicité d'une formule chant-guitare et le minimalisme instrumental des deux guitares acoustiques révèle toute son efficacité au diapason d'une voix rocailleuse à souhait *("Thirteen", facebook.com/TheTogs).*

Fondé à Strasbourg en 2010, **Hermetic Delight** a peaufiné son premier album (après deux EP). Fortement influencé par la new wave (Siouxsie, Cure), le quatuor, dans lequel officient deux filles (l'une à la batterie et l'autre au chant), apprécie les atmosphères sombres et a conçu les dix morceaux comme *"une divagation nocturne et urbaine"* qui se caractérise par son élégance. Mais il sait également varier le propos en flirtant avec le lyrique ou en cultivant une dimension pop et plus enlevée, à l'image de l'exubérant "Rockstarian" *("F.A. Cult", October Tone, facebook.com/hermeticdelight, distribution L'Autre Distribution).* ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Comme les Zombies, mais en plus violents

CZAR

SOUS CETTE POCHETTE UN BRIN KITSCH et les yeux écarquillés de Paul Kendrick, se cache l'un des meilleurs témoignages de cette époque charnière, entre proto prog, hard rock et pop psychédélique. Un joyau britannique dont le contenu étincelant s'échange aujourd'hui pour environ 1 700 euros sur les sites spécialisés.

Notre conte du jour se noue dans le paisible bourg de Chingford, au nord-est de Londres, à lisière de la pastorale forêt d'Epping. Avec un paternel et une grand-mère pianistes, Bob Hodges plonge dès huit ans dans le solfège, avant de passer à Ray Charles et Chuck Berry. A partir de 1962, il fomente plusieurs combos, séduisant par sa maîtrise de l'orgue Hammond. Bob se passionne ensuite pour le British Blues Boom : dans l'arrière-salle poisseuse du Cooks Ferry Inn, un pub local, il a la chance de voir Georgie Fame And The Blue Flames, John Mayall And The Bluesbreakers, Spencer David Group et même Cream, pour l'un de ses premiers shows. En décembre 1966, il répond à la traditionnelle annonce du "Melody Maker" qui, sacrée veine, le mène à intégrer les désormais très cultes The Attack, formation mod et freakbeat comptant l'innovant David O'List (futur The Nice) dans ses rangs. Il participe aux deux premiers simples chez Decca avant de claquer la porte : le meneur Richard Shirman s'est mis à dos tous les musiciens. Après cette expérience fondatrice, Bob écume les rades d'Allemagne de l'Ouest avec les Kingpins, escouade irlandaise spécialisée dans les reprises. Une vie de patachon, fort plaisante, mais le mal du pays se fait sentir. Retour à Londres. C'est par une autre annonce qu'il rejoint Tuesday's Children, alors composé de Mick Ware à la guitare, Paul Kendrick à la basse et Derrick Gough aux fûts, et fraîchement largué par son chanteur Phil Cordell. Les gamins avaient, dès 1964, accompagné un certain Steve Douglas jusqu'à un projet d'album avorté — ce dernier avait mis fin aux avances insistantes de leur mentor Joe Meek d'un direct au menton. Devenu Tuesday's Children avec l'arrivée de Kendrick, dopé par celle de Bob Hodges, le quartette publie quelques singles (la très Kinks "Baby's Gone" et ses cuivres rutilants, "Summer Leaves With A Sign" et sa fuzz saignante), participe au festival de Cambridge aux côtés de David Bowie et King Crimson, puis décroche un contrat sur le label Fontana. Nos gaillards développent un spectacle théâtral prisé qui leur permet de sillonner le Pays de Galles avec Love Sculpture, avant de méduser le Marquee ou le Speakeasy, en ouverture de Jimi Hendrix, Pink Floyd, The Kinks, The Who ou encore The Move. Sans oublier la France et les Pays-Bas, avec le Paradiso d'Amsterdam. Nantis d'un répertoire bien huilé, nos chevelus investissent les studios Philips, non loin de Marble Arch. Malheureusement, la virevoltante "Ritual Fire Dance", cheval de bataille scénique inspiré par un ballet de Manuel De Falla ("El Amor Brujo"), est écartée pour des raisons de droits. Tuesday's Children devient alors Czar, un blase un peu moins connoté pop. Cet opus, dans les bacs début 1970, s'élance sur des bases envoûtantes : la majestueuse "Tread Softly On My Dreams" et ses harmonies rêveuses, son Mellotron mystérieux, ponctuée par une six-cordes acide, frétillante. Comme les Zombies, mais en plus violents. "Cecelia", passionnant périple de huit minutes, poursuit sur cette voie avec son motif oriental soutenu par une rythmique métronomique, avant un break de clavecin et un élégant solo de Mick Ware, lequel irradie aussi sur "Dawning Of A New Day". Plus conventionnelle, "Follow Me" est dotée d'un refrain accrocheur, et l'on trouve l'obligatoire ballade, "Today", violons et crescendo à l'ampleur dramatique. Ce remarquable disque se conclut par la lysergique "A Day In September" : Czar s'éclipse définitivement sur un curieux air de fête foraine. Déjà, les premières brèches s'ouvrent : Bill Wyman, passant une tête pendant les sessions, avait suggéré un changement de batteur, ce qui a légitimement vexé Del Gough. Problème, ses ex-collègues peinent à lui dénicher un remplaçant durable. Pis, Philips n'offre aucune promotion à leur excellent disque. Czar se fend encore d'un autre single : le gospel un peu mollasson "Oh Lord I'm Getting Heavy", gravé aux studios Island avec l'aide de Patrick Campbell-Lyons (moitié du Nirvana britannique), ainsi que Denis Troy aux chœurs. Bob, mécontent de la direction musicale et fatigué de devoir compter ses shillings, s'éclipse en janvier 1971. Czar poursuit avec Paul Kendrick à la guitare douze-cordes. Il s'acoquine avec Don Hunter, ancien de Motown et proche de Stevie Wonder, qui leur finance une poignée de démos assez prometteuses, dans un genre plus laid back ("Good Morning Sunshine"). Pressentant un possible succès, il tente de les embarquer pour les Etats-Unis, mais liés à la Grande-Bretagne par leurs familles, les membres de Czar optent pour la stabilité et finissent par se séparer après une ultime tournée néerlandaise, à la fin de l'année 1971. ❑

OFFRE ABONNEMENT NUMERIQUE

1AN
soit 12 numéros
51€
SEULEMENT !

rock&folk

DISPONIBLE SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

ANDROID APP ON Google play

Available on the App Store

rocknfolk.com

SUIVEZ-NOUS SUR

PAR PHILIPPE THIEYRE

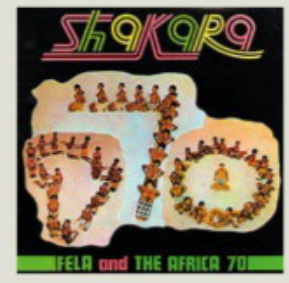
Son entente avec le batteur fou de Cream

Vivant à Courbevoie depuis plusieurs années, le batteur nigérian TONY ALLEN est décédé le 30 avril 2020 à Paris, suite à un anévrisme de l'aorte. Considéré comme la force motrice de l'afrobeat, il fut le batteur et le directeur musical de 1968 à 1979 de Fela Kuti et d'Africa 70.

Né le 12 août 1940 à Lagos, Nigeria, **Tony Oladipo Allen** alterne d'abord les concerts avec un travail pour une radio durant la journée. Musicalement, il est influencé par le jùjù qu'affectionnait son père dans les années quarante, une musique populaire des Yorubas du Nigeria marquée par l'emploi de tambours tamas, les talking drums. Il écoute également du jazz américain, en particulier les batteurs Max Roach, Art Blakey et le Ghanéen Kofi Ghanaba, alias Guy Warren, sans oublier le highlife en vogue, un style venu du Ghana à l'époque de la colonisation britannique, mêlant mélodies et rythmiques traditionnelles au calypso des Antilles et aux instruments occidentaux. Pour son premier engagement, Tony Allen est recruté pour jouer des claves dans l'orchestre highlife de Victor Olaiya. De son côté, pendant ses études de trompette, d'harmonie et de contrepoint au Trinity College de Londres entre 1958 et 1963, **Fela Kuti** a monté une formation de jazz et de highlife, Koola Lobitos. De retour au Nigeria, après un 45 tours jazz, Fela Ramson (nom qu'il remplacera par Anikulapo) Kuti invite Tony Allen à rejoindre en 1964 une nouvelle mouture des Koola Lobitos dont on peut découvrir les productions dans un coffret de trois CD, "Highlife-Jazz And Afro Soul (1963-1969)" (2005 puis 2016). C'est en 1967, au Ghana, que Fela décide de nommer le style musical de son groupe, afrobeat. Deux ans plus tard, l'orchestre tente sa chance aux Etats-Unis, se produisant surtout à Los Angeles, "The'69 Los Angeles Sessions". A cette occasion, la rencontre de Fela avec une militante des Black Panthers et du Black Power va profondément orienter son approche de la musique et de la politique vers le panafricanisme, les droits de l'Homme et le socialisme. A Lagos, chantant en pidgin local pour être compris par le plus grand nombre, il rebaptise son orchestre Africa 70 et multiplie les attaques frontales contre les gouvernements militaires corrompus du Nigeria. Un des éléments essentiels de l'Afrobeat est la puissance rythmique dégagée par la batterie de Tony Allen alliant le groove du jazz et de la soul, le beat répétitif du funk et la polyrythmie des tambours yorubas. Sur le "Live !" de 1971 enregistré à Abbey Road, son entente avec le batteur fou de Cream, Ginger Baker, est impressionnante. Un "Drum Solo", en réalité un duo, gravé à Berlin en 1978 est ajouté sur la réédition CD de 2001. Tony Allen est resté quatorze ans et plus de trente albums auprès de Fela. Avec plusieurs autres musiciens, il quitte le groupe en 1979, comme souvent suite à des désaccords sur la répartition des royalties et au manque de reconnaissance de la part du leader. Il rejouera ponctuellement avec Fela dans les années 80. Tony Allen met sur pied sa propre formation en 1979 avant de s'installer en Angleterre en 1984, puis, peu après, en France. Musicien très ouvert, il n'a jamais hésité à participer à des expériences très différentes, souvent expérimentales ou électro, soit en tant qu'accompagnateur — King Sunny Ade, Ray Lema, Amina, Pierre Vassiliu, Khaled, Doctor L, Ernest Ranglin, Sébastien Tellier, Charlotte Gainsbourg, Air, Grace Jones, Angélique Kidjo, Chicago Afrobeat Project, Gonjasufi —, soit en tant que membre à part entière — Psyco On Da Bus, Tony Allen & Jim Tenor, The Good, The Bad And The Queen avec Damon Albarn, Paul Simonon et Simon Tong, Rocket Juice & The Moon, Moritz Von Oswald Trio. ❑

Top 4

AVEC FELA ET THE AFRICA 70

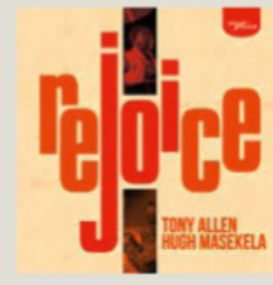


"Shakara" *(1972)*
"Shakara" est représentatif du style Fela : interaction du chant soliste, psalmodié ou martelé, et des chœurs féminins, soutenue par la puissance rythmique développée par Allen et renforcée par le jeu hypnotique des deux guitaristes. Comme souvent sont proposés deux longs titres, "Lady" chanté en anglais, une critique des femmes qui adoptent les modes et le féminisme occidentaux, et "Shakara Oloje", un mélange de yoruba et d'anglais.

"Confusion" *(1974)*
Commentaire sur l'état du Lagos postcolonial, la corruption et le délabrement des services publics, "Confusion" se démarque par sa structure. L'unique morceau de 25 minutes réparti sur deux faces dont la première est instrumentale, démarre par un long échange jazz entre le piano électrique de Fela et la batterie de Tony Allen avant que le groove funky ne s'installe progressivement avec l'arrivée de la basse, puis des cuivres et des rythmiques afrobeats, suivis par le saxophone ténor de Fela, et enfin les voix.

SOLO

"HomeCooking" *(2002)*
Avec "HomeCooking", enregistré dans des studios à Lagos, Londres, Paris et Versailles, Tony Allen continue à privilégier les rencontres et les variations stylistiques. Au chant et à la batterie, il invite de nombreux artistes pour colorer d'une touche particulière chaque morceau. Plusieurs titres hip-hop sont gravés avec Ty, le rappeur anglais d'origine nigériane mort le 7 mai des suites de la Covid-19, "Woman To Man", "Jakelewah", "Every Season" avec Damon Albarn, d'autres sont plus électro, "Don't Fight", afrobeat, "Home Cooking", "Crazy Afrobeat" ou soul, "What's Your Fashion".



"Rejoice" *(2020)*
"Rejoice" est un double hommage à Tony Allen, et au trompettiste et cornettiste sud-africain Hugh Masekela, décédé en 2018, un des grands noms de la lutte anti-apartheid à la carrière de jazzman prolifique tirant parfois vers la pop, la soul, le funk ou l'afrobeat. Les sessions inachevées de 2010 à Londres ont été reprises et complétées en 2019 par Nick Gold et Tony Allen dans les mêmes studios. Sur les huit plages, dont la moitié est chantée, le duo fonctionne à la perfection, délivrant un jazz bop limpide et groovy.

DISCOGRAPHIE SÉLECTIVE

Avec The Africa 70 : "Jealousy" *(1975)* ; "Progress" *(1977)* ; "No Accomodation For Lagos" *(1979)*.
Avec Afro Messengers : "No Discrimination" *(1979)*.
Avec Afrobeat 2000 : "N.E.P.A." *(1984)*.
Solo : "Afrobeat Express" *(1989)* ; "Black Voices" *(1999)* ; "HomeCooking" *(2002)* ; "Live" *(2004)* ; "Lagos No Shaking" *(2005)* ; "Secret Agent" *(2009)* ; "Inspiration Information" *(2009)* avec Jimi Tenor : "Black Voices Revisited" *(2010)* ; "Film Of Life" *(2014)* ; "A Tribute To Art Blakey & The Jazz Messengers" *(2017)* ; "The Source" *(2017)* ; "Rejoice" (2020) avec Hugh Masekela.
Compilation : "Eager Hands And Restless Feet – The Best Of Tony Allen" (2002).

Photo Archives Rock&Folk

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire N°7 :
James Vance et Ray Belknap contre Judas Priest et CBS

Les voix de Robert Halford sont-elles impénétrables?

A SPARKS, COMTE DE WASHOE, les journées sont longues. Parfois, le temps ne passe pas, les jeunes âmes de la ville trop occupées à le tuer, faire mourir les secondes lentement, à contre-temps des *tempi* d'une musique qui est ontologiquement la leur, bruyante, sauvage et désolée : le heavy metal. Le Nevada avait toujours été un endroit bizarre. Les générations couvertes de neige et de mal-être s'y succédaient. Là-bas, les paroles désabusées des chanteurs de hard rock avaient trouvé des oreilles. Soutenus par une rythmique proche de la musique classique, les décibels hurlaient des hymnes, parfois des ordres. A quelques miles de là, à Reno, les jeunes ne souffraient pas d'exostose. Black Sabbath, pionnier, y avait conquis le cœur morose des adolescents. Également originaires de Birmingham, ville de banques et de compagnies d'assurances, les Judas Priest n'avaient rien à leur envier : les cheveux étaient longs, l'attitude rageuse, les solos pentatoniques, le succès au rendez-vous. Le soir du 23 décembre 1985, alors que la lune était pleine, deux jeunes, ayant bu jusqu'à la lie la coupe de leur triste vie, le cerveau enfumé par le Diable et la petite herbe du bon Dieu, décident de se donner la mort devant la maison

du Seigneur voisine. A Sparks USA, il est légal de se procurer une arme. Dans le monde entier, il est létal de s'en servir. Beavis & Butt-Head appuient sur la gâchette, le corps de l'un rejoint l'au-delà, celui de l'autre le purgatoire des défigurés. Les parents des deux garçons ont un problème. Ils prennent un avocat. Pour paraphraser Groucho Marx, ils ont toujours un problème, mais ils ont un avocat. Personne ne leur rendra leurs enfants, mais Vivian E Lynch et Kenneth J McKenna, *ambulance chasers* et avocats au barreau de Reno, convainquent les familles Vance et Belknap d'ester en justice contre les Judas Priest et leur maison de disque CBS, au motif que la musique du groupe a conduit James et Ray à commettre l'irréparable. Les avocats considèrent que des messages subliminaux se cachent dans les titres du groupe, tout particulièrement au sein d'une chanson issue de l'album "Stained Class", "Better By You, Better Than Me", au demeurant morceau du groupe Spooky Tooth. La scène judiciaire est plantée : les avocats des familles des victimes doivent prouver que le message *"Do it"* se cache dans la chanson incriminée et, surtout, que ledit message est l'unique et seule cause du suicide de James et Ray. Le prix de leur douleur est élevé : 6,2 millions de dollars. Les Judas Priest sont fort ennuyés. Entre deux chemins, l'Anglais choisit toujours la voie sans issue. Ils commencent par se défiler. Par requête, ils contestent la compétence des tribunaux du Nevada. Le juge américain ne peut que se trouver légitime à mener à bien le futur procès, les Judas Priest ont assurément signé un contrat avec CBS pour distribuer leur musique outre-Atlantique, ils ont donné concert dans l'État enneigé ; dès lors, ils disposent d'un lien suffisant avec la ville de Reno pour que justice soit faite. Les Judas seront présents, en chair et en os. *In personam*. On ne sépare pas l'art de l'artiste ; les Anglais sont toujours inféodés aux Etats-Unis. Aussi, et avant tout procès, le juge Whitehead doit trancher une épineuse question : des paroles subliminales (si tant est qu'elles soient et subliminales, et discernables) sont-elles protégées par l'existence du premier amendement à la constitution US qui garantit notamment la liberté de pensée ? Le juge répond par la négative et son jugement fera jurisprudence. L'année suivante, il sera confirmé dans une décision rendue à l'avantage d'Ozzy Osbourne, accusé d'avoir incité le jeune Michael Jaffrey à se suicider au travers des paroles du titre "Suicide Solution". Bien que relaxant Osbourne, un autre juge, Fitzpatrick, rappellera en passant qu'un message subliminal peut coucher dans un autre lit que celui du premier amendement.

Photo DR

La bataille allait donc pouvoir commencer. L'audience donnait la part belle aux experts en tous genres. Côté accusation d'abord. Wilson Key, VRP de l'arnaque, virtuose de l'exégèse des messages subliminaux contenus dans les publicités. Pour lui, ils sont partout : sur les billets verts ou les murs de la chapelle Sixtine. Nous sommes aux Etats-Unis, un biker n'avait-il pas vu récemment le visage de Jésus dans le galbe d'une chips trop cuite ? Ou un autre, les traits de la Vierge dans une boîte de sauce tomate ? Howard Shevrin est plus fin que son prédécesseur. Il avance que les messages subliminaux ont une efficacité renforcée en ce qu'ils induisent inconsciemment les actes de l'auditeur. Mais aucune littérature scientifique ne corrobore les intuitions de l'expert ; et la science n'est pas l'omniscience. De surcroît, sans le vouloir, les avocats des parents mettent à néant les tergiversations de leurs experts. Citant Miss Musk, la conseillère d'éducation de James après sa tentative de suicide, ils relèvent que ledit James avait confié avoir entendu un message dans la chanson. Problème : il en était donc conscient. Or, l'essence même d'un message subliminal est de communiquer avec l'inconscient. C'est que gentiment le terrain glissait vers la pente accidentée du débat sociétal, et non juridique. La défense de Judas Priest avait dans un premier temps tenté de répondre mot pour mot. Elle fait lire à l'envers certaines compositions du groupe. RAS. Incrimine les médias, friands du sordide autant que du sensationnel. Rob Halford va même jusqu'à chanter *a cappella* la chanson disputée. C'est que le rebelle prend son rôle très au sérieux, entre flegme et obséquiosité. Sur la sellette, il se sent petit face à un juge qui, surélevé, représente le symbole du pouvoir. Ce pouvoir que, hors caméra judiciaire, il revendique avoir sur ses fans. Dans un second temps, les conseils dépeignent les nineties dans un style pompier : l'Amérique de Bush et des "Sopranos", angoissée, qui se regarde enfin dans le reflet désabusé de son miroir. Ses poubelles ne sont pas très jolies. Ses enfants encore plus moches. James Vance était en rupture avec l'autorité, l'école, sa famille, avait plusieurs tentatives de suicide à son actif, des fugues, montrait une fascination pour les armes. Enfant, sa mère le frappait si fort que le garçon, en retour d'amour, menaçait de lui faire sauter le caisson. La loi de la mère était plus forte, et James Vance ne pousserait pas à fond le complexe d'Œdipe. Freud disait que la musique devait être déchiffrée. Vance et Belknap croyaient avoir trouvé la raison dans les paroles débilitantes de Judas Priest. Mais la véritable cause de leur suicide se trouvait dans une jeunesse qui ne fut qu'un "*ténébreux orage*", point assez "*traversé par de brillants soleils.*" Les Socrate du metal n'avaient pas corrompu la jeunesse. Judas Priest avait raison et obtint la relaxe. *Pretium rationae* : 250 000 dollars de frais d'avocat. Les parents avaient eu tort de ne pas avoir suffisamment éduqué leurs enfants. Cependant, le jugement de Salomon avait insidieusement remué le petit couteau du ridicule et donné à réfléchir sur le pouvoir porté par la musique. Instrument totalitaire, les fans de Judas Priest avaient cela de spécifique qu'ils se ressemblaient. Étaient-ils prêts à aller de l'autre côté, au nom d'une musique désespérée ? Étaient-ils sur le point de franchir la ligne Maginot, vivre la musique pour ne plus rien entendre, se taire à tout jamais et donner raison au bon vœu du philosophe Epicure : "*La mort n'est rien pour nous*" ? Peut-être, mais elle est toujours plus belle en musique, fut-elle une marche funèbre. ❑

Le film du mois

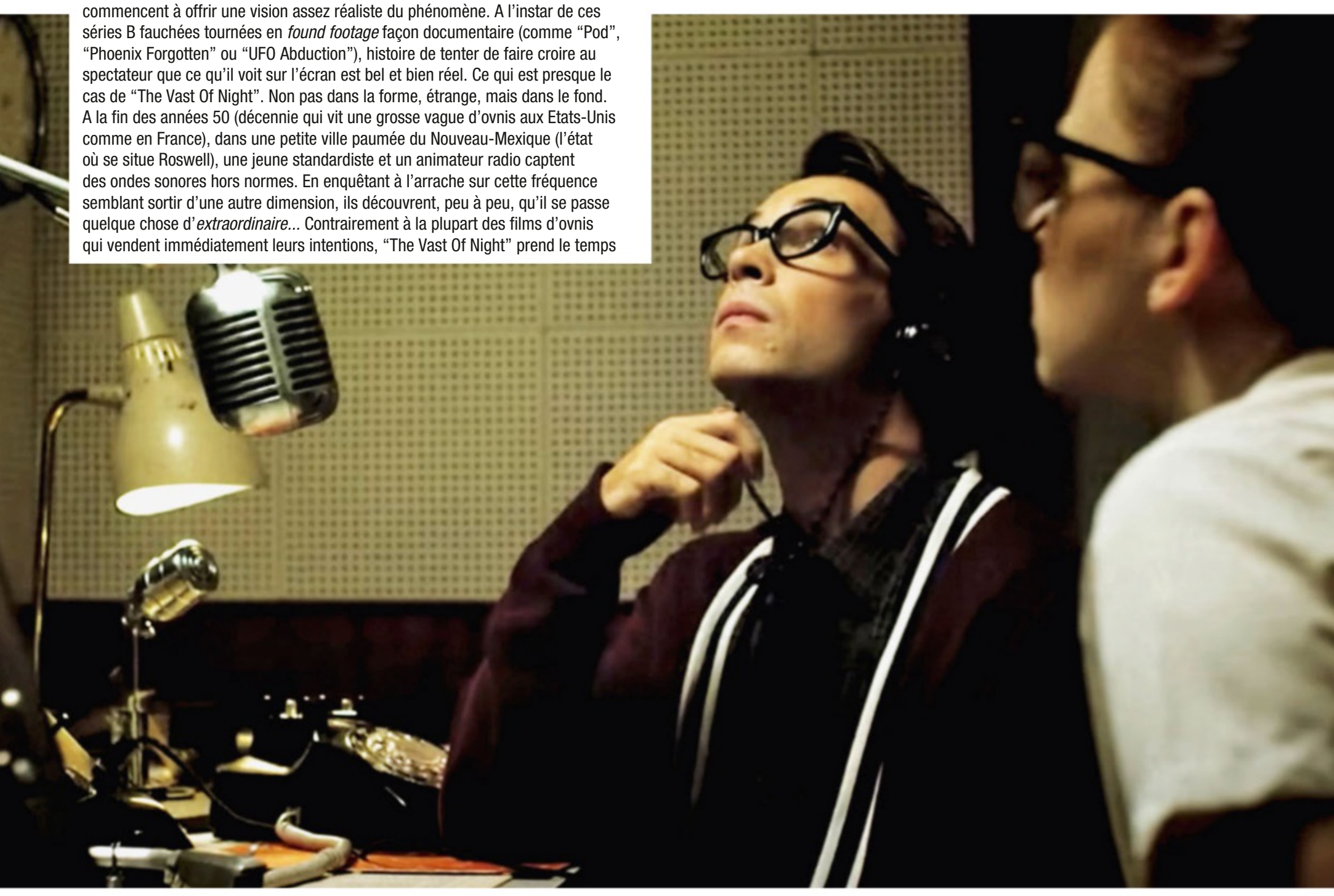
PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Si on est fan d'ovnis

The Vast Of Night

De Andrew Patterson

Cet été, on fête – du moins ceux qui le veulent – les soixante-treize ans des premières apparitions (en tout cas officielles) des ovnis et des extraterrestres sur Terre. Car c'est le 24 juin 1947 qu'un certain Kenneth Arnold, aviateur américain, rapporta avoir vu neuf engins volants filant deux fois à la vitesse du son (inatteignable à l'époque) au-dessus du Mont Rainier, dans l'Etat de Washington. Et c'est le 4 juillet 1947, jour de l'Indépendance, qu'aurait eu lieu le crash d'un engin interplanétaire à Roswell, avec dissimulation des corps des occupants de l'appareil par l'Armée américaine. Deux faits légendaires, probablement vrais, peut-être faux, mais qui en tout cas ont fait entrer les ovnis et nos amis des étoiles dans la culture populaire. On ne compte donc plus le nombre de films et de séries, dont certains très engagés pour la cause ovni, qui ont déferlé sur les grands et les petits écrans durant des décennies. Certains s'inspirant de faits (réels ?), comme la série produite par Steven Spielberg en 2002, "Disparition", reprenant, de façon romancée, cinquante-cinq ans de mythologie ufologique. Mais plus les années passent et plus l'existence des ovnis est prise au sérieux. Voir l'armée américaine qui, il y a quelques mois, a authentifié d'étranges vidéos d'engins volants filmés par des pilotes de l'US Air Force. Pour le coup, de plus en plus de films contemporains commencent à offrir une vision assez réaliste du phénomène. A l'instar de ces séries B fauchées tournées en *found footage* façon documentaire (comme "Pod", "Phoenix Forgotten" ou "UFO Abduction"), histoire de tenter de faire croire au spectateur que ce qu'il voit sur l'écran est bel et bien réel. Ce qui est presque le cas de "The Vast Of Night". Non pas dans la forme, étrange, mais dans le fond. A la fin des années 50 (décennie qui vit une grosse vague d'ovnis aux Etats-Unis comme en France), dans une petite ville paumée du Nouveau-Mexique (l'état où se situe Roswell), une jeune standardiste et un animateur radio captent des ondes sonores hors normes. En enquêtant à l'arrache sur cette fréquence semblant sortir d'une autre dimension, ils découvrent, peu à peu, qu'il se passe quelque chose d'*extraordinaire...* Contrairement à la plupart des films d'ovnis qui vendent immédiatement leurs intentions, "The Vast Of Night" prend le temps de mener le spectateur vers ce qu'il devine : un passage fugace d'extraterrestres sur terre. Le film, sorte d'hommage arty à la série "Twilight Zone" et aux séries B de science-fiction des années 50 ("Le Météore De La Nuit" ou "Invaders From Mars"), préfère donc jouer la carte du mystère et de l'expérience sensorielle (longs plans-séquences, travail sur le son, pouvoir de suggestion des dialogues) plutôt que celle du spectaculaire. Ce qui fait de "The Vast Of Night" un film... *autre* ! Et qui revient de loin... Tourné en dix-sept jours, il y a quatre ans, avec un budget riquiqui (qui n'empêche pas une belle reconstitution de l'année 1958), ce premier long-métrage d'un certain Andrew Patterson s'est fait jeter de pas moins dix-huit festivals de genre. Car trop bizarre, trop expérimental, trop long, et pas assez grand public. Jusqu'à ce que Amazon, plus culotté en termes de programmation que son concurrent Netflix, le récupère pour le glisser nonchalamment au beau milieu de son catalogue de films de plus en plus fourni. Certes, "The Vast Of Night" n'est pas facile à apprivoiser, mais si on garde l'esprit ouvert et les sens en éveil — et, surtout, si on est fan d'ovnis —, le final, poétique en diable, n'est pas loin de rejoindre (budget en moins) celui de "Rencontres Du Troisième Type" de Spielberg *(disponible sur Amazon Prime)* ❑



PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Comme un vaudeville sous acide

Lucky Strike

Lucky Strike

Porté par le triomphe international de "Parasite" en 2019, le cinéma coréen a désormais une cote d'enfer. Sans ce succès miracle, "Lucky Strike" premier long-métrage de Kim Young-hoon, aurait certainement eu droit à une sortie directe en VOD. L'histoire, difficilement résumable même en cent vingt-quatre lignes, réunit plusieurs paumés, tous liés malgré eux à un sac bourré d'argent. Dont une hôtesse de bar, un employé de sauna et un tueur à gages. Au programme, 1 h 48 de chassés-croisés hystériques, de faux-semblants, de baston gore et de traîtrise en pagaille. Comme un vaudeville sous acide. Mais, ce qui fait une fois de plus la force de cinéma de genre coréen, c'est le mélange au cordeau de ton et d'ambiance. Surtout quand, dans une même séquence, on passe du drame à l'humour noir mâtiné à un coup de théâtre carabiné, sans que la fluidité du film n'en pâtisse. Très fort *(actuellement en salles).*

Ip Man 4 :
Le Dernier Combat

Exit

Exit

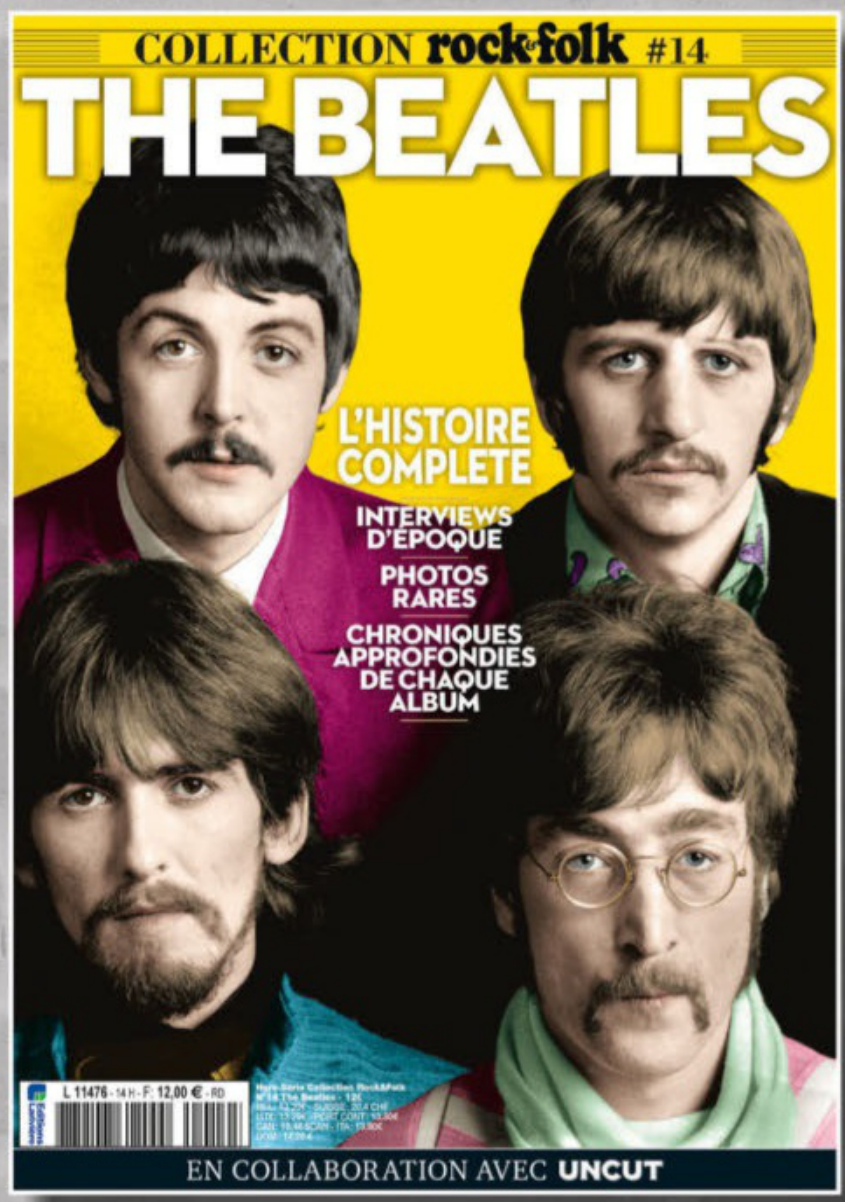
Une jeune journaliste part en reportage sur un immense chantier du métro de Copenhague. Arrivée sur place, une explosion se produit. Bloquée avec deux ouvriers dans un sas de décompression, elle attend désespérément que les secours arrivent. Mais l'air se fait peu à peu la malle, tandis que la chaleur augmente... Film catastrophe minimaliste et naturaliste (l'action se déroulant dans pas moins de quatre ou cinq mètres carrés), "Exit", du Danois Rasmus Kloster Bro, est donc plus stressant que spectaculaire, plus étouffant qu'explosif. Mais très addictif par son suspense (les trois protagonistes vont-ils s'entendre et s'en sortir vivants ?) "Exit" est d'autant plus efficace qu'il est à la lisière du film de fiction et du reportage. Comme si on vivait le drame en direct *(actuellement en salles).*

Ip Man 4 : Le Dernier Combat

Ip Man, alias Yip Man, était le plus grand maître chinois des arts martiaux. Une vraie légende qui fut l'un des professeurs de Bruce Lee. Sa vie (zen) et son œuvre (les combats) ont été adaptées maintes fois dans des films dits de kung-fu. Entre autres dans la série des "Ip Man", interprétée

COLLECTION
rock&folk

Toutes les légendes du rock



12€
+
Port

Disponible sur
boutiquelariviere.fr

The Vigil

par Donnie Yen qui, avec Jet Li, est le plus populaire des acteurs-combattants-cascadeurs du cinéma chinois de genre contemporain. Dans "Ip Man 4" de Wilson Yip (qui, curieusement, a droit à une sortie dans les salles françaises, contrairement aux trois précédents), Donnie Yen reprend donc le personnage qui, rendu aux Etats-Unis, se retrouve au beau milieu d'un différend raciste entre les forces armées américaines locales et les adeptes d'une école d'arts martiaux. Si l'élégant Donnie Yen se bat moins que dans les films précédents (le gars a tout de même 57 ans), "Ip Man 4" fonctionne façon vintage. Comme un hommage nostalgique au cinéma d'arts martiaux hongkongais des années 90, époque où Jackie Chan était au faîte de sa gloire. Et puis surtout, clou du film, Donnie Yen se bat dans un final plein de coups et de plaies contre le génial et jouissif Scott Adkins (ici en méchant de service) qui, depuis une dizaine d'années, est la nouvelle mini-star des films de baston teigneux américains, mixe badass entre Jean-Claude Van Damme et Jason Statham *(en salles le 22 juillet).*

The Vigil

Drame intimiste ou film d'épouvante ? La question se pose tout au long de "The Vigil", premier long-métrage de Keith Thomas, qui mixe terreur diffuse et religion juive. Soit un homme fauché qui, après avoir quitté la communauté juive orthodoxe de New York, accepte un job un brin flippant : faire la veillée funèbre d'un membre de ce groupe religieux récemment décédé. Une nuit de doute et d'angoisse au cours de laquelle l'homme remet en question sa foi et ses questionnements existentiels. "The Vigil" fait donc partie de ce que l'on nomme aujourd'hui (pour faire chic) *l'Elevated genre.* Du fantastique moins frontal, où la psyché prend le pas sur l'horreur. Comme un film d'épouvante japonais (genre "The Ring") mais débarrassé de ses ectoplasmes errants. Etrange, ennuyeux ou terrorisant, suivant ses propres croyances, "The Vigil" est une expérience différente du cinéma d'épouvante plus classique *(en salles le 5 août).*

Eurovision Song Contest : The Story Of Fire Saga

Comme son autre collègue comique Adam Sandler, dont les comédies cartonnaient systématiquement dans les salles américaines il y a encore trois ou quatre ans, l'hilarant Will Ferrell a également vendu son âme comique à Netflix pour sa dernière pitrerie. Il (sur)joue un Islandais lambda (et crétin sympa, sa marque de fabrique) qui, avec sa compagne (Rachel McAdams) se met en tête d'aller gagner le Concours Eurovision de la Chanson pour devenir la fierté de son pays. Ce qui donne un étrange produit, un peu putassier, jouant à la fois sur le second degré du kitsch ambiant, mais également sur le premier puisque le film nous balance fréquemment de multiples chansons ringardes typiques de celles que l'on voit chaque année à l'Eurovison. Un peu comme si on se moquait de Donald Trump finalement : à quoi bon le faire quand l'original est déjà décadent en soi *(disponible sur Netflix) !* ❑

Eurovision Song Contest : The Story Of Fire Saga

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Dans la psyché torturée des frangins

Un des plus grands paris de la carrière d'un acteur est de nous faire croire à son interprétation de frères jumeaux. Et nombreux sont ceux qui ont tenté la performance, et dans tous les genres ! Action friteuse quand Jean-Claude Van Damme et Jean-Claude Van Damme bastonnent de concert dans "Double Impact". Polar teigneux avec Tom Hardy et Tom Hardy en gangsters de la pègre londonienne dans "Legend". Comédie d'action et de quiproquos où Jackie Chan fait face à Jackie Chan dans "Double Dragon". Humour gras lorsque Adam Sandler donne la réplique à sa sœur jumelle dégénérée dans "Jack et Julie". Mise en abyme existentielle de Nicolas Cage et Nicolas Cage dans "Adaptation". Et le meilleur de tous avec Jeremy Irons qui, dans "Faux-Semblants" de David Cronenberg, va au-delà de tout dans le double rôle de gynécologues jumeaux profitant de leur ressemblance pour partager une même maîtresse. Une virée troublante dans la perception quasi quantique de la gémellité, qui est également ressentie dans la série ultra dramatique "I Know This Much Is True". Une saga familiale puissamment émouvante sur la destinée de frères jumeaux, dont l'un, peintre en bâtiment, voit sa vie gâchée par l'autre, schizophrène paranoïaque. Dans son roman initial ("La Puissance Des Vaincus") publié il y a vingt-deux ans, l'écrivain Wally Lamb décrit, tout en complexité et émotion, les liens indéfectibles unissant ces frères. La série, produite par HBO, saisit parfaitement, par l'image et le jeu des acteurs, tous les ébranlements et saisissements des frangins que Wally Lamb avait su retranscrire avec des phrases et des mots. Passé douloureux, pétage de plombs (scène traumatisante du frangin psycho se tranchant la main), rivalité compliquée entre frères mixée à leur amour filial, histoire d'amour partant à vau-l'eau, mort subite d'un nourrisson, internement à l'asile, accident domestique, etc. Si "I know This Much Is True" ne fait décidément pas dans la *feel good* série, l'espoir d'une renaissance utopiste semble pourtant poindre de-ci de-là dans la psyché torturée des frangins, chaque séquence laissant supposer que le meilleur ne peut qu'arriver. Pour tout dire, ces six épisodes intensifs de noirceur et de nihilisme forcené pourraient foutre un cafard monstre s'il n'y avait un acteur absolument craquant qui, par sa double performance, envahit le spectateur d'une empathie constante à son égard : Mark Ruffalo. Connu du grand public pour avoir joué le verdâtre et mastoc Hulk dans la franchise "Avengers", adoré des cinéphiles pour ses rôles plus introspectifs (le flic à la recherche du tueur en série du "Zodiac" de David Fincher, le producteur de musique looser et alcoolo de "New York Melody" de John Carney), Ruffalo tient ici le(s) rôle(s) de sa vie. A tel point que l'on reste persuadé, à la fin des six épisodes, que ce comédien de génie existe réellement en double exemplaire. Une performance de jeu qu'il doit aussi probablement en partie au réalisateur Derek Cianfrance qui, dans ses deux longs-métrages pour le cinéma ("The Place Beyond The Pines" et "Blue Valentine") avait déjà soutiré une certaine émotion au jeu habituellement *droopyesque* de Ryan Gosling. Pour tout dire, "I Kown This Much Is True" est presque comme une réminiscence du cinéma de John Cassavetes. Proche des âmes et proche des corps en quelque sorte... *(En diffusion sur OCS)* ❑

Vij Ou Le Diable *(Artus Films)*

Déjà plus ou moins adapté en 1960 dans le terrifiant "Le Masque Du Démon", premier classique du cinéma fantastique italien gothique signé du grand Mario Bava, "Vij", classique de la littérature fantastique russe de Nicolas Gogol, est réadapté de façon plus fidèle en 1967 par deux cinéastes russes et pro-communistes : Gueorgui Kropatchev et Konstantin Ershov. "Vij" raconte les trois nuits d'épouvante vécues par trois séminaristes confrontés à une sorcière, dans une maison paumée dans la grande plaine d'Ukraine. Esthétiquement magnifique, le film, mi-terrifiant mi-satirique, et mâtiné d'anticléricalisme fit, en son temps plus de trente millions d'entrées en Russie, avant de connaître une sortie discrète en France cinq ans plus tard. Bonne occasion pour se précipiter sur ce Blu-ray magique, accompagné d'un livret de 64 pages : "L'Epouvante Selon Nicolas Gogol".

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

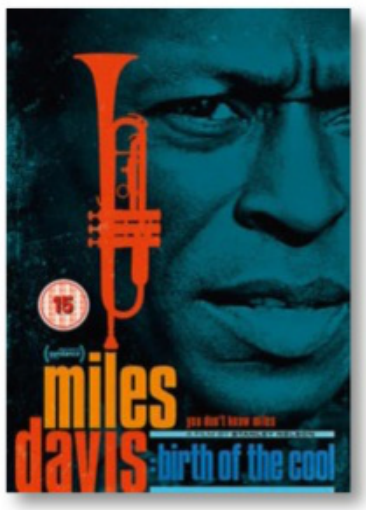
Streaming/ DVD/ Blu-ray

La rubrique DVD se transforme et s'ouvre aux plateformes qui diffusent des documentaires sur le rock et des films de concert

Un portrait sans concession

Miles Davis "Birth Of The Cool"

Eagle Vision/ Universal



On préfère généralement laisser aux professionnels de l'embourbage cérébral les polémiques à deux balles, mais on imagine que le documentariste Stanley Nelson a dû déchanter lors de la cérémonie des Grammy Awards en constatant que le prix du Meilleur film musical de l'année (2019) était attribué à Beyoncé pour "Homecoming". Récompenser "Birth Of The Cool", nominé dans la catégorie, aurait été plus judicieux. Ce choix démontre qu'en ces temps de pourrissement de tout, le ver, autrefois dans la pomme, l'a bien bouffée tout entière. Cinéaste on ne peut plus sérieux, puisqu'il a traité, par le passé, des sujets tels que l'affaire Emmett Till, Jim Jones et son Temple du Peuple ou les Black Panthers, Nelson a pourtant fait un boulot remarquable qui devrait ravir les connaisseurs de Miles et ceux qui n'ont pas encore eu la chance d'être éclairés par le pinceau lumineux de son jazz à part. A grand renfort d'images rarissimes et de témoignages précieux, notamment de vrais proches, Stanley Nelson brosse un portrait sans concession de l'artiste et de l'homme. Si l'ouverture musicale dont il a fait preuve au cours de sa carrière est louée par les musiciens interviewés, son comportement envers les femmes et les conséquences néfastes de son accoutumance à la drogue ne sont pas passés sous silence. L'idée de génie de Nelson est la fausse voix off de Miles Davis ; l'acteur Carl Lumbly tient des propos réellement écrits par le trompettiste, et l'impression qu'il parle depuis l'au-delà est saisissante. Sur le plan musical, le public français aura peut-être particulièrement à cœur de revivre ce moment spécial où il a improvisé, en le regardant défiler sous ses yeux, la musique de "Ascenseur Pour L'Echafaud" de Louis Malle *(également disponible sur Netflix)*.

Def Leppard "London To Vegas"

Eagle Vision/ Universal

On l'aura donc compris, le regain d'intérêt pour le vinyle est le signe qu'en ces temps de musique et d'images dématérialisées, l'objet/ support n'est pas encore mort. En revanche, il n'intéresse le consommateur mélomane qu'à condition d'être de qualité. "London To Vegas" remplit ce critère puisque trois des cinq éditions proposées sont magnifiques et, à n'en pas douter, s'échangeront bientôt à prix d'or. La plus complète est un coffret digipak au format vingt-cinq centimètres, disponible en versions double-DVD et double-Blu-ray, augmentées de quatre CD réunissant le concert que Def Leppard a donné à l'O2 de Londres en décembre 2018 et un show capté à Las Vegas, six mois plus tard, au Zappos Theater du Planet Hollywood, où il a effectué une résidence. A l'occasion du premier, le groupe pop-metal fondé à la fin des années 70 par Joe Elliott (voix), Phil Collen (guitare), Rick Savage (basse) et Rick Allen (batterie), encore fidèles à leur poste aujourd'hui (ne manque à l'appel que Steve Clark, guitariste au gosier un peu trop pentu, fauché en 1991, à qui Vivian Campbell succédera) a commencé par jouer l'intégralité de "Hysteria", son quatrième album phénomène, paru en 1987. Car il faut savoir que le groupe de Sheffield est une véritable institution au Royaume-Uni et aux USA, et, histoire de recadrer le débat, on rappelle que le disque en question a été numéro 1 de chaque côté de l'Atlantique l'année de sa sortie, et qu'il s'y est écoulé à près de vingt-cinq millions d'exemplaires depuis. Evidemment, les fans du groupe n'ignorent pas que sa gestation a été particulièrement perturbée par l'accident de voiture de Allen, dans lequel il a perdu un bras. Le musicien passera ensuite près d'un an à apprendre à jouer sur une batterie spécialement modifiée pour lui. Sur le plan de la production, "Hysteria" n'a pas non plus été une sinécure puisque Mutt Lange, un des artisans du son, très discutable dans son cas, du rock des années 80, a mis bas les marteaux alors que l'enregistrement venait de commencer. Il a été remplacé par Jim Steinman (le compositeur de "Bat Out Of Hell" de Meat Loaf, autre disque monumental…) qui n'a finalement pas fait l'affaire, notamment parce qu'il voulait donner au groupe un son trop commercial. Au bout du compte, Lange reviendra et, séduit par les techniques d'enregistrement des années 80 (le sampling, le déclenchement MIDI, la quantisation à outrance, une plus grande souplesse pour ralentir et accélérer la bande au moment des prises, les réverbs digitales), il conférera à "Hysteria" un son pop clinquant qui laissera sceptiques bon nombre d'amateurs du groupe de la première heure. Mais le grand public rock FM n'aura que faire de ces considérations et, en plus de l'album, achètera en masse au moins la moitié des sept (!) singles extraits, dont "Love Bites" et "Rocket", dans l'esprit glam rock cher à Joe Elliott. Une poignée de titres complète la set-list de l'O2, et les deux derniers ("Rock Of Ages" et "Photograph") seront aussi joués au rappel à Las Vegas. Deux de "Hysteria" figureront également au répertoire américain, mais près de vingt-cinq chansons de ce marathon (près de trente titres joués) sont exclusives au second concert, qui ne doublonne donc pas (trop) avec le premier. Les fanatiques de Def Leppard goûteront les images saisies backstage et le court documentaire consacré à "Hysteria", et les plus hystériques (facile...) pousseront certainement le vice jusqu'à se procurer, en plus, l'édition double-vinyle transparent "Hysteria Live" et le picture-disc (vinyle également) de quatre chansons jouées à Vegas en mode acoustique. Le communiqué de presse rappelle que la formation a eu les honneurs du Rock And Roll Hall Of Fame en 2019, mais qu'elle n'appartient pas uniquement au passé. Depuis que sa musique est disponible sur les plateformes digitales, Def Leppard aurait totalisé plus de deux milliards et demi de streams, preuve qu'il est aussi de son temps. ❑

ON A MENÉ L'

, TOUS LES PAPIERS SE RECYCLENT.

JOURNAUX, MAGAZINES, PAPIERS MÊME AVEC
AGRAFES, ENVELOPPES MÊME SANS FENÊTRE,
CAHIERS MÊME AVEC SPIRALES...
TOUS LES PAPIERS SE RECYCLENT.
EN LES DÉPOSANT DANS LE BAC DE TRI,
VOUS LEUR OFFREZ UNE NOUVELLE VIE.

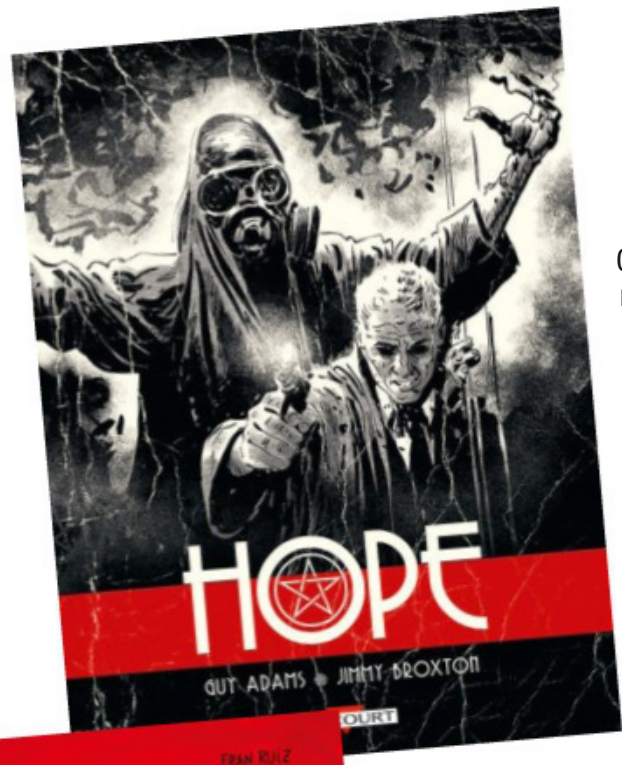
PLUS D'INFORMATIONS SUR LE RECYCLAGE
SUR TRIERCESTDONNER.FR

CITEO

Donnons ensemble une nouvelle vie à nos produits

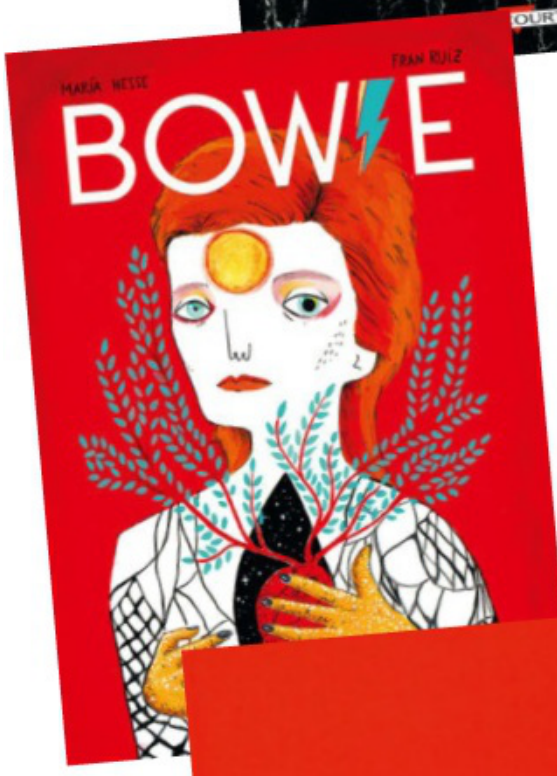
Bande dessinée

PAR GÉANT VERT



Il n'aimait pas Monsieur Yamashita

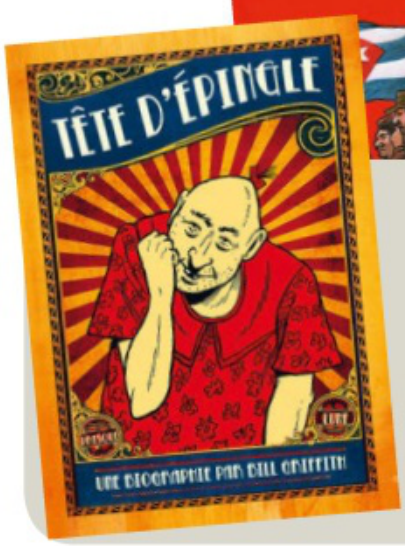
Quand Guy Adams et Jimmy Broxton, deux auteurs anglais de "2000 AD", décident de mélanger James Ellroy à la magie noire chère à l'heroic fantasy, le résultat détonnant a pour titre **"Hope"**(Delcourt), une histoire invraisemblable qui se déroule dans un étrange Los Angeles des années *pas vraiment quarante* tant les détails incongrus sautent aux yeux dès les premières pages. Mallory Hope est un détective privé qui fait appel à la magie lorsque le besoin s'en fait sentir. Après un début de soirée difficile avec un bookmaker retors et musclé, Hope rentre chez lui vider une bouteille de whisky quand le téléphone sonne pour une histoire d'enlèvement d'enfant. Une œuvre touffue, dont les auteurs ont parfaitement su mélanger les genres sans dénaturer le côté sombre de l'intrigue. Les amateurs nostalgiques des couvertures en noir et blanc des romans de Paul Kenny chez Fleuve Noir, dessinées par Michel Gourdon, vont y trouver leur compte.



Avec **"Bowie"** (Presque Lune), l'illustratrice Maria Hesse et l'auteur Fran Ruiz donnent la parole à David Bowie, l'artiste certainement le plus protéiforme que la musique ait produite depuis l'âge de pierre. Rédigé à la manière d'un Bowie enquêtant sur ses différentes identités, le livre entraîne à la découverte du Major Tom, du Thin White Duke, de Ziggy Stardust et de tous les avatars imaginés par David Jones. Dans cette biographie entre le roman et la science-fiction, le caméléon Bowie de Hesse et Ruiz se raconte à la première personne de manière pudique et humaine. La lecture se veut comme la découverte d'une malle remplie de déguisements, et désormais rangée au grenier. Si le texte est prenant, les illustrations de Maria Hesse sont tout simplement envoûtantes tant l'exubérance de son style graphique sied à merveille au personnage dont il est ici question.

Prévue en quatre volumes, la série **"Anonyme !"** (Soleil Manga) imaginée par Chikara Kimizuka et le dessinateur Yen Hioka démarre très fort sur un sujet sensible : la violence dans les rapports élèves/ professeur. Takashi a seize ans. Adolescent secret, il vient d'arriver dans une nouvelle ville où personne n'est censé le connaître. Trois ans plus tôt, il a tué un professeur d'art plastique à coups de batte de base-ball après avoir découvert que ce dernier avait violé sa copine Yuï Sasaki. Quand on lui demande les raisons de son crime, Takashi choisit de protéger sa copine et répond qu'il n'aimait pas Monsieur Yamashita. Trop jeune pour le tribunal pour mineurs, il est envoyé en foyer. Trois ans plus tard, alors qu'il a changé de nom et quitté Yokohama, il retrouve Sasaki dans son nouveau collège. C'est là que le passé va le rattraper d'une manière pas vraiment cool…

Avec **"Tempête Sur Cuba"** (Paquet), Agustìn Ferrer Casas entraîne le lecteur en 1958, dans le Cuba du dictateur Batista. Sur son bateau, l'acteur Errol Flynn fait cap vers l'île en compagnie du photographe Frank Spellman, persuadé qu'il accompagne l'acteur afin d'effectuer des repérages pour un film à venir. En réalité, Flynn a surtout l'intention de rencontrer le révolutionnaire Fidel Castro qu'il considère comme un véritable Robin Des Bois. Le dessinateur espagnol propose une jolie reconstitution, aussi colorée que réaliste, du nid d'espions qu'était l'île avant le coup d'état. Si l'acteur a bien rencontré Castro à cette époque, la BD permet aussi de redécouvrir Camilo Cienfuegos, une autre figure importante du castrisme avant le virage communisme. Hasard de la vie, Flynn et Cienfuegos mourront tous deux l'année suivante à deux semaines d'intervalle. ❑



Le gros plan du Géant

En 1971, Bill Griffith crée Zippy The Pinhead pour le premier numéro du comic book "Real Pulp". Le clown à tête conique est en partie inspiré par Schlitze, un des acteurs de "Freaks " le film de Tod Browning. Si l'acteur est mort dans l'indifférence générale en 1971, son rôle a tellement marqué les esprits que les Ramones en font une chanson sur l'album "Leave Home" en 1977 ; avant que les scénaristes de la série "American Horror Story" ne s'en inspirent pour le personnage de Pepper. Afin de mieux faire comprendre qui était le véritable Schlitze Surtees, Griffith a passé plusieurs années à réaliser "Tête D'Epingle" (Presque Lune), une biographie dessinée qui dresse l'émouvant portrait d'un homme né avec une difformité qui a fait de lui autant une attraction de cirque qu'une figure incontournable de l'underground américain.

“La musique ne sera jamais aussi bonne, le sexe jamais aussi libre, la drogue jamais aussi bon marché”

Pour Le Plaisir De Faire La Révolution

JONAH RASKIN

Les Fondeurs De Briques

Ah, si on nous avait dit, il y a quelques lustres, que notre passion d’ados pour la musique et le rock nous conduirait, l’âge venu, à lire des livres d’histoire et de sociologie sur le sujet, combien d’entre nous auraient été horrifiés à cette seule idée ? Et pourtant, nous voilà bien en train d’ausculter ces ouvrages avec la même passion que celle qui nous saisissait autrefois quand nous franchissions la porte du disquaire local. Si il y a peut-être un peu de nostalgie personnelle qui nous attire dans ces plongeons vers le passé, c’est un désir de lumières et d’explications qui inspire avant tout ces lectures. L’état du rock aujourd’hui nous force à nous poser des questions sur sa longévité, sa nature et, par conséquent, sa naissance et les conditions de ces étapes.
De quel monde le rock est-il né, pourquoi, à quoi correspondait-il sociologiquement, culturellement, voire politiquement — car oui, on l’a bien oublié mais l’existence même du rock a aussi des racines politiques — toutes ces questions, largement plus intéressantes en fait que les petites aventures quotidiennes des super groupes, ont bien sûr de plus complexes réponses. Une partie de ces réponses se trouve dans cette biographie du célèbre activiste des années 60 Abbie Hoffman, écrite plusieurs années après son suicide par Jonah Raskin, lui-même journaliste et activiste qui avait autrefois côtoyé le fantaisiste camarade. Hoffman a été une des figures américaines majeures de l’activisme et du militantisme des années 60 et 70, et son culot comme son humour y sont autant pour quelque chose que son analyse politique et son sens de l’organisation. Il a poussé l’agitprop dans les confins de l’absurde, et l’efficacité de ses folles idées a grandement établi la culture underground comme un contre-pouvoir influent et ultra-séduisant. Faire léviter le Pentagone, péter chez les puissants — les farts-in — ou se rebaptiser “Fuck” pour agacer un juge est bien plus marrant que les classiques corvées de militants. Il croyait fermement que *“la révolution culturelle plus que la révolution politique ou économique était la clef de la transformation de la société”,* pour lui, la musique en était le premier médium et les rockstars les meilleurs ambassadeurs. Il a donc squatté les scènes et les backstages et a emporté les foules avec son flow et ses brillantes improvisations.
L’homme lui-même ne manquait ni de séduction ni de bagout, et ce *“Lénine des flower people”* savait d’instinct taper là où ça fait mal et obtenir la réaction qu’il espérait de ses nombreux cochons d’ennemis. Les maux de son époque rattrapèrent ce fragile baratineur, et la drogue mêlée à l’appât du gain démolirent sa vie, mais pas son œuvre. Ses questionnements résonnent aujourd’hui encore avec une parfaite acuité et aident à comprendre deux, ou trois trucs. Le rock n’était pas alors qu’une rébellion de façade. L’opposition parents-enfants cachait un refus profond des vies et des normes bourgeoises, et le rock a été le catalyseur et le marqueur de cette recherche de changement.
L’année 1968 a été aux USA aussi mouvementée qu’en France, et Hoffman en a été également un des plus actifs acteurs. Mais poursuites, procès, prison, démêlés avec la justice et les femmes, dépression et bipolarité, excès en tous genres — *“La musique ne sera jamais aussi bonne, le sexe jamais aussi libre, la drogue jamais aussi bon marché”* — ont fini par avoir raison de son âme et de son immense énergie vitale. Lire la biographie de Hoffman, c’est aussi lire en creux le récit d’un échec bien plus important que ses seuls échecs personnels, celui de ces aspirations et de ces utopies qui n’ont finalement rien donné ou presque, balayées par le consumérisme des années 80 et le reaganisme triomphant. Les questions que se posait lucidement Hoffman sont hélas toujours d’actualité, et les réponses, avec le recul, peu en faveur du clan Boomer. *“Avons-nous été des pionniers ou des moutons de Panurge ? Était-ce vraiment le début d’une nouvelle civilisation ou le symptôme d’une civilisation mourante ? Avons-nous établi une zone libérée ou sommes-nous entrés dans un camp de concentration ?”*
Passionnant parcours d’un enfant du siècle dans ce qu’il avait de plus noble et de plus vain, successivement ou simultanément, cette biographie vient à point pour ceux que l’Amérique et ses(nos) errements politiques et sociaux intéressent, et rappelle brillamment que jamais le rock n’a été aussi puissant que quand il avait quelque chose à dire.

Slumberland

PAUL BEATTY

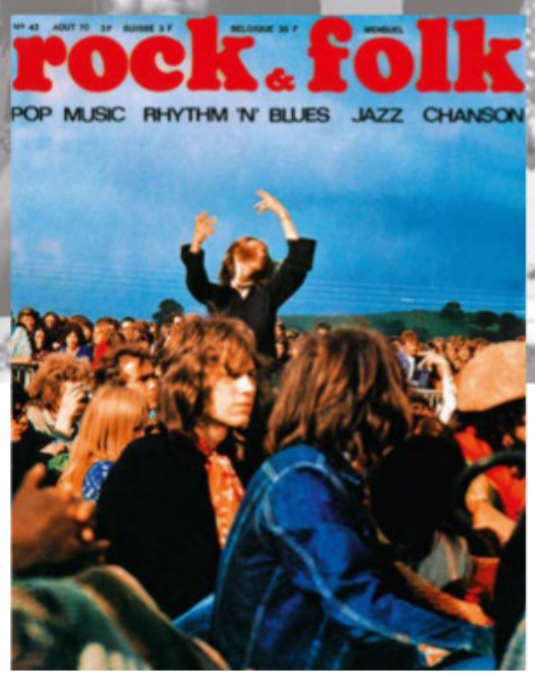
Cambourakis

Les chevaliers ont disparu, mais certains cherchent encore leur Graal. Pour le DJ Ferguson Sowell, doué d’une absolue mémoire phonographique, ce Graal, c’est la note idéale, le beat parfait qui viendrait compléter sa collection. Cette note, il l’a écrite mais un seul musicien, un jazzman obscur, est capable à ses yeux de la jouer, et c’est à sa recherche qu’il part en 1989 à Berlin — indice : le Mur — où Schwa, surnom du musicien, a été entendu pour la dernière fois sur la BO d’un film pornographique où des malheureux poulets jouent à contrecœur un rôle infamant. Vous l’avez compris, ce roman, “Slumberland”, n’est pas précisément un roman réaliste et frôle parfois le délire, mais cette ballade surréaliste dans un Berlin bizarre est avant tout le prétexte à d’hilarantes réflexions sur le jazz, la musique et les couleurs de peau, original thème sous-jacent du bouquin qui, dès les premières lignes, vous met au jus avec son héros noir qui fréquente les cabines d’UV. Et déteste Wynton Marsalis, mais qui peut lui en vouloir ? Epatant bouquin barré et malin, “Slumberland” est aussi un catalogue de pistes musicales qui nous embarque joliment dans un monde où, finalement, la musique est ce qui compte le plus, un peu comme ici quoi. ❑

Ça ne s'invente pas

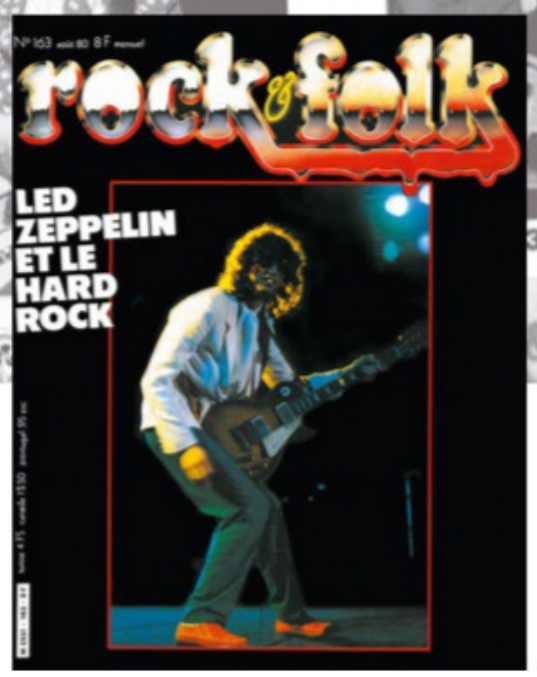
ROCK 'N' ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



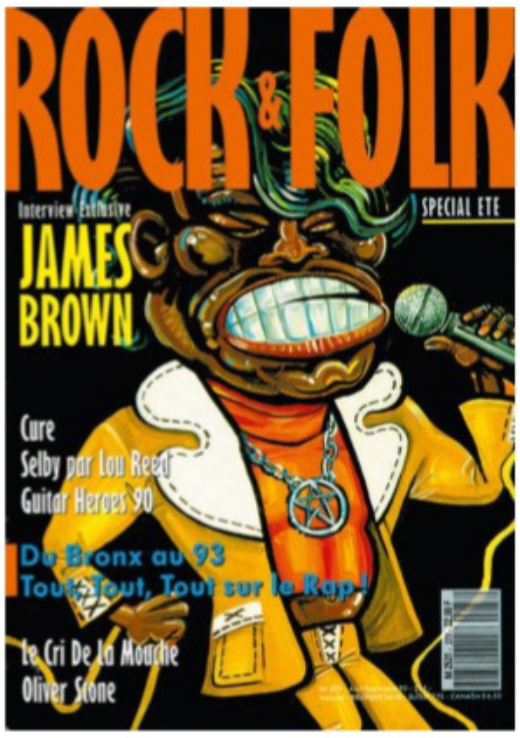
AOÛT 1970 R&F 043

La rédaction a assisté au **festival de Bath** et à celui de **Rotterdam**, et tombe 24 pages de compte-rendu ! On retrouvait pas mal de têtes d'affiche dans les deux festivals : Jefferson Airplane, Country Joe McDonald, Canned Heat, Byrds, Pink Floyd avec soixante choristes et une section de cuivres, plus Steppenwolf et Led Zeppelin à Bath, Soft Machine et Mungo Jerry à Rotterdam. Les reporters sont emballés par la musique, beaucoup moins par l'esprit, surtout à Bath. Le service d'ordre est *"ignoble"* : 50 Hell's terrorisent 200 000 fleurs de la *"love generation"*. Les organisateurs voulaient *"un petit Woodstock qui rapporte"*, les Hell's, *"un petit Altamont"*, le pouvoir et canaliser l'énergie de cette jeunesse qu'elle ne craint plus. Et le hippie inventif et coloré des 60's céda le terrain à son avatar triste et nomenclaturé des 70's : le baba cool.



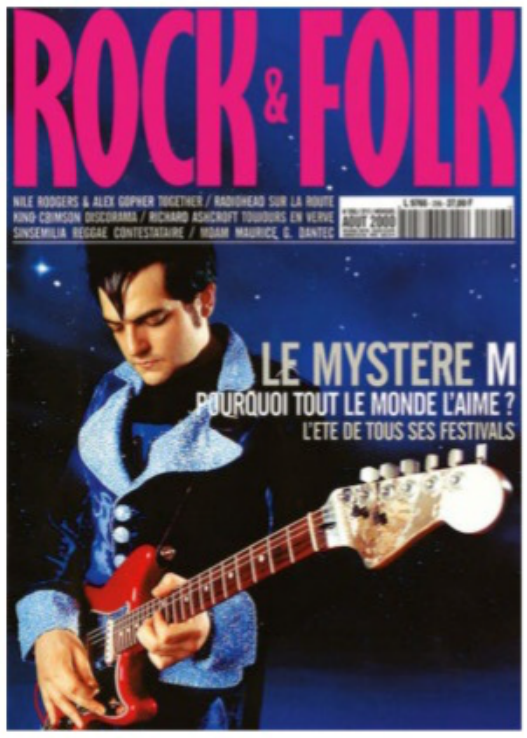
AOÛT 1980 R&F 163

La rock star du mois n'est pas Steven Tyler d'**Aerosmith**, qui supplie son public d'arrêter de boire durant les concerts, et de leur retourner les bouteilles vides dans la poire, ni **Ted Nugent**, huitième merveille autoproclamée du monde (les gens sont *"choqués par mon caractère intense, mais ils oublient de noter ma dextérité incroyable"*), ni ce nigaud de **Willy DeVille** venu enregistrer "Chat Bleu" à Paris pour avoir le son d'Edith Piaf, de Charles Dumont, et les arrangements de Jean-Claude Petit… mais **Dashiell Hammett**, détective privé, instigateur du polar moderne, scénariste, moulin à dollars d'Hollywood et nabab permanent de Turkey Hill, le sanctuaire californien de la jouissance hédoniste… En sept pages bien tassées, la bio renvoie Tyler, Nugent et DeVille à leur bac à sable et dessine ce qu'ils rêveraient d'être quand ils seraient grands.



AOÛT/SEPTEMBRE 1990 R&F 277

Dans ce numéro sont relatées les circonstances rocambolesques dans lesquelles **James Brown** donne sa première interview depuis sa sortie de prison. Il est en liberté conditionnelle et quasiment libre de rien. Il a simulé une rage de dents. Deux hommes du shérif le conduisent chez son dentiste, dans une banlieue chic d'Augusta. Les flics attendent dans leur voiture. Un journaliste français qui ne quitte jamais ses Ray-Ban attend chez le dentiste, introduit là au terme d'un incroyable jeu de piste orchestré par l'avocat de James Brown. 45 mn d'interview pour Canal+. *"Ce Sud, c'est là que je suis né*, dit James Brown. *Si je perds ça, je ne sais plus où j'en suis, je perds ma virilité."* Dans ce numéro, on trouve aussi la nécro de **Stiv Bators**. La photo : l'homme est en train de se faire une piqûre de pénicilline. On n'est jamais trop prudent.



AOÛT 2000 R&F 396

C'est le mois des théoriciens. Le **reggae français** s'élève dans un crescendo contestataire. Chez Sinsemilia, on cite Bourdieu ("La Misère Du Monde") et Spinoza (*"La religion est l'asile de l'ignorance"*). **Steve Earle**, le marxiste de Nashville, se réfère au "Capital". **The Noise Conspiracy** est partant : *"Les gens qui dansent sur notre musique dansent sur des idées politiques, celles de Karl Marx, de Saint-Just et de l'Internationale Situationniste"*. Ha ha, leur fait l'écrivain **Maurice G Dantec**, qui voit plus haut que l'horizon, Marylin Manson vend de la décadence, RATM de la révolution : *"Nous sommes dans le cycle terminal de la marchandise rock"*. L'Amérique, c'est *"la fin de l'homme. Ils sont en train de créer la post-humanité."* On a offert à Jason Lytle (**Grandaddy**) un *"spray qui produit des taches de vin sur les textiles"*. La post-murge ?

AOÛT 2010 R&F 516

Un jour, le batteur des **Black Keys** sourira, l'eau du robinet coulera vers le plafond et la boussole indiquera le sud. **Le rock français**. *"Peu de fêtes, un gouvernement de droite, une police de plomb, parfait pour une résurgence du rock"* en France. Oui, mais *"qui dit 'fuck you' aujourd'hui ? Eric Besson, Brice Hortefeux, Nicolas Sarkozy. Les hommes politiques ont intégré tous les codes du rock."* Le public est nul, la critique rock est nulle. *"Un groupe français ? Méfiance !"* Il se fera démolir dès qu'il marchera un peu. La France n'aime ni le rock ni *"la fête spontanée"*, plus de tabagie ni de musique live dans les bars de rock, et les deux derniers espoirs dans ce désert sont Izia et le retour de Noir Désir. *"S'il doit y avoir un rock français, il doit être planétaire avant d'être français. Tu te rends compte du défi pour un groupe de Montluçon ?"*

PARTENAIRE PRINCIPAL
RÉGION SUD
PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR

BOL D'OR

18-19-20 SEPT. 2020

CIRCUIT PAUL RICARD

BOLDOR.COM

REGION SUD PROVENCE ALPES CÔTE D'AZUR
club14 Quand on aime la moto c'est pour la vie
MOTUL
CIRCUIT PAUL RICARD
Tourtel
La Provence
MOTO STATION
FIM
FFM
Larivière Organisation
bleu

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

"On ne peut pas mettre les chevaux en télétravail". Bartabas dans L'Obs du 18 juin. *"La France est un pays qui protège le spectacle vivant et les structures qui le diffusent. Mais la perversion de notre excellent système français, qui maintenant saute aux yeux, c'est que beaucoup d'artistes se sont fait nommer à la tête de scènes nationales, de centres chorégraphiques, de festivals... Je suis d'autant plus furieux quand je vois l'omnipotence de ces faux princes de la culture qui flirtent avec la politique et bâtissent leur carrière sur le dos des artistes en n'honorant pas les contrats signés. Ils sont investis d'une mission de service public et reçoivent des subventions pour cela. Ce sont les compagnies déprogrammées qui souffrent dans cette histoire."* Cette situation rappelle celle de bien des institutions culturelles aujourd'hui, dévorées par leurs frais de fonctionnement, qui doivent souvent s'en remettre au mécénat pour ce qui constitue leur vocation : il suffisait de regarder, avant le confinement, le programme des expositions des musées nationaux pour constater qu'elles étaient le plus souvent financées par des marques de luxe, avec une forte incidence sur leur contenu.

"Autrefois sur France Inter on écoutait la différence, elle était immédiatement perceptible. Aujourd'hui tout se passe bizarrement 'entre les oreilles'. Plein délire ! Voici une radio de laboratoire faite par des chercheurs d'occasion qui travaillent désormais avec le secret espoir de ne rien trouver" Jacques Chancel dans son journal, en 1988 (merci Blandine Rinkel). Que dirait-il maintenant ? Il y a d'excellents programmes dans l'audiovisuel public, y compris sur Inter, mais pour certaines émissions, généralement truffées d'anglicismes et de "live en direct", il est difficile de comprendre ce qui justifie leur financement par la redevance. L'obsession de l'audience serait plus légitime si elle avait des conséquences budgétaires positives, ce n'est même pas le cas. Chancel toujours : *"Il ne faut pas donner forcément aux téléspectateurs ce qu'ils aiment mais plutôt ce qu'ils pourraient aimer. Voilà le cadeau inattendu"*.

Pas grand chose à ajouter aux excellents portraits de Marc Zermati publiés dans Rock&Folk le mois dernier, mes souvenirs d'une visite en 1976 à l'Open Market et la découverte de la rue Saint-Denis (merci Eric Delfosse) recoupent ceux d'Eudeline. Avec Yves Adrien, qui recommencera avec le novö, Zermati a inventé une musique sans mettre les pieds en studio. Car le punk, comme la northern soul, n'a pas été créé par des instrumentistes ou des producteurs, mais par des auditeurs qui rêvaient en écoutant les Stooges. "England's Dreaming", de Jon Savage, raconte parfaitement ce moment où McLaren, escortant les New York Dolls à Paris, tombe sur cette équipe avant de mettre en application leurs théories. Quand j'ai monté le label j'attendais la France des chartistes pop ou de Canal+, et j'ai eu celle de Marc Zermati. Je crois que j'ai gagné au change. C'est lui, Eudeline, Dister, Riberolles, Rouzaud, Palmer, Thoury et bien sûr PhilMan, qui nous ont le plus encouragés, c'est Nick Kent qui a écrit dans Libé la meilleure chronique de "Triggers", d'April March. Tout ce qui a pu être dit à son débit le rend encore plus sympa. Fabien Zermati, son plus jeune frère : *"il fallait connaître sa grammaire. Il se foutait de la morale et de l'ordre établi, quelles que soient les orientations politiques"*. Sa petite fille Alice : *"s'il avait été possible, il ne se serait jamais arrêté de vivre"*.

L'adjectif punk, lui, n'arrête pas de vivre, n'importe comment, généralement à propos du contraire de ce qu'il désigne, telle la Résistance invoquée à tire-larigot et sans vergogne par Jean-Michel Ribes. *"Un punk en costard-cravate"* (sur Louis de Funès, à la radio ce matin). L'Express : *"Quels basiques faut-il avoir dans son placard pour un look punk vintage mais maîtrisé ?"*. Les *banquiers punk* avaient déjà rendu les vieilles guitares (pardon vintage) inaccessibles aux musiciens professionnels : Stéphane Salvi, des Dragons, joue sur une Aria Pro II, Fred Jimenez sur une Squier Japan. Ça ne s'arrange pas : la Martin D-18E, utilisée par Kurt Cobain pour le concert MTV Unplugged, vient d'être adjugée six millions de dollars. Combien vaut un lacet de basket (pardon, sneaker) ayant appartenu à Joey Ramone ? Un maximum, sans doute : pour son exposition "Playground – Le Design Des Sneakers", le musée des arts décoratifs et du design de Bordeaux expose des tatanes dont "M - Le Magazine Du Monde" nous apprend que la valeur atteint parfois plusieurs centaines de milliers d'euros. *"Chérie j'ai échangé la maison contre une paire de Nike, je vais devenir collectionneur de sneakers."*

Qui disait qu'il avait fallu attendre quinze ans et "Nevermind", en 1991, pour que le punk atteigne le succès planétaire ? Un type vient de créer une fausse chanson de Nirvana, "Smother", en faisant analyser tout le répertoire du groupe par un robot. Elle est pas mal, je me demande même si je ne la préfère pas aux originaux. Sur Twitter, Krist Novoselic s'est félicité de la réponse de Donald Trump aux manifestations pour George Floyd : *"Le ton de ce discours était fort et direct"*. Appropriation de l'appropriation : Trump a choisi "You Can't Always Get What You Want" comme hymne de campagne, un des plus beaux titres des Stones, un des plus soul aussi, à califourchon entre la Nouvelle-Orléans et la Tamise, avec les chœurs gospel chantés par un ensemble classique et la batterie sublime de Jimmy Miller. Les Stones lui envoient leurs avocats, je ne suis pas certain que seules des considérations éthiques motivent cette décision.

Alexandre Majirus, sur Instagram : *"Petit message aux gens nés en 2005 qui portent des cardigans : à part si vous êtes comte ou descendant de la noblesse galloise, arrêtez de porter des cardigans c'est de l'appropriation culturelle et c'est puni par la loi."*

Sean O'Hagan publie un nouveau single, "The Wild Are Welcome" (Drag City), et pour la première fois l'Auto-Tune est beau. De décennie en décennie, d'album en album, Sean a réussi à créer un univers totalement personnel et des compositions immédiatement identifiables, sans jamais cesser d'exposer ses admirations pour Brian Wilson, Morricone et le tropicalisme : l'appropriation culturelle a parfois du bon. ❑

PS : Il m'est plus souvent arrivé de prendre des coups que d'en donner, dans les deux cas ce n'est pas agréable : soit c'est douloureux, soit on se sent minable d'avoir fait du mal. Je m'en veux de m'être chauffé sur Michka le mois dernier, je le trouvais condescendant et finalement j'ai fait exactement ce dont je l'accusais, j'essaierai d'éviter les billets durs à l'avenir.

Photo Bruno Berbessou

Son-Vidéo.com 20 ans

20 ans de hi-fi & home-cinéma

UN SON STÉRÉO PUISSANT ET IMMERSIF

ENCEINTES SANS FIL HI-FI

KLIPSCH THE FIVES

- Puissance 160 watts (320 watts en crête)
- HDMI ARC, entrée optique, Bluetooth 5.0
- DAC USB 24 bits / 192 kHz

899 € LA PAIRE

DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 19H

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.